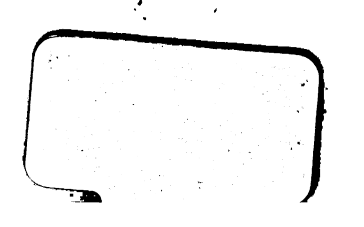




DU
CULTE DES CABIRES
CHEZ LES ANCIENS IRLANDAIS.

purch^d 1827

DU CULTE

DES CABIRES

CHEZ LES ANCIENS IRLANDAIS.

Par Adolphe PICTET.



GENÈVE,

J.-J. PASCHOUD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

PARIS,

Même maison de commerce, rue de Seine, N.° 48.

1824.

AVANT-PROPOS.

Il y a peu de sujets plus intéressans pour nous que celui de l'histoire des premiers habitans de l'Europe occidentale ; et il n'y en a point qui, jusqu'ici, ait été enveloppé de plus d'obscurité. Le défaut de documens originaux, l'insuffisance des lumières fournies par les anciens auteurs ; l'influence du temps et du Christianisme, qui ont fait disparoître presqu'entièrement les débris des traditions et des antiques coutumes, tout contribue à entourer de ténèbres l'origine et l'histoire des nations celtiques.

Ce qui semble surtout devoir exciter le plus vivement notre curiosité, c'est le système religieux et mythologique de ces peuples, dont la hiérarchie étoit si développée. Les Bramines de l'Inde, les Mages de la Perse, les Prêtres de l'Égypte, ne nous présentent aucun édifice hiérarchique mieux fondé que celui des Druides chez les Celtes. Quelle étoit

donc cette sagesse qui ne faisoit entendre sa voix que dans l'ombre du mystère (1)? Cette sagesse dont Pythagore adopta peut-être quelques préceptes (2)? Quelle étoit cette religion à laquelle les Grecs empruntèrent quelques-unes de leurs fables (3) et les plus sublimes principes de leur philosophie (4)? Quelle étoit cette doctrine qui enseignoit que l'âme est immortelle (5), et qui ordonnoit à

---

(1) Les principes fondamentaux de la théologie et de la philosophie des Druides n'étoient enseignés aux Bardes que sous le voile de l'allégorie. Les initiés seuls en recevoient l'explication. Diog. Laert., liv. I, ch. 6, dit : Δρυΐδας αἰνιγματωδῶν ἀποφθεγγομένους φιλοσοφῆσαι. Comp. Caes. de B. G. liv. VI. ch. 13, et Diod. Sic. liv. V.

(2) Porphyr. in vit. Pythag. Jamblich. liv. I. ch. 38; Toland's history of the Druids, édit de 1814. Montrose, p. 208 et 209. — Il est remarquable que le nom de *Pythagoras* signifie littéralement en gallois, *explication de l'Univers*, *cosmogonie;* du verbe *pythagori*, expliquer le système de l'Univers. (Owen's dict. v. cit.)

(3) Τοῦ δέ πολλὰς καὶ ποικίλας περὶ θεῶν γέγονεναι πάρα τοῖς παλαιοῖς Ἕλλησι μυθοποιίας, ὡς αλλαι μὲν ἐπὶ Μαγοῖς γέγονασιν, αλλαι δὲ πάρ' Αἰγυπτιοῖς καὶ Κελτοῖς..... (Phurnut. de nat. deor c. 87.)

(4) Diog. Laert. in vit. Aristot.

(5) In primis volunt persuadere non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios. (Cæs. de B.

l'homme de révérer les Dieux, d'éviter le mal et de cultiver la vertu (1)? A quoi se lioit ce système qui prétendoit sonder les mystères de la nature, et prédire les révolutions que doit subir encore l'Univers (2)? Émanoit-il de l'Orient, de cette source féconde des traditions primitives? et, s'il en étoit ainsi, où chercher, en Asie, l'origine des Celtes et de leur religion?

Telles sont les questions importantes qu'un grand nombre de savans ont cherché à résoudre. Mais, il faut l'avouer, leurs travaux n'ont pas été suivis de résultats satisfaisans : ils n'ont abouti le plus souvent qu'à de vagues conjectures, ou à des hypothèses hasardées.

Le problème est-il insoluble? N'a-t-on pas peut-être négligé quelques-uns de ses élé-

---

G. l. VI. c. 14.) Unum ex iis quæ præcipiunt Druides in vulgus effluxit, videlicet, æternas esse animas, vitamque alteram ad manes. (Pomp. Mel. l. III. c. 1. Comp. Lucain. Phars. l. I. v. 54. Val. Max. l. II. c. 6. Strab. l. IV.)

(1) Σέβειν θεοὺς, καὶ μηδὲν κακὸν δρᾶν, καὶ ἀνδρείαν ἀσκεῖν. Diog. Laert. pref.

(2) Cæs. loc. cit. Pomp. Mel. loc. cit. Strab. Georg. l. IV.

mens les plus importans ? Est-ce bien à la véritable source qu'on a puisé, en allant chercher dans les auteurs grecs et romains les débris du système des Druides ? La langue et les traditions des peuplades, reconnues celtiques, qui existent encore aujourd'hui, ont-elles été interrogées avec soin ? Non ; et c'est sans doute à cette circonstance qu'il faut attribuer le peu de succès des recherches entreprises sur les Celtes et leur religion.

La langue celtique s'est conservée dans deux idiômes principaux, parlés, encore de nos jours, en Irlande, en Écosse, dans le pays de Galles et dans la Basse-Bretagne. Ces deux idiômes sont le *gaëlique* et le *gallois*. Issus évidemment d'une source commune, ils diffèrent cependant assez pour devoir être considérés comme deux langues distinctes. Chacun de ces idiômes se subdivise en trois dialectes principaux. L'*irlandais*, le *manx* et l'*erse* constituent la famille gaëlique. L'autre famille se compose du *gallois* proprement dit, du *cornique* et du *bas-breton* (1).

---

(1) Les dialectes gaëliques sont parlés en Irlande, dans l'île de Man et en Ecosse ; ils sont assez rapprochés pour que les habitans de ces trois pays puissent

La richesse surprenante de ces langues, leur caractère original, leur structure grammaticale et leurs rapports avec quelques-uns des idiômes primitifs de l'Orient, suffisent à prouver leur antiquité (2). La profusion de

---

converser sans beaucoup de difficulté. Il en est de même des dialectes gallois parlés dans le pays de Galles, la province de Cornouailles et la Basse-Bretagne. Mais les Gaëls et les Gallois ne peuvent pas plus se comprendre que les Allemands et les Anglais. Le nom de Gaëls (*Gaoidhal*) est commun aux Irlandais et aux Ecossais; mais ils se distinguent par le nom d'*Eirionnaich* (irlandais) et d'*Albanaich*, dont l'anglais *Highlander* est la traduction littérale. Quant aux Gallois, en anglais *Welsh*, ils se nomment eux-mêmes *Cymry*, et leur langue *Cymraëg*, et les Bas-Bretons s'appellent *Breizis* ou *Breizaded*. Quelques philologues ont mis le basque au nombre des langues celtiques, mais il s'en éloigne beaucoup, et appartient évidemment à une famille différente.

(1) Plusieurs savans ont cherché dans l'hébreu l'origine des langues celtiques. Il est certain, et nous aurons plus d'une fois l'occasion de le remarquer dans le cours de ce travail, que l'ancien irlandais contient un assez grand nombre de mots qui présentent une analogie remarquable avec les termes sémitiques correspondans. Cette observation s'applique surtout aux expressions qui concernent la religion et les noms des Divinités. Mais cela ne prouve rien quant à l'origine

synonymes qui les distingue semble indiquer qu'elles ont eu autrefois bien plus d'étendue qu'elles n'en ont aujourd'hui (1). Enfin, l'in-

---

de la langue elle-même. Le système grammatical des langues celtiques diffère entièrement de celui des idiômes sémitiques ; il appartient évidemment à cette grande famille philologique, dont le sanscrit semble réunir toutes les richesses. Cette famille comprend, outre les langues de l'Inde, le persan ancien et moderne, l'arménien, l'ossète, l'afghan, le kurde, le grec, le latin, les langues slaves, teutoniques et celtiques. Le gaëlique, en particulier, offre, dans un très-grand nombre de mots, une analogie frappante avec le sanscrit. Il seroit facile de le prouver par des exemples, mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans de plus grands développemens.

(1) Les Gaëls ont soixante mots pour exprimer *colline*, trente-six pour *noble*, vingt-huit pour *bruit*, vingt-cinq pour *grand*, etc., et presque pour chaque verbe un plus ou moins grand nombre de synonymes ; par exemple, dix-sept pour *observer*, seize pour *consumer*, etc. Le gallois est moins riche en synonymes, mais il se distingue éminemment par un grand nombre de racines monosyllabiques, d'une signification abstraite et très-générale, qui donnent naissance à une foule de dérivés. Cette langue fait aussi un usage fort étendu des préfixes. Je trouve dans le dictionnaire d'Owen, le préfixe privatif *di* appliqué à environ 4,300 mots, et le préfixe *cy* (le latin *cum*) à plus de 2,600

terprétation facile, par ces langues, de quelques mots que nous ont transmis les auteurs grecs et romains, et surtout d'une foule de noms de lieux, démontre qu'elles dominoient autrefois dans toutes les Gaules (1). Une étude approfondie de ces idiômes, un rapprochement critique de leurs divers dialectes, une comparaison soignée de la famille celtique avec les langues classiques et celles de l'Orient, jetteroient sans doute beaucoup de jour sur l'origine et l'histoire primitive des Celtes. Ce travail est encore à faire; il formeroit comme la base de toutes les recherches ultérieures.

Mais il y a plus que la langue chez les Gaëls et les Gallois. Des traditions historiques et my-

---

mots. Les Gallois ont cinquante-deux préfixes du même genre, qui expriment tous les rapports. (Owen's Welsh grammar, p. 41.)

(1) Je ne citerai comme exemple que le nom de *Vergobretus*, par lequel César (lib. 1. c. 16) désigne le premier magistrat des Aeduens. Il a été remarqué que ce mot est le gaëlique *Fear-go-Braith*, ou *Fer-go-Breth*, c'est-à-dire, *l'homme du jugement*. En sanscrit, *Brath* signifie aussi *jugement*. (Huddleston's. Notes on Tol. hist. p. 391.) Quant aux noms de lieux, voyez Bullet, Mémoires sur la langue celtique; mais il ne faut consulter cet auteur qu'avec circonspection.

thologiques, remarquables par leur antiquité et leur originalité, et une littérature poétique extrêmement riche, ouvrent un vaste champ aux recherches de l'historien, du philosophe, de l'antiquaire et du philologue. Il existe un grand nombre de manuscrits irlandais fort anciens, et composés vraisemblablement avec des matériaux plus anciens encore. Ces manuscrits renferment, en vers et en prose, des traditions très-curieuses, et beaucoup de faits relatifs à la mythologie des Irlandais païens (1). Les Gallois sont plus riches encore, et leurs richesses sont mieux connues que celles des Irlandais (2). Lorsque ces restes précieux de l'antiquité auront été publiés, collationnés et soumis à une critique sévère, pour séparer les interpola-

---

(1) Much of the Irish heathen mythology is still extant in verse. (Tol. hist. of the Dr. p. 65.)

(2) Plusieurs savans gallois ont cherché à faire connoître leur ancienne littérature. Les travaux de Williams, d'Owen, de Davies, etc., ont ouvert la route et applani beaucoup de difficultés. La collection d'anciennes poésies et de traditions historiques, publiée sous le titre d'*Archaiology of Wales*, est très-précieuse, mais elle est devenue fort rare, et il seroit à désirer qu'on en fit une nouvelle édition.

tions du texte original et rétablir ce qui a été altéré, alors seulement on pourra juger de leur valeur comme documens historiques, s'en appuyer pour éclaircir l'histoire primitive de l'Europe, et rétablir dans son ensemble le système religieux des Druides. Il faut se contenter, en attendant, de traiter, à l'aide des fragmens que l'on trouve dispersés dans plusieurs ouvrages publiés en Angleterre, quelques points particuliers de mythologie ou d'histoire. La dissertation suivante, qui concerne une partie intéressante du système mythologique des Irlandais, est un essai de ce genre. Il ne faut pas y chercher un travail complet : la pénurie des matériaux, la nouveauté du sujet, les difficultés philologiques et historiques sont, pour l'auteur, des titres suffisans à l'indulgence des juges compétens.

DU

CULTE DES CABIRES

CHEZ LES ANCIENS IRLANDAIS.

§. I.er L'ANCIENNE histoire d'Irlande est enveloppée de ténèbres. Reléguée dans la partie la plus occidentale de l'Europe, cette île fut à peine connue des Grecs et des Romains. Les anciens géographes ne nous fournissent guères que des noms, et l'on voit qu'ils n'avoient pas de données certaines sur la situation de l'Irlande (1). Il paroît, d'après un passage

(1) Aristot. de mundo. c. 3, l'appelle Ιερνη; l'auteur de l'Argonaut. v. 1240, Ιερνις; Stephan. Bysant., Ιουερνια, et Diod. Sic., Ιρις. Ce dernier nom est absolument irlandais. Les premiers sont corrompus de l'irlandais *Eirin*, *Iarin* ou *Ir-innis*, qu'on a interprété par *île de l'Ouest.*

d'Aristote, que la découverte en est due aux Phéniciens (1); et l'intérêt de leur commerce les engagea peut-être à ne rien divulguer de ce qu'ils en savoient. Quoi qu'il en soit, les anciens auteurs ne nous donnent aucun renseignement sur les habitans primitifs de l'île. Quelques-uns nous disent seulement qu'elle étoit occupée par des Bretons, et que le surnom de *Britannique* lui étoit commun avec les îles adjacentes (2).

Quant à la religion, Dionysus Periegetes nous apprend que les rites de Bacchus étoient célébrés dans les îles Britanniques (3). Mais ce passage est trop vague pour qu'on puisse l'appliquer à l'Irlande. D'ailleurs, le culte des Irlandais différoit beaucoup de celui des Bretons proprement dits. Il est à croire que l'observation de Dionysus ne se fondoit que sur

---

(1) Aristot. de mirab. auscult.

(2) Ptol. in Algamest. l. II. c. 6, l'appelle μικρὰ Βρεταννια. Dion. Perieg. loc. cit. Diod. Sic. loc. cit. Strab. l. I, p. 43, éd. Casaub. in-fol., la nomme Βρεταννικη Ιερνη. Stephan. Byzant. dit : Ιουερνια ἡ Βρεταννικη. Enfin Aristote (de mundo. c. 3) dit : (Αλβιον καὶ Ιερνη) Βρεταν̀ικαι λεγομεναι.

(3) Dion. Perieg. v. 365, etc.

des documens imparfaits et des analogies superficielles. Mais nous trouvons dans Strabon un autre passage bien plus remarquable, à cause de sa précision. Nous y voyons qu'il y avoit près de la Grande-Bretagne (Βριταννια), une île où Cérès et Proserpine étoient adorées avec les mêmes rites qu'à Samothrace (1). Strabon vécut sous Auguste et Tibère, et il s'appuie, en rapportant ce fait, de l'autorité d'Artemidore, qui écrivit sous Ptolémée Lathyrus, environ cent ans avant notre ère. Il paroît donc qu'à une époque fort ancienne, il y avoit en Irlande un culte particulier qui ressembloit assez à celui des Cabires de Samothrace, pour que l'analogie ne parût pas douteuse aux Grecs et peut-être même aux Phéniciens (2).

---

(1) Strab. l. IV. p. 137. éd. Casaub. ὅτι φησὶν εἶς νῆσον πρὸς τῇ Βρεττανικῇ, καθ' ἣν ὁμοῖα τοῖς ἐν Σαμοθράκῃ περὶ τὴν Δήμηθραν καὶ τὴν Κόρην ἱεροποιεῖται.

La suite de ces recherches prouvera que ce passage ne peut guères concerner que l'Irlande.

(2) Le culte des Cabires étoit probablement originaire de la Phénicie. (Voyez Schelling. Uber die Gotth. von Samoth. p. 9, et *Bibl. Univ.*, tom. 20, p. 325.)

Ce qui semble venir à l'appui de ce fait, c'est que l'Irlande fut anciennement appelée *Insula sacra* (1), épithète que l'on donnoit aussi à l'île de Samothrace (2). Cette observation de Festus Avienus est confirmée par un des anciens noms de l'Irlande, qui, en gaëlique, nous offre à peu près la même signification (3).

Quel étoit ce système religieux qui se rapprochoit d'un des cultes les plus anciens et les plus révérés de la Grèce? L'idée fonda-

---

(1) Voyez Fest. Avien. Quelques-uns ont pensé que le nom d'*Insula sacra* n'avoit été donné à l'Irlande que depuis l'introduction du Christianisme. Mais Vallancey (Collec. de reb. hibern. tom. II. préf.) remarque avec raison que Festus Avienus vivoit au 4.e siècle, et que St. Patrice, qui convertit l'Irlande, n'y vint qu'au commencement du 5.e S'il faut en croire Wilford, les livres religieux des Indiens feroient mention des îles Britanniques sous le nom d'*îles sacrées de l'Ouest*. L'une d'elles y est appelée *Hiranya*, nom que Wilford n'hésite pas à identifier avec celui d'*Eirin*. (Asiat. Res. édit. in-8.o tom. XI, p. 22.)

(2) Schell. Sam. Gotth. p. 48.

(3) L'Irlande étoit appelée *Muc*, *Muic-innis*, île de *Muc*. Ce nom étoit appliqué à la Divinité, et signifioit en général, selon Vallancey, ce qui est *sacré* et *divin*.

mentale en étoit-elle la même, ou ne présentoient-ils qu'une ressemblance de forme? Les noms des dieux de l'Irlande avoient-ils quelque analogie avec ceux des divinités qu'on adoroit à Samothrace? Les anciens auteurs nous laissent, sur toutes ces questions, dans une complète obscurité. C'est donc à l'aide des traditions nationales qu'il faut chercher à les éclaircir. Ces traditions, il est vrai, sont encore mal connues. Nous n'en possédons guères que les fragmens épars qu'en a publiés Vallancey (1). Le désordre qui règne parmi ces débris de l'ancienne doctrine, rassemblés çà et là dans les manuscrits irlandais, avec plus de zèle que de critique, et accompagnés d'explications imparfaites, répand quelque incertitude sur la signification des divinités particulières. On peut cependant, à l'aide des noms, éminemment significatifs, et de quelques commentaires originaux qui y sont annexés, reconnoître les traits caractéristiques et l'idée fondamentale du système.

---

(1) Dans les *Collectanea de rebus hibernicis*, journal publié en Irlande, vers la fin du siècle dernier, par Vallancey et quelques autres littérateurs.

Les divinités irlandaises semblent former une association, un système de puissances liées les unes aux autres dans un ordre déterminé. C'est ce qu'indique à plusieurs reprises Vallancey (1). J'ignore jusqu'à quel point cet ordre est conservé dans les anciens manuscrits où ce savant a trouvé les détails qu'il nous donne; mais, dans la progression qu'il nous présente, l'enchaînement primitif est évidemment altéré en plusieurs endroits. C'est ce que prouveront nos observations ultérieures.

Essayons maintenant d'exposer le système, en recherchant successivement la signification de chaque divinité, et en déterminant ainsi la place qu'elle doit occuper dans l'ensemble.

§. II. Au premier anneau de la chaîne se trouve placé le dieu *Aesar* (2), avec l'explica-

---

(1) Collect. tom. IV, préf. XXIX et suiv.

(2) Collect., *idem.* Le nom s'écrit indifféremment *Aesar*, *Easar*, *Aesfhear* ou *Aosfhear*. Dans les deux dernières formes, le *fh* ne se prononce pas. Dans Schaw (dictionn.), *Aesfhear* est placé comme signifiant *Dieu*. Les Irlandois paroissent avoir appliqué ce nom à l'Etre-Suprême, après l'introduction du Christianisme.

tion suivante : *Aesar*, *ɪ*, *Dia*, *ɪ*, *logh* (1); *Aesar*, *c'est-à-dire Dieu*, *c'est-à-dire le feu intelligible*.

La signification du mot *logh* est obscure. Vallancey le rend par *flamme spirituelle*, et l'identifie (un peu précipitamment peut-être) avec le λογος des Grecs. Ce qui paroît certain, c'est que *logh* ne signifie pas le *feu matériel*, mais plutôt le *feu idéal*, le *feu principe* (2).

---

(1) Le signe ɪ est une abréviation des anciens manuscrits irlandais pour *eadhon*, ou *'s e sin re radh*, le français *c'est-à-dire*.

(2) C'est ce que prouve la nombreuse famille de mots qui, dans les langues celtiques et dans beaucoup d'autres, dérive de la même racine. En gaëlique, je trouve *losg*, *loisg*, brûler; *losgadh*, combustion; *loisgeam*, *loise*, flamme; *loichead*, *leos*, *les*, lumière. En gallois, *llug*, ce qui commence à s'expandre, foyer ou source de lumière; *llosg*, combustion; *llosgi*, brûler, *llos*, ce qui tend à consumer, etc. En bas-breton, *losk*, brûlure; *leski*, *loski*, brûler, consumer par le feu, être ardent; *lugerni*, briller, flamboyer, etc. En teuton. *log*, flamme. Island et Suio-goth. *loga*, ardere; Island. et Dan. *loge*; allem. *lohe*; angl.-écoss. *lowe*, flamme; angl.-saxon *leoht*, allem. *licht*, angl. *light*, lumière; latin *lux*, grec λυκη, sanscrit *loch*, id. grec λυχνεύω, allem. *leuchten*, briller; basque *lucarroa*, splendide; persan *lakhchah*, flamme; arabe *layak*,

Cette interprétation est confirmée par le nom même du dieu. *Aesar* signifie littéralement *celui qui allume le feu*, du verbe irlandais *asam*, allumer un feu (*to kindle a fire*) (1). Aesar seroit donc le principe générateur du feu, c'est-à-dire l'essence de la force active de la nature, ou la puissance active par excellence.

Cette signification si précise du nom d'Aesar fournit une base solide pour l'explication des divinités qui le suivent. Elle donne, comme nous le verrons, la clef d'une partie du système. On peut déjà prévoir qu'Aesar, *celui qui allume le feu*, est le commencement d'une série de divinités du feu, dont nous considérerons bientôt le développement.

Mais que faut-il entendre par cette action

---

flamme, chaleur. Un grand nombre d'expressions relatives à la vision se lient à cette racine; par exemple, le grec λογάδες, l'œil, en gallois *llygad*, en bas-breton *lagad*, λυχαω, l'allem. *lauschen*, *lugen*; l'angl. *look*, etc.

(1) En chaldéen, אָזָא, *aza*, allumer; אֶשָּׁא, *escha*, le feu; arabe *azz*; éthiop. *essat*, id. sanscrit *osch*, chaleur, et *as* igné; japon *azsi*, chaleur; turc *isi*, id. lapon *aiset*, allumer; island. *eisa*, étincelle; allem. *hitze*, chaleur, *heiss*, chaud, etc.; latin *æstus*, chaleur.

d'*allumer le feu?* — On sait que, dans les mythologies anciennes, comme dans les premiers systèmes des philosophes, le feu fut souvent considéré comme élément primitif (1). On y retrouvoit le symbôle le plus parfait de cette nature première, dont l'essence est de tendre, ou plutôt de se précipiter vers la manifestation. Cette force active, conçue dans son isolement antérieur à la manifestation, se dévoroit sans cesse elle-même, ce qui conduisit à cette idée de faim insatiable, d'appétence inextinguible, que nous retrouvons si souvent comme attribut des dieux primitifs (2).

---

(1) La déesse *Hestia* fut adorée comme le plus ancien des êtres. Pindare Nem. XI, 7, l'appelle πρῶταν Θεῶν. C'est en son honneur que se faisoient les premières libations, et l'on disoit ἀφ' Ἑστίας pour dire *dès l'origine.* (Schell. Sam. Gotth. p. 13 et note 34.) Xenophon place Hestia avant Jupiter. (Creuzer. Symb. u. Mythol. t. II, p. 197.) — Dans le Vendidad Sadé, le feu est appelé *agissant dès le commencement.* (Zend. Avesta, par Anquet. du Perr. t. I, p. 180.)

(2) Schell. Sam. Gotth. p. 11. La même liaison d'idées se retrouve dans la famille de mots à laquelle se rapporte le nom d'Aesar. (Voy. note 1, p. 8.) En arabe *azer* et *azar*, en persan *azur*, en zend *adur*, signifient *le feu;* l'arabe *aswar,* désireux, avide; *azi,* véhément;

C'est ainsi que, selon Maxime de Tyr, les anciens Persans jetoient dans le feu des matières combustibles, en s'écriant : *Dévore, ô Seigneur* (1) ! C'est ainsi que, selon l'Oupnek'hat des Indiens, le *haranguerbehah* (collection des élémens subtils), avant lequel il n'existoit rien, et qui tenoit toutes choses dissoutes en lui-même, n'avoit aucune qualité, que le désir de *manger* ou de *détruire* (2).

Toute manifestation, toute création, présuppose le *mouvement.* La force dont l'essence est le mouvement, peut donc être regardée, avec raison, comme la puissance créatrice et réalisante. A l'instant où cette force prend son essor, l'existence réelle apparoît et se développe. Ceci est représenté symboliquement par l'acte d'*allumer un feu*, c'est-

---

asas, *uss*, *iss*, *izar*, base, commencement, origine, racine; le persan *az*, désir, amour, semblent se lier à la même racine. En gallois *yzw* signifie à la fois, consumer et dévorer, manger; *yswr*, celui qui consume, qui dévore, etc.; *eisiw*, en bas-breton *ezomm*, besoin, pauvreté, indigence. Je citerai encore l'allem. *essen*, manger, le latin *esuries*, faim, *esurio*, j'ai faim, et le basque *asiera*, origine.

(1) Maxim. de Tyr. diss. 38, p. 451-460.

(2) Journal asiat. t. II, p. 266.

à-dire de mettre en jeu le mobile primitif pour la création des êtres (1).

Une analogie frappante vient à l'appui de cette manière de voir. Chez les anciens Persans, ainsi que chez les Syriens, c'étoit le mois de mars, nommé *Azer* ou *Azâr*, qui commençoit l'année (2). Il en étoit de même chez les anciens Romains. Il est dit que Romulus, après avoir entouré la ville de murailles, éleva un temple à Mars, et donna le nom de ce dieu au mois de l'année, qui auparavant étoit appelé *primus*. Au commencement de ce mois, les Romains *rallumoient le feu sacré de Vesta*, qu'ils avoient laissé éteindre à la fin de l'année; ce qui, dans tout autre moment, eût été considéré comme un

(1) Il est remarquable que l'irlandais *easam* ou *asam* signifie encore *faire, créer*. *Easar* seroit donc aussi le *Créateur*. C'est ainsi que l'interprète Vallancey. Il est évident que *asam*, créer, et *asam*, allumer un feu, sont identiques pour l'idée comme pour la forme. Ces deux mots s'expliquent l'un par l'autre.

(2) Le mois de mars fut appelé par les Chaldéens *'Adâr*, par les Syriens *Odar*, ou, suivant la prononciation persane et turque, *Azâr*. (Hyde. de vet. Pers. rel. p. 63-94.)

sacrilège (1). Cette coutume remarquable étoit une manière de symboliser le renouvellement annuel de la nature, renouvellement qui n'étoit lui-même qu'une image de la naissance des choses.

Mais celui *qui allume le feu* est antérieur au développement de la force. Il est l'essence de l'essence, le moteur du premier mobile. Il est le lien mystérieux qui réunit l'invisible à ce qui est visible, ce qui est caché à ce qui est manifesté. Il est la puissance incompréhensible qui, par un miracle perpétuel, fait passer à l'*actualité* ce qui n'existoit que *potentiellement*. Cette puissance s'exerce dans une sphère placée au-dessus de la loi des effets et des causes : elle a le caractère d'un pouvoir magique. Aussi Aesar étoit-il regardé

---

(1) In Fastis seculis, p. 261, legitur : « Romulus postquam urbem mœnibus cinxisset, templum erexit Marti... a Marte *martium* appellans mensem qui antea *primus* vocabatur..... Nam cum ex igneâ hujus stellæ influentiâ et rubedine (ut credebant) annus inciperet calescere, anni initium dedicabant veteres omnes : atque ideò Romani, ineunte mense martis, sacrum suum vestalem Ignem de novo accendebant, cùm exeunte vetere anno eum emori siverant; quod alio quovis tempore fecisse, nefas. » (Hyde. de vet. Pers. rel. p. 64.)

comme *magicien;* et son nom même nous ramène à cette signification (1).

---

(1) Je ne trouve nulle part l'assertion positive que *Aesar* fut magicien; mais ce fait me paroît prouvé par un des mots qui, en gaëlique, signifient *magie, enchantement.* Ce nom est *Easarluidhachd, Easarluighachd* ou *Asarlaighachd*, qui, décomposé dans ses élémens, peut signifier *l'apparence d'Easar,* la *puissance d'Easar,* ou bien la *position* et l'*incitation*, le *déchirement d'Asar*, en le rapportant aux mots *luidham*, poser, *ludhe*, une position, un mouvement; *ludh*, apparence, *ludusach*, puissant, *luigham*, inciter, rompre, déchirer. Toutes ces expressions se rapprochent plus ou moins de la même signification. La dernière est surtout remarquable, parce qu'elle nous conduit à l'idée de *multiplication*, qui est inséparable de celle de manifestation. — Les mots irlandais *os*, *oss*, et surtout *osairibh*, qui signifient *magicien*, semblent tenir de près au nom d'*Aesar*, car l'*o* et l'*a* en gaëlique prennent souvent la place l'un de l'autre. Suivant Vallancey (Collect. III, n.° 12), le persan *Osraf*, *Osarruf*, signifie *sorcier*; mais je n'ai point su retrouver ces mots dans les dictionnaires. Ce qui paroît certain, c'est que cette racine se présente aussi dans l'hébreu אָסַר, *asar*, ligavit, obligavit, vincivit, avec la signification de *incantare*, selon la remarque de Schelling (Sam. Gottb. p. 70), que les mots orientaux qui ont la *sign. ligandi* ont le plus souvent en même temps la *sign. incantandi*. Schelling a cherché à expliquer par ce mot le nom

Aesar, considéré comme la source du *mouvement*, étoit en même temps l'auteur de la dualité, de l'opposition, de la discorde (1). Aussi semble-t-il avoir été adoré comme dieu de la guerre (2). C'est ce qui a conduit quelques savans à l'identifier avec *Hésus* ou *Esus*, le dieu de la guerre des Gaulois. Il se peut que la signification fondamentale de ces deux divinités ait été la même, mais l'identité des

---

d'*Osiris*, savoir אסר איש, *Oser-esch*, incantator ignis. Il s'appuie, dans cette interprétation, du passage Deutér. 18. 11. de la traduction samaritaine, qui rend חֹבֵר חָבֶר, *chover chaver*, ligans ligationem, par אֹסֵר אֶסָר *eser aesar*, ce qui met hors de doute la signification de *magie*.

(1) En irlandais *asard*, débat, dispute, *asardoir* une personne querelleuse.

(2) De là, l'étymologie du nom d'*Aesar* ou *Aesfhear*, qu'a donnée Huddleston, dans les notes ajoutées à la nouvelle édition de Toland (p. 294-295). Il l'explique par *Aesfear, l'homme de la cataracte*, « image, dit-il, de l'impétuosité du dieu de la guerre et de la toute-puissance divine ». Il est toujours facile de trouver des étymologies plus ou moins plausibles, lorsqu'on ne s'attache qu'au son ou à l'apparence des mots; mais si l'on ne perd pas de vue l'idée fondamentale, les explications forcées tombent d'elles-mêmes.

noms me paroît douteuse (1). On pourroit le rapprocher avec plus de raison de l'*Aesar* des Etrusques ; mais ce que nous savons de ce dernier est trop vague pour qu'on puisse établir aucune autre comparaison que celle des noms (2). Un rapprochement avec les *Ases* des Scandinaves (3) et l'*Aeswar* ou l'*Iswara* des

---

(1) M. Johanneau a donné, dans les Mémoires de l'Académie Celt. t. I, p. 159-163, plusieurs étymologies du nom de *Hesus* ou *Esus*. La plus probable me paroît celle qui le fait dériver du bas-breton *Eûzuz* ou *Heûzuz*, terrible, effroyable, horrible, adj. de *Eûz* ou *Heûz*, horreur, terreur, épouvante ; ce qui s'accorderoit bien avec le culte barbare de ce dieu auquel on offroit des victimes humaines.

(2) Quod *Aesar*, etrusca lingua Deus vocaretur. (Sueton. in Aug. c. 97.) Quelques-uns ont rapproché ce nom de celui de *Caesar*. (Creuz. Symb. u. Myth. t. II, p. 440.) Lanzi (Saggio di ling. Etrusc. t. III, p. 799) le fait dériver du grec *αισα*, fatum. L'identité du nom chez les Irlandais et les Etrusques montre combien ces explications sont peu fondées. L'influence des Celtes sur les Etrusques semble avoir été plus grande que ne l'admet Lanzi, et quelques-uns des noms des divinités étrusques s'expliquent mieux par les langues celtiques que par le grec ou le latin.

(3) C'est peut-être encore dans l'idée de *magie* qu'il faut chercher le lien qui pourroit exister entre le nom

Indiens (1) pourroit fournir quelques analogies intéressantes, mais laisseroit encore plus de doutes.

Cependant Aesar, comme magicien, ne

---

d'*Aesar* et celui de *Ass*, deus, au pluriel *Aesir* (suiogoth. *as*, *aes*), que les Scandinaves donnoient à cette association de divinités, dont Othin étoit le chef, et qu'ils considéroient comme douées de forces magiques et créatrices. (Wachter. gloss. germ. Gloss. Edda Saemund. voc. *Ass*. Mone Gesch. d. Heidenth. im. nördl. Europ. p. 310.) L'irlandais *os*, magicien (v. note p. 13), identique à *as*, vu le fréquent changement de l'*o* et l'*a*, se rapproche peut-être le plus de la racine commune de tous ces noms.

(2) Il est dit dans le *Bhagavat-Gita* : « *Aeswar* réside dans tout être mortel, et met en mouvement, par son pouvoir surnaturel, toutes choses qui sont montées sur la roue universelle du temps ». (Bhag. Git. de Wilkins, trad. franç., p. 150.) Aeswar est considéré ici comme le *moteur primitif*, signification qui se rapprocheroit assez de celle de l'Aesar irlandais. Le nom d'*Isa* ou *Iswara* signifie *maître*, *seigneur*, et emporte l'acception de *pouvoir créateur*. Ce titre fut donné successivement, par les diverses sectes religieuses, à Brahma, à Siva et à Vischnou. (Patterson. Asiat. Res. t. VIII, p. 48, édit. in-4.°) Je ne sais si ce nom se lie en sanscrit de quelque manière avec la classe des mots qui expriment l'idée de *puissance magique*.

pourroit point développer son pouvoir, c'est-à-dire il n'y auroit point de manifestation, si au principe actif, au feu, n'étoit pas opposé un principe contraire sur lequel il pût exercer son activité. Ce principe, nous le trouvons dans la déesse *Eire*, *Ith*, *Anu*, etc., dont nous allons considérer maintenant la signification et les attributs.

§. III. CETTE divinité a été désignée par un grand nombre de noms divers, au moyen desquels on peut déterminer ses caractères d'une manière assez précise. Elle est appelée également *Eire*, *Eiriu*, *Eireann*, *Eirinn*, *Anu*, *Nanu*, *Anann*, *Nannan*, *Ith*, *Iath*, *Anith*, *Eadna*, *Eoghna*, *Aonach*, *Tlachgo*, *Tlacht*, *Momo*, *Mumham*, *Ama*, *Ops* et *Sibhol*. Elle a, en outre, plusieurs épithètes que nous examinerons bientôt.

Ce nombre prodigieux de dénominations fait présumer que le culte de cette déesse a été fort étendu, et que peut-être on a réuni en elle les caractères de plusieurs divinités différentes. Quoi qu'il en soit, les idées fondamentales auxquelles nous ramènent tous ces noms sont celles de *mère des dieux*, de divi-

nité primitive, de principe femelle et passif, de terre, d'eau, de ténèbres, etc.

Il est dit, dans un ancien glossaire irlandais : *Anu, Nanu, Nanann : Amuil ro bo mater deorum*, c'est-à-dire « *Anu, Nanu, Nanann*, étoit la même que la mère des Dieux » (1). Quelques-uns de ces noms confirment cette explication ; tels sont *Momo*, *Muhman*, *Mamman*, *Nang* et *Ama*, qui tous signifient *mère* (2). Cette manière de se figurer l'être

(1) Vallancey met cette divinité au quatrième degré de la série, ce qui prouve que cet auteur n'a point compris le système mythologique irlandais. Le titre seul de *déesse-mère* suffiroit à déterminer la place que doit occuper cette divinité. Le commentaire original donné par Vallancey, montre que deux caractères différens ont été confondus sous les mêmes noms, ou que la même déesse étoit considérée sous deux aspects divers. Nous reviendrons sur ce sujet, lorsque nous nous occuperons de la divinité qui suit la déesse-mère.

(2) Collect. III, anc. typog. of Irel. voc. *Mhuman*. Ces mots se retrouvent dans presque toutes les langues. En permien *mum*, *mamo*, *mumy*, karélien *mamo*, korièke *memme*, etc. Lasi de Trébisonde *nana*, qasiqoumouk *ninu*, mizdjeghi *nana*, nogai *nene*, wotiake

primitif, l'origine des choses, comme une mère, comme la matrice universelle qui contient tous les germes de l'existence, se retrouve chez quelques-uns des plus anciens peuples de la terre (1). Cette nature première, considérée dans son isolement du principe actif qui provoque son développement, ne pouvoit être conçue que comme une tendance obscure, une appétence vague, qui cherche en quelque sorte le complément de sa propre existence, comme la nuit qui attend

---

nunoi, etc. Hébr. אם, *am*; mère, origine; arabe *uhm*, mère, racine, cause première; mantch. *eme*; mongol. *emé*; dialecte samoj. *amma*, *emma*, *eme*, etc.; eniséen *am*, *ama*, joukagire *ama*, *amea*, awa *á-mi*, coréen *ojumi*, lieu-kieu *umma*, basque *ama*, *emea*, etc., etc.

(1) Voici comment s'exprime Lao-tseu, philosophe chinois, qui vécut 600 ans avant notre ère : « Antérieurement au cahos qui a précédé la naissance du ciel et de la terre, un seul être existoit, immense, silencieux, immuable et toujours agissant. *C'est la mère de l'Univers* ». (Journ. asiat. t. II, p. 9.) Cette même personnification de la nature première se présente à nous dans la *Bhavani* des Indiens, l'*Athor* des Egyptiens, la *Demeter* des Grecs, la *Ceridwen* des Gallois, etc.

et désire la lumière. De là l'idée de pauvreté, de besoin, de désir, qui, selon la remarque de Schelling, est l'attribut essentiel de ce principe féminin et primitif que nous trouvons désigné par tant de noms divers (1). C'est à cette idée que nous conduisent aussi quelques-unes des dénominations de la divinité irlandaise. Le nom d'*Eire*, *Eiriu*, etc., d'après sa dérivation la plus probable, signifie la *nuit*, l'*obscurité*, et aussi le *désir*, l'*appétence* (2).

---

(1) Schell. Sam. Gottb. p. 13. On trouve des traces de cette liaison d'idées dans un des noms gaëliques de Dieu. Ce nom est *Duileamh* ou *Duileamhanachd*, la Divinité; *duil* signifie élément, désir, et *duile*, une *pauvre* créature. En basque, *Baguetic* signifie le Créateur, et *baguea*, manque, indigence, défaut.

(2) En irlandais, *eirr, ear, earrin*, la fin (le dernier terme en descendant de l'existence ou néant), et aussi, dans un autre sens, le premier anneau, la tête. La signification radicale semble être *ce qui fuit en arrière, ce qui est obscur*. De là, *iar*, *iarar*, l'occident; en hébreu ערב, *h'ereb*, qui, selon Fabre d'Olivet (Lang. hébr. restit. part. II, p. 35), rappelle à l'esprit quelque chose *d'obscur, d'éloigné, de disparu*, et dont les Grecs ont fait leur Ἐρεβὸς, l'érèbe, l'obscurité; ερεμνὸς, obscur,

Ce qui appuie cette explication, c'est que les Irlandais, comme toutes les peuplades celtiques, comptoient les temps d'après les nuits, et qu'ils regardoient la nuit comme ce qu'il y a de plus ancien dans la nature (1).

---

noir, terrible. *Iar* en irlandais, veut dire aussi *noir, obscur;* comme préposition, *iar* signifie *en arrière, après.* En schowiah, *eiar* la nuit; en copte *ejor*, en basque *arratsa*, id. — La signification de désir, d'appétence, se présente dans le verbe gaëlique *iarram*, chercher, demander, d'où *iarraigh*, *jarratas*, demande, instance (Shaw dict.), *jarras* (Bullet. dict.), désir, cupidité, convoitise, avec l'idée de pauvreté, de faim, d'où *iarthoir*, *iarrathoir*, un mendiant; en grec ἐρέω, je demande, je cherche. Schelling (Sam. Gotth. p. 53, note 31) prouve que la racine hébraïque יָרַשׁ, *jarasch*, a, outre la signification *de posséder*, celle *d'avoir faim, d'être rongé par le besoin*, et qu'elle partage le sens de la racine רוּשׁ, *rousch*, pauperari, d'où רֵישׁ, *riosch*, paupertas. (En irland. *riach-danas* signifie indigence, besoin, *riach-danach* pauvre, nécessiteux, de *riach* et *dan*, condition, destinée. Cette analogie entre l'hébreu et l'irlandais est bien remarquable.) C'est à la même racine que se lie l'irlandais *iarog*, angoisse, et peut-être le basque *jarri*, être à l'agonie, et *iruntsi*, dévorer.

(1) Collect. III, p. 160. Il en étoit de même chez les

Eire étoit aussi appelée *Ith*, *Iath*, nom qui pourroit conduire à l'idée de faim, en le rapportant au verbe irlandais *itham*, manger. Peut-être aussi ce nom se lie-t-il à la manière de considérer la déesse-mère comme la *terre*, le principe de la fécondité; car *iath* signifie encore aujourd'hui la *terre* (1). Quoiqu'il en

---

Gaulois : *Galli spatia omnis temporis, non numero dierum, sed noctium finiunt; et dies natales mensium et annorum initia sic observant ut noctem dies sequatur* (Caes. d. B. G. l. VI. c. 14); chez les Germains (Tacit. de mor. Germ. c. 11); chez les Slaves (Schell. Sam. Goth. p. 56); chez les Chinois (Collect. loc. cit.), et chez plusieurs autres peuples de l'Orient.—« Les Egyptiens », dit Creuzer (Symb. et Mythol. t. IV, p. 251), « comp« toient en commençant par le soir, et le temps écoulé « d'un soir à l'autre étoit pour eux ce que nous ap« pelons un jour. Ils en agissoient ainsi, parce qu'ils « regardoient l'obscurité (σκότον) comme antérieure à « l'arrangement de l'univers, et qu'ils considéroient la « Nuit comme la *mère de tout ce qui existe.* » L'anglais *sennight*, huit jours, et *fortnight*, quinze jours, sont un reste de cette manière de compter les temps par les nuits.

(1) Du verbe *iatham*, se mouvoir en rond. Un autre nom de la déesse, *Tlacht*, signifie aussi *terre*, de *tlaehgo*,

soit, cette divinité étoit surnommée *Derc-ith*, ou *la pauvre Ith* (1); ce qui détermine son caractère d'une manière bien précise.

---

qui, selon Beauford (*Anc. typog. of Irel*), veut dire aussi : *se mouvoir en rond.* On appeloit *tlachdgha* le feu allumé par les Druides au 1.er novembre, et les danses qu'on exécutoit autour du sanctuaire avec des torches allumées. Cette double dérivation des mots qui signifient la *terre*, ne semble-t-elle pas indiquer, chez les anciens Irlandais, la connoissance du mouvement diurne ou annuel de notre planète?

(1) En irlandais *deircach*, pauvre, nécessiteux, *dearal*, id. en erse *deirc*, aumônes (Macfarlan's vocab). Quelques autres mots appartiennent à la même racine, tels sont *deireannan*, un désert, *deire*, l'abîme, la profondeur, *deirid*, un secret, un mystère; en bas-breton, *derou*, principe, commencement, *déraoui*, commencer. Le nom de *Dercith* et le suivant *Aistoirith* présentent un phénomène bien remarquable et bien difficile à expliquer, celui d'un nom purement irlandais, et qui se retrouve chez les Phéniciens; car il est impossible que le nom de *Dercith* ne fasse pas penser à la déesse *Derceto.* Cette divinité qui, selon Lucien (*De Deâ Syriâ*), étoit représentée avec une queue de poisson, comme l'*Onvana* des Gaulois, étoit adorée à Joppe en Phénicie et à Ascalon (Creuz. Symb. et Myth. t. II, p. 60.) Creuzer, d'accord avec plusieurs auteurs anciens et mo-

Cette explication du nom est confirmée par un ancien commentaire que donne Vallancey. « *Aistoir-ith eadhon Torrsaigh* (1), *Aistoir-ith*, *c'est-à-dire Torrsaigh* » ; car *Torrsaigh* pourroit se traduire par : *celle qui cherche depuis long-temps*, ou, plus exactement, *an-*

---

ad), de *toir*, l'action de chercher avec zèle, de poursuivre, et aussi *ceux qui poursuivent* (*those in search*), (Macfarl. vocab.), *toirais*, anxiété, recherche très-active (*a keen inquiry*), (p. ê. le gallois *ter*, tendance à l'explosion; bas-breton *téar*, vif, violent, véhément); et enfin du nom d'*Ith*, *Ais-toir-Ith*. Cette idée d'appétence, de tendance véhémente, se lie à celle de productivité. C'est l'impulsion qui précède et provoque l'enfantement; ce qui s'exprimeroit mieux par l'allemand *Trieb der Geburt*. Aussi *torrach* (rac. *toir*) signifie en gaël. fécondité, fertilité, grossesse; *toradh*, être enceinte; en gallois *toraeth*, production, fécondité; *tor*, le ventre; en bas-breton *teur*. Ces idées se trouvent réunies chez l'*Astoreth* ou *Astarte* des Phéniciens et des Syriens (v. note p. 24), qui étoit considérée comme Vénus, comme déesse de la fécondité (*Selden*. de diis Syr. Syntagm, p. 224), et aussi comme la lune, la nuit, l'être primitif, la mère des dieux (id. loc. cit. et p. 257. *Creuz*. t. II, p. 59 et suiv. *Ste Croix*, Myst. du Pagan. édit. Sylv. de Sacy, t. I, p. 83). Nous voyons qu'il en étoit de même de l'Ith des Irlandais.

(1) Collect. t. IV, p. 489.

tique chercheuse (1). La signification identique de ces deux épithètes donne un haut degré de vraisemblance à cette interprétation.

Mais les caractères de cette divinité ne sont pas encore épuisés. Vallancey nous apprend qu'elle étoit considérée comme la *lune*, et ceci est d'accord avec ce que nous retrouvons chez d'autres peuples de l'antiquité. Un des noms de la lune, chez les anciens Irlandais, étoit *Ire*, qui est identique à *Eire*. Elle étoit appelée *Easire* ou *Axire*, dénomination remarquable par son analogie avec l'*Axieros* de Samothrace (2). Il paroît aussi que cette

---

(1) De *toir* (v. note p. 26) et *saigheas*, antiquité.

(2) Ce nom et sa dérivation s'accordent singulièrement bien avec l'explication qu'a donnée Schelling de l'*Axieros* de Samothrace. Il considère ce nom comme composé de deux mots hébreux אחש, *achas*, et ירוש, *jerosch* (de la racine ירש, *jarasch*, v. n. 2, p. 20), et par contraction *Axieros*. Le mot אחש, *achas*, qu'on retrouve dans plusieurs noms composés, désigne, selon Schelling, la dignité, l'excellence en général. En persan *akhasch*, dignitas, majestas. En irlandais *eas*, *achs* et *ax* ont été employés dans quelques composés avec la même signification. (Collect. IV, p. 429.) C'est ainsi qu'on appeloit *Easbad*, le chef des *Baid* ou *Faidh* (*vates*), devins; il étoit aussi nommé *Mobad* ou *Mubad*,

déesse fut regardée comme l'élément humide,

---

le plus grand des *Baids* (de *mochd*, grand; *moa*, plus grand, le plus grand). *Achsal*, un ange, est composé du même mot *achs* et de *all*, race, génération. *Agsal* signifie *noble* en irlandais. Le mot d'*Easconn*, vieillard, s'explique par *Eas* et *conn*, un corps (*a frame*); ce nom entraîne l'idée de *dignité*, ce qui s'accorde bien avec le respect qu'on témoignoit aux vieillards. On ne peut guères douter après cela que le mot *eas*, *ax*, n'entre comme élément dans le nom de *Easire* ou *Axire*. La seconde partie du mot, *ire*, qui signifie la *lune*, n'est que le nom de la déesse *Eire*, légèrement modifié, et se lie à la famille de mots et d'idées que nous avons considérée dans la note 2, p. 20. Il faut, pour comprendre cette liaison, se souvenir que la lune fut souvent regardée comme l'être primitif, qu'elle se confondoit avec la nuit (*Creuz.* t. I, p. 353), et que les Egyptiens l'appeloient *mère universelle* (id. p. 354). Ce nom de la *lune* (ire) se retrouve dans l'hébreu ירח, *jarecha*, chald. *jarhu*, arab. *yarah*, syr. *jarho*, éthiop. *wurha*, tiggry, *wurrhy*, schilah. *aiur*; dans les divers dialectes samojèdes *wiri*, *ire*, *iri*, *ired*, *erede*, en basque *irar*, *irarguia*, etc. — Quant à la signification de l'*Axieros* de Samothrace, comme puissance cosmogonique, telle que la conçoit Schelling, elle est entièrement identique à celle de l'*Axire* des Irlandais. Les idées fondamentales de *pauvreté*, de *faim*, d'*appétence*, se retrouvent également chez ces deux divinités primitives, et cette similitude frappante confirme les résultats des recherches de ce savant penseur.

l'eau, la mer; et quelques-uns de ces noms, tels que *Anann*, *Anith*, etc., conduisent à cette idée. Elle se rapprocheroit par-là de l'*Onvana* des anciens Gaulois, que Toland dit signifier *la mer*, et qui étoit figurée comme une femme avec une queue de poisson (1). Cette liaison fondamentale et universelle, entre les idées de nuit, d'eau, de terre, de lune, de principe primitif et passif, se retrouve jusques dans la langue irlandaise, qui exprime souvent ces choses diverses par les mêmes mots (2).

Je ne sais comment interpréter le nom d'*Ops*

---

(1) En irlandais *an*, *ean*, signifie l'eau, d'où *Manan-an*, le dieu des eaux, le Neptune irlandais. *An-ith* signifieroit donc *Ith de l'eau*. Ce nom fait penser à l'*Anaitis* de l'Arménie, qui étoit adorée comme Vénus, et que Plutarque rapproche de Cybèle et de la Lune. Elle étoit aussi appelée Ἀναία et Αἴτη. (Creuz. t. II, p. 22 et 27.) Quant à l'*Onvana* ou *Anvana* des Gaulois (*Martin*, relig. des Gaul. t. II, p. 110; *Toland*, hist. of the Dr. p. 137), je crois qu'on l'expliqueroit assez bien par le gaëlique *An-bhean* (prononc. *Anvhean*), *la femme de l'eau*, ce qui s'accorderoit avec la manière dont on la figuroit.

(2) *Eascong* et *easc* signifie à la fois la *lune* et l'*eau*; *aiche*, l'eau et la nuit; *urach*, la terre et origine.

donné à la déesse-mère des Irlandais. Ce nom remarquable, que nous retrouvons chez les anciens habitans de l'Italie, ne semble pas appartenir aux langues celtiques. Il paroît cependant que c'étoit un des noms les plus révérés de la déesse, puisqu'il se trouve dans une inscription de la fameuse caverne de New-Grange, qui étoit consacrée au culte des principales divinités (1).

---

(1) L'*Opis* de la Thrace, surnommée l'*hyperboréenne*, étoit adorée à Ephèse comme *magna mater*. (Creuz. t. II, p. 117.) Les Grecs ne connoissoient déjà plus la signification de ce nom. Il est vraisemblable qu'il étoit identique à celui de l'*Ops* des anciennes religions italiques, que Creuzer (t. IV, p. 333) dérive du grec ἔπω, d'où aussi le nom de Δημήτηρ ὀμπνια, *alma Cérès* (Schneid. Griech. Wörterb. voc. ὀμπη). Je ne trouve rien dans les langues celtiques qui se rapproche de ce nom. L'inscription du souterrain de New-Grange, caverne destinée au culte, et dont je parlerai bientôt avec quelque détail, a été donnée dans les Collect. (t. II, *Druid. reviv.*) Elle est écrite en *Ogham*, et signifie, selon l'auteur de la dissertation, *a mor ân Ops*, c'est-à-dire *à la grande mère Ops*. Comme on n'y a pas joint une copie des caractères originaux en Ogham, je ne puis conjecturer jusqu'à quel point cette interprétation est fondée. Je ne sais non plus comment expliquer le nom de *Sibhol*, qui pourroit rappeler celui de *Cybèle*, *Kybele* chez les Grecs et les Romains.

La déesse Anu semble avoir été considérée comme la divinité tutélaire de l'Irlande. Parmi les anciens noms de cette île se trouve celui de *I Nannu*, *Ile de Nannu* (1), et c'est peut-être ce qui lui fit donner l'épithète d'*Insula sancta* (2). Plusieurs endroits étoient consacrés à la déesse-mère, et ont conservé son nom jusqu'à ce jour. Tels sont le *Nany-water* entre Dublin et Drogheda (3); et une caverne appelée *Muma* ou *Moma*, située entre Elphin et Abbey-Boyle à Croghan, dans laquelle, selon Beauford, on célébroit les mystères d'*Aonach* (4). Un des jours de la semaine fut désigné par le nom de la déesse (5). Enfin, il est dit d'elle dans un ancien glossaire : « *Ro buanann na Feini* », « elle étoit la mère des Feini », une des anciennes peuplades qui vin-

---

(1) Collect. IV, p. 14 et suiv.

(2) Le nom d'*Eirin*, qu'on explique ordinairement par *Iarrin*, île de l'Ouest, n'est probablement que le nom de la déesse *Eire*, *Eirean*, ou bien *Eire-inn*, l'île d'Eire.

(3) Collect. loc. cit.

(4) Collect. t. III, anc. typog. of Irel. La province de Munster étoit appelée autrefois *Mumhan* ou *Mumhuin* (v. id. et Shaw. dict. voc. cit.)

(5) *Nang-dae*, dies veneris. (Collect. t. IV, p. 225.)

rent coloniser l'Irlande (1), et ceci complète son caractère comme divinité nationale des Irlandais.

Si nous parcourons d'une vue rapide le cercle des attributs essentiels et divers de cette déesse, nous les verrons tous converger vers un centre unique : l'idée du principe obscur et passif qui renferme dans son sein ténébreux le germe de l'univers. Dans son opposition à *Aesar*, le principe actif, le feu intelligible ; *Eire* est l'élément humide, l'eau qui tend sans cesse vers la profondeur et l'obscurité, et qui, dans toutes les cosmogonies, représente la matière informe et primitive (2). Elle est aussi l'abîme de l'existence *potentielle*, le *hôm* de la Genèse, sur lequel l'obscurité étoit dans l'origine (3). Et il est à remarquer que les Gallois, dans leur *doctrine de Bardisme*,

---

(1) Collect. loc. cit. Il est dit au même endroit : « *Buanann eadhon mathar ; buanann*, c'est-à-dire « *mère.* » *Buan* signifie aussi *nourrice.*

(2) Voyez les mythologies de l'Egypte, de l'Inde, de la Chine, de la Phénicie, la Genèse, les Doctrines Orphiques, la philosophie de Thalès, etc.

(3) Gen. v. 2. « Et l'obscurité étoit sur la face de l'abîme. » (הוּם, *hom.*)

désignoient par un nom semblable à celui d'*Anu*, *Anann*, *la grande profondeur* (*Annwn*), qu'ils considéroient comme la base primitive d'où s'élèvent toutes les existences (1). *Eire* est encore la *Nuit* (l'Occident), par opposition à la source de la lumière (l'Orient) (2),

(1) *Tri chyflur hanfod Bywedigion, Cyflwr Abred yn Annwn; Cyflwr Ryddyd yn Nyndodd, a Chyflwr Cariad, sef Gwynfyd, yn y Nef*, c'est-à-dire « trois états d'existence des êtres vivans : état de commencement dans la grande profondeur (*Annwn*); état de liberté dans notre condition (l'humanité), et état d'amour ou de félicité dans le ciel. » (*Trioedd Barddas*. Ed. Will. lyr. poems. t. II, 13.e triad.) Les triades des Gallois sont des aphorismes philosophiques et historiques, qui renferment des traditions curieuses et des débris de l'ancienne doctrine des Druides gallois. Ces aphorismes sont appelés *triades*, parce qu'ils se divisent toujours en trois parties ou propositions, comme on le voit par notre citation. L'*abîme*, la *grande profondeur*, dont il est parlé, étoit le Χαος des Grecs et le *Ginnunga-gap* des Scandinaves, le gouffre, l'abîme entr'ouvert, qui étoit avant le temps, et qui renfermoit dans son sein *Niflheimr* et *Muspellzheimr*, le lieu de l'obscurité et du froid, et le lieu de la lumière et de la chaleur (le dualisme d'*Eira* et d'*Aesar*). (Mone, Gesch. d. nördl. Heid. t. I, p. 314.)

(2) En hébreu אוּר, *aur*, le feu; אוֹר, *or*, la lumière; en irland. *ur*, feu et *origine*; basque *erre*, brû-

qui apporte le mouvement et la vie. Enfin, elle est la *terre* qui, fécondée par le soleil, produit les êtres organiques (1); et aussi la *lune* qui emprunte tout son éclat du principe lumineux et vivifiant. Ces deux dernières figurations ne doivent être considérées que comme des symboles de l'idée fondamentale.

§. IV. *Aesar* et *Eire* ou *Axire* représentent ainsi cette dualité primitive que nous retrouvons dans toutes les mythologies et dans les plus anciens systèmes de philosophie. Le caractère du désir, de l'appétence, est commun à ces deux divinités; mais *Aesar* est le désir

---

ler, *erroa*, racine; scandin. *ar*, ortus, initium. L'allemand *ur* indique toujours quelque chose de primitif. Le latin *urere*, *oriri* et leurs dérivés appartiennent à la même racine.

(1) Un grand nombre de mots qui signifient la *terre*, se lient au nom d'*Eire*. Je citerai l'hébreu אֶרֶץ, *aretz*, le syr. *arethe*, l'arabe *ardi;* le pehlwi *artha*, le turc *jer*, *er*, *ir*, le samoijède *oro*, le goth. ulphil. *airtha*, l'island. *ar*, *aur*; l'allem. *erde*, l'angl.-sax. *eard*, l'angl. *earth*, le grec *ἔρα* et *ἀρόω*, le latin *aro*, *je laboure*, avec une foule de dérivés qui se retrouvent dans les langues celtiques et germaniques; en gallois *ar*, la terre, gaël. *uir*, etc.

brûlant, l'activité dévorante qui se consume sans cesse elle-même, *Eire* est l'appétence passive, intérieure, obscure, et qui s'exprimeroit mieux par le mot de *langueur*. Enchaînés l'un à l'autre par une éternelle nécessité, ces deux principes se manifestent mutuellement, et, par leur action simultanée et magique, ils produisent sans cesse la réalité. Ils constituent donc la base de tout ce qui est, la force fondamentale de l'Univers.

§. V. Après avoir approfondi la signification des divinités primitives, et reconnu qu'elles constituent une dualité de puissances potentielles qui tendent à leur propre manifestation, nous allons les considérer maintenant dans leur action théurgique et dans leur développement.

Aesar, le principe actif qui commence le mouvement, exerce sa force sur *Axire*, et provoque l'évolution de cette nature passive qui, dans son isolement, n'étoit en quelque sorte qu'un désir impuissant de la réalité. Mais comme cette nature, sans être réelle, est cependant elle-même le germe de toute réalité, il en résulte qu'en se développant elle ne manifeste qu'elle-même. Aussi retrouvons-

nous au second degré, la déesse *Anu*, *Ith*, non plus, il est vrai, comme l'être primitif, comme la mère des dieux, mais avec d'autres attributs et une signification nouvelle (1).

Rien n'étoit plus propre à jeter de la confusion dans le système mythologique des Irlandais, que cette manière de conserver le nom d'une divinité en changeant ses caractères ; aussi l'ancien glossariste, cité par Vallancey, semble-t-il se contredire lorsqu'il donne l'explication suivante : *Anu*, *mathar dias agus mater deorum ; non mater deorum acht ro bo maith dinno biathal si dias*, *eadhon Eo-Anu*. C'est-à-dire, « Anu mère du bled (2)

---

(1) Nous retrouvons de même chez les Grecs une identité fondamentale entre Cérès et Persephone, qui, sous le nom de *Demeter-Persephone*, étoient adorées à Eleusis comme une seule divinité. (Creuz. Symb., u. Mythol. t. IV, p. 10.) La même identité se présente aussi dans le système égyptien, entre Athor, Isis et Neith. (id. t. IV, p. 236 et 253.) Euripide (Phæn. 689) appelle Cérès et Proserpine διώνυμοι θεαί; et Schelling (Gotth. von Samoth. p. 17) remarque, en parlant de ces deux déesses, que la fille n'étoit que la mère sous une autre forme, et que leurs noms, ainsi que leurs images, furent souvent confondus.

(2) *Dias* signifie littéralement *un épi de blé*, aussi *diasag*.

« et mère des dieux; non pas mère des dieux; « mais elle étoit le bon principe (commen- « cement, source) de la nourriture, elle le « bled, c'est-à-dire *Eo-Anu*, ou la *bonne* « *Anu* (1). » Ceci semble indiquer que le nom de *Anu* étoit appliqué de préférence à la déesse considérée sous ce nouveau caractère. Ce qui appuie cette conjecture, c'est qu'il est dit ailleurs, *bo Anann dar ith*, que j'interprète par *Anann étoit la seconde Ith* (2). Ce passage

---

(1) Collect. IV. préf. Cab. voc. *Anu*. J'explique *dinno* par *dine na*, principe de....., commencement de......; je ne saurois sans cela comment obtenir un sens. L'ancienne ortographe embarrasse souvent le lecteur moderne, et lorsque celui-ci est placé loin des sources, il en est réduit aux conjectures. Il est surprenant que Vallancey, qui s'étoit occupé long-temps de l'irlandais, et qui avoit à sa portée tous les secours possibles, ait mis si peu de soin à éclaircir les noms propres et les fragmens de commentaires qu'il nous donne. Il les traduit presque toujours d'une manière inexacte, et ne s'attache jamais à les rendre littéralement, ce qui cependant est indispensable pour ce genre de recherches.

(2) Collect. IV. dir. irl. p. 487 et suiv. voc. *Anu*. *Dar* pour *dara*, second. Vallancey traduit *elle étoit Anann, reine des fruits de la terre*; je ne saurois trouver cela dans l'original.

important, que Vallancey me paroît n'avoir pas compris, jette beaucoup de lumière sur tout le système des divinités irlandaises, et prouve, d'une manière satisfaisante, la double nature de la déesse-mère.

C'est aussi peut-être à cette seconde *Ith* qu'il faut appliquer de préférence la signification de *terre* comme *source et principe de la nourriture*, comme *Eo-Anu*. Ceci est analogue à ce que nous retrouvons chez d'autres peuples. Cérès la terre, identique à la *Bona Dea* de l'ancienne Italie, étoit regardée comme la déesse de l'abondance, et différoit de Cérès Erynnis comme *Eire* de *Eo-Anu* (1). Considérée comme la terre féconde et bienfaisante, Cérès avoit pour attribut la corne d'abondance (2), et *ana*, *anu*, signifie en irlandais une *corne d'abondance*, et aussi *richesses* (3).

---

(1) Creuz, t. II, p. 445. Schell. Sam. Goth., p. 14.

(2) Ste. Croix. Myst. d. pag. édit. de Sylv. de Sacy. t. II, p. 228.

(3) Collect. IV. préf. cab. irl. voc. *Anu*. Le nom même d'*Ith* a, outre la signification de *terre*, celle de *bled*; d'où *ithir*, champ de bled, *ithdhias*, épi de bled, etc.; en gallois *ith*, bled; en bas-breton *iôt*, bouillie de farine.

Ces caractères nous conduisent à voir dans *Eo-Anu*, la *seconde Ith*, le commencement de la nature, la naissance de la réalité, par opposition à la *première Ith* ou *Axire*, qui n'étoit que la nature potentielle. Dans les doctrines les plus anciennes, cette réalité n'est considérée que comme un changement de forme, qui, en donnant naissance au monde phénoménal, produit une série d'illusions mobiles et variées. Nos sens, trompés par ce jeu des phénomènes, sont conduits à y voir l'existence réelle, mais l'instabilité même de ces apparences qui se montrent et s'éclipsent tour-à-tour, est une preuve de leur vanité. Nulle part cette idée profonde ne se trouve mieux exprimée que dans la mythologie indienne. L'Etre des êtres, *Bremh*, disent les Védas, repose éternellement en lui-même; mais il s'est entouré de *Maia* (le désir de produire, l'éternel amour et l'illusion). Considérée en elle-même, Maia est douée de réalité, mais vis-à-vis de Brehm, l'Etre absolu, elle n'est qu'apparence; elle s'évanouit en lui comme une ombre (1). Nous retrou-

(1) Creuz. im Ausz. p. 196. La Maya de l'Inde est, selon les savans Indous, *la première tendance de la*

vons une autre personnification de cette idée dans la Persephone des Grecs, qui étoit aussi appelée *Maia* (1), et qui, de même qu'Artemis et l'*hyperboréenne Ilythia*, étoit considérée comme celle qui ourdit la trame du monde visible, et tisse le vêtement de mortalité, le corps, dont elle entoure les âmes (2). Cette

---

Divinité à se diversifier elle-même en créant des mondes; elle est regardée comme la mère de la nature et des dieux inférieurs.... Mais, continue W. Jones, le mot *maya* ou *illusion* a un sens plus abstrait et plus mystérieux dans la philosophie des Védantas, où il signifie le *système de perceptions que la toute-puissance divine fait naître dans les intelligences de ses créatures, mais qui n'a aucune réalité indépendamment de l'esprit.* (Asiat. Research. t. I. p. 223-242.)

(1) Creuz. t. III. p. 448.

(2) Creuz. II, 115; III, 455. Schell. Samoth. Gotth. p. 18. C'est cette idée que nous trouvons exprimée, en vers sublimes, dans le Faust de Gœthe, où le génie de la terre, conjuré par le magicien, lui dévoile sa nature et ses attributs :

In Lebensfluthen, im Thatensturm
Wall' ich auf und ab,
Wehe hin und her!
Geburt und Grab,
Ein ewiges Meer,
Ein wechselnd Weben,
Ein glühend Leben,
So schaff' ich am sausenden Webstuhl der Zeit,
Und wirke der Gottheit lebendiges Kleid.

signification qui, comme le nom même de *Maia*, nous ramène à l'idée de *magie*, paroît aussi avoir été celle que les anciens Irlandais attachoient à leur Eo-Anu. Vallancey nous apprend qu'elle étoit surnommée *Bidhgoe* (1), mot qui signifie littéralement *femme de l'illusion*, ou du *mensonge* (*praestigiatrix*), dans le même sens que Maia et Persephone (2).

§. VI. CEPENDANT Eo-Anu n'occupe pas seule le second degré de la chaîne théurgi-

---

(1) Collect. IV, p. 225.

(2) *Bidhgoe*, c'est-à-dire *Bithe-go ; bithe*, femelle, ce qui appartient au sexe féminin, et *go*, déception, mensonge. Ce nom pourroit aussi se traduire par *monde*, ou *être de la déception ;* car *bith* signifie le *monde*, un *être*, la *vie* (*vita*), et une *existence* en général. On retrouve cette racine dans presque toutes les langues de l'Europe et de l'Asie. Vallancey, au lieu de donner l'explication du nom, le rapproche mal-à-propos de la *Biducht* des Persans, qui représentoit Vénus. Parmi les déesses des Tuatha Dadann, une des anciennes colonies de l'Irlande, il en est une qui est appelée *Morioogan*. Ce nom signifie littéralement *grande déception ;* et il est très-probable que cette divinité étoit la même que *Bidhgoe*. (Vindicat. of the anc. hist. of Irel. Collect. t. IV.)

que, et nous retrouvons à ce degré, comme à tous les autres, le dualisme fondamental d'*Aesar* et d'*Axire*. Le dieu *Ain* est opposé à la seconde *Ith*, et suit immédiatement *Aesar*, avec l'explication de *Mac Seathar* et *Seatharan*, c'est-à-dire *fils de Seathar* ou *Seatharan* (1). Si nous recherchons d'abord la signification du mot *Ain* ou *Aion*, nous serons encore conduits à l'idée de la magie (2), et aussi à celle du feu (3). Mais *Ain* n'est pas le feu intelligible, il est le feu réel allumé par *Aesar*. Ce qui le prouve, c'est qu'il est appelé *Molc*, *Mulach*, *Mollac* ou *Moloch*, mot qui, en irlandais, signifie le *feu* (4). Un ancien com-

---

(1) Collect. t. IV, préf. voc. *Ain*. *Seatharan* est le diminutif régulier de *Seathar*. L'explication du nom se trouvera dans une des notes suivantes.

(2) En irlandais *ainius, ainin, oinin*, un devin. Un ancien glossaire dit : *marbh tre ainine*, pour *tué par sorcellerie*.

(3) Le nom s'écrit aussi *Onn*, qui, suivant Vallancey (Collect. t. IV, p. 488, voc. Ain), signifie la *chaleur solaire*. Je trouve dans Schaw *ong*, le feu.

(4) V. Shaw, dict. voc. *Molc*. Le dieu *Moloch* des Ammonites, qui étoit le soleil (Selden. Syntagm. p. 177), est expliqué ordinairement par l'hébreu מֶלֶךְ, *melech*,

mentaire dit : *Ain treidhe Dia na ainm Taulac, Fen, Mollac*, c'est-à-dire, « Ain triple dieu du nom de *Taulac*, *Fen*, *Mollac* (1). Ce passage remarquable est difficile à interpréter, on ne sait s'il veut dire seulement que *Ain* avoit trois dénominations différentes, ou s'il signifie que trois dieux pris ensemble constituoient Ain. Cette dernière explication con-

---

en arabe *malik* et *malk*, mot qui se retrouve dans l'irlandais *mal*, roi. Cependant comme il est reconnu que le feu jouoit un grand rôle dans le culte de ce dieu (Selden, id. p. 167 et suiv.) ; je ne sais s'il ne vaudroit pas mieux rapporter son nom au verbe מָלַח, *malach*, qui, dans le mode niphal, signifie *consumi, dissolvi ;* en arabe *malhub*, enflammé, et *mall*, un charbon ardent. Cette racine, qui se retrouve encore dans l'irlandais *meillam, millam*, consumer, *miollach*, dévorant, seroit alors l'origine commune du *Moloch* de l'Orient et du *Moloch* ou *Molc* de l'Irlande. En tschetschenzi et inguschi, langues des Mizdschegis du Caucase, *malch* signifie *soleil*. (*Klaproth Kauk. Spr.* p. 162.)

(1) Collect. t. IV, p. 487, voc. *Ain*. Le mot *treidhe* signifie littéralement *trois dieux ; trei* pour *tri*, trois, qui, dans les composés, s'écrit aussi *trea* et *treu*, et *dhe*, pluriel de *dia*, dieu. *Ain treidhe dia* seroit donc exactement *Ain dieu trois dieux*, ce qui donne quelque poids à notre conjecture d'une trinité de puissances constituant *Ain*.

duiroit à une idée profonde qui se retrouve plusieurs fois dans le système mythologique des Irlandais, celle d'une triplicité de puissances qui, dans un ordre déterminé, représentent une seule personnalité. On peut conjecturer que les trois noms d'Ain n'étoient pas employés indifféremment. Je reviendrai à cette supposition après avoir examiné ces noms mêmes. Le nom de *Taulac*, aussi *Tauladh*, est probablement une épithète d'Ain, comme dieu du feu ; ce mot me semble signifier *celui qui perce, qui pénètre, qui détruit* (1), ce qui exprimeroit assez bien la nature essentielle du feu que représente *Ain*. Le nom de *Fan* ou *Phan*, expliqué par l'irlandais, con-

---

(1) Le nom de *Taulac* se lie encore aux langues sémitiques, et se rapporte au feu, comme le prouvent l'hébr. דלק, *dalak*, arsit, accensus fuit; le chaldéen דלק, *dalik*, ardens; l'arabe *talhib*, enflammant, *talakkuf*, dévorant, *talb*, destruction. En finland. *tulli*, feu; lappon *tol*, id. Mais on peut faire dériver ce nom immédiatement de l'irlandais *tollam*, percer, pénétrer, détruire; d'où *toladh*, destruction; *tollthach* (prononc. *tollach*), pénétrant, perçant (en gallois *tawlu*, séparer, diviser), qui paroît se lier à la racine sémitique.

duiroit à l'idée de *mouvement* (1); mais ce nom, ainsi que celui d'Ain, nous offre une singulière analogie avec ceux que nous retrouvons dans les cosmogonies phéniciennes et orphiques. Un fragment des antiques traditions de la Phénicie dit : Que le premier souffle (Κολπία) et la nuit (Βάαυ) furent le commencement de toutes choses, et qu'ils enfantèrent d'abord *Aeon* (Αιων) et *Protogonos* (*le premier-né*) (2). Ce système nous présente les mêmes rapports qne ceux qui existent entre *Aesar* et *Axire*, *Ain* et *Eo-Anu*. Nous avons vu que cette dernière divinité s'identifioit pour l'idée avec Persephone; et Persephone étoit appelée *Protogone* (3), (*la première-née*), la *primigenia* des Romains. Une des cosmogonies orphiques réunit le dualisme des sexes dans une seule personnification. Il y est dit que *Phanes* (l'irl. *Phan*), ou *Erikapeus*, sortit le premier de l'œuf du

---

(1) *Fan*, l'action d'errer, de se mouvoir; d'où *fen*, un char. En gallois *fén*, un principe fluide.

(2) Euseb. præp. ev. I, cap. 10.

(3) Pausan. I, 31, 2. Creuz. Symb. t. IV, p. 229, 231 et 260.

monde, qu'il étoit androgyne, et qu'il s'appeloit aussi *Protogonos* et *Pan* (1). Cette double identité de nom et de signification est d'autant plus remarquable, que nous retrouvons réunies, dans le système irlandais, les dénominations qui sont séparées dans les cosmogonies phéniciennes et orphiques (2). Cette analogie seroit-elle fortuite? C'est ce qu'il est difficile de croire.

Les trois noms de *Taulac*, *Fan* et *Molc*, dans l'ordre même de la citation, me paroissent offrir comme une gradation de réalité. *Taulac*

---

(1) Creuz. t. III, p. 306 et suiv. Le nom du *Phanes* orphique dérive, suivant Jablonski, du cophte *Pheneh*, qui signifie l'*éternel* (voc. ægypt., p. 372); ce nom seroit ainsi synonyme du grec *αἰών*, *æternitas*. Cette explication ne se lie point au système des Irlandais.

(2) Je dis identité de signification, car l'*Ain* ou *Phan* des Irlandais est aussi le *protogonos*, celui qui apparoît le premier, engendré par le souffle primitif (*Aesar*) et par la nuit (*Axire*). Le nom du souffle primitif, tel que nous le donne Eusèbe, Κελπια, pourroit peut-être s'expliquer par l'hébreu חָלַף־פִּיחַ, *chalaph-phicha*, *innovatus est favillam*, et, avec la prononciation adoucie, Κολπια. La signification du nom seroit alors la même que celle d'*Aesar*, qui *allume le feu*.

dans son rapport a *Fan*, semble être ce qu'est *Aesar* dans son rapport à *Ain*, savoir, le *feu principe*. *Fan*, le mouvement, seroit l'apparition, la manifestation de *Taulac* (1). *Molc*, enfin, seroit l'entière réalisation du feu. Ceci n'est sans doute qu'une conjecture, mais d'autres analogies, dans la suite du système, viendront l'appuyer et lui donner plus vraisemblance.

Mais pourquoi *Ain* qui suit *Aesar*, est-il appelé *fils de Seathar*, ou *Seatharan* (2)? Vallancey l'explique en disant que Seathar est le même nom qu'Aesar, mais il ne prouve point cette assertion. Ces deux noms, il est vrai, signifient *Dieu* en gaëlique, mais leur sens radical est absolument différent. Nous avons vu quel étoit celui d'Aesar, et *Seathar*

---

(1) Le nom même de *Fan*, ainsi que celui du *Phanès* orphique, rappelle le verbe grec φαινω, *manifester*, φαίνομαι, *apparoître*, *se montrer*, d'où φανὸς, visible, brillant, et φαναῖος, celui qui apporte la lumière. L'idée de manifestation se lioit évidemment à celle de *Phanès*. Dans les mystères de Bacchus, un mythe curieux enseignoit que les exemplaires des choses n'étoient devenus visibles dans *Zeus* le Démiurge, qu'après que celui-ci eût englouti *Phanès*. (Creuz. t. III, p. 397.)

(2) Diminutif de *Seathar*.

signifie à la fois *fort*, *sage* et *bon* (1). La réunion de ces trois attributs ne peut nullement s'appliquer à Aesar, dont la signification est beaucoup plus restreinte. Il est donc question ici d'un dieu supérieur à ceux que nous avons considérés jusqu'à présent. Ce seroit anticiper sur le développement ultérieur du système que de chercher à approfondir maintenant la nature de ce nouveau dieu ; il suffit de remarquer que ceci prouve que le système mythologique irlandais ne repose point sur l'idée d'émanation ou de génération. Ain, dans l'ordre des temps, suit Aesar, mais il n'est point *fils d'Aesar*, il est *Seatharan*, c'est-à-dire l'image diminutive et imparfaite d'un dieu supérieur qui réunit en lui les attributs de la force, de la sagesse et de la bonté. Cette observation ne pourra recevoir tout son développement que lorsque nous en viendrons à considérer l'ensemble, mais elle est fort importante pour l'intelligence de cet ensemble même.

---

(1) Shaw. dict. voc. *Seathar.* En persan *Schidar* est un nom de Dieu, de *schid*, grandeur, magnitude, et aussi le soleil.

Ain et la seconde *Anu* nous présentent la même opposition que *Aesar* et *Axire* ou *Anu mathar;* mais cette opposition est transportée dans le domaine de l'existence réelle. Ain est le feu allumé par Aesar, Eo-Anu est le commencement de l'évolution, de la réalisation d'Axire. Mais cette dualité se détruiroit bientôt elle-même, si le développement s'arrêtoit à ce degré, car *Ain Tauladh* est le feu destructeur qui tend à tout décomposer (1). Quel est le pouvoir qui réconcilie ces forces opposées, et qui protège la jeune nature contre l'activité de la puissance dissolvante? Ce pouvoir, nous le trouvons placé au troisième degré de la chaîne, sous le nom du dieu *Cearas*, ayant pour opposition la déesse *Ceara.* Recherchons d'abord quelle est la nature du dieu.

§. VII. L'ancien commentateur dit: *Cearas*, *ainm don dagh*, c'est-à-dire *cearas*, *nom du feu* (2). Il est aussi appelé *Neaman Dogha*,

---

(1) V. n. 1, p. 44.

(2) Collect. t. IV, préf. Cab. irl. voc. *Ceara.* Dans le commentaire original donné par Vallancey, *Ceara* ou *Cearas* est bien placé au troisième degré, mais le dieu

ou *feu du ciel* (1), et le mot *ceara* ou *caðra* signifie, de même que *Daigh*, feu intense, et foudre (2). Ce qui met hors de doute cette signification, c'est que *Cearas* est identifié avec *Dagh-dae*, dieu du feu, dont nous examinerons bientôt les attributs (3).

---

et la déesse sont confondus sous le même nom. Il y est dit : *Ceara ainm do dhias, agus ainm don dagh, agus Ceara i. e. Maloith ;* et Vallancey traduit : *Ceara nom du bled, et d'une abondante récolte de bled, et Ceara est un fléau.* Je ne sais pourquoi Vallancey donne à *dagh* le sens d'*abondante moisson ;* il a peut-être rapporté ce mot à l'irlandais *daigham*, donner, et *daighedh*, que Shaw rend par *great odds ;* mais *dagh* signifie simplement *le feu*, de *dagham*, brûler ; *daghte*, consumé ; en sanscrit *daghda*, id., etc. Il faut donc traduire : *Ceara nom du bled et nom du feu ;* ce qui prouve évidemment que deux caractères différens sont confondus sous un même nom. Nous trouvons d'ailleurs, en d'autres endroits, *Cearas*, expressément désigné comme dieu du feu. (V. la note suiv.)

(1) Collect. t. IV, préf., où il est dit : « *Neaman* « *Dogha*, *Uibhle tenedh*, *Ceara*, noms synonymes de « la même divinité. » — *Dogha*, de *dogham* ou *dagham*, brûler ; *doghad*, brûlant, écorchant, etc.

(2) Collect. t. IV, div. irl. voc. *Ceara.*

(3) *Ceara* ou *Cearas*, i. e. *Daghdae.* (Collect. loc. cit.)

Voici un troisième dieu du feu qui se distingue des deux premiers. *Aesar* étoit le feu intelligible, *Ain* le feu réel et terrestre, *Cearas* est le feu du ciel; mais la signification du troisième dieu est beaucoup plus étendue, et son nom même nous conduit à un ordre d'idées plus relevé.

Et d'abord, Vallancey nous apprend que ce dieu étoit appelé *Uibhle tenedh*, épithète dont il ne donne point l'explication, et qui me paroît signifier *omnium rerum apertio*, ou *aperiens omnia*, celui qui ouvre l'existence à toutes choses (1). Cette qualification remarquable détermine le dieu de la manière la plus précise et fournit quelques rapprochemens curieux. Mais que faut-il entendre par cette fonction d'*ouvrir*, qui distingue Cearas?

Les divinités qui commencent la chaîne

---

(1) *Uibhle* pour *uile*, tout; d'où *uileachd*, universalité, généralité, etc.; et *tenedh* pour *teinmheadh*, qui se prononce de la même manière, et qui signifie l'action d'*ouvrir*, de *séparer*, de *couper*. *Uile* signifie aussi la matière première, les élémens (le grec ὕλη, materia). *Uile teinmhead* pourroit donc aussi s'expliquer par l'action de séparer, de diviser, d'ouvrir la matière première, pour manifester ce qu'elle renferme.

constituent, comme nous l'avons vu, l'origine de la manifestation. Aesar, le principe du mouvement, commence la création en allumant le feu, et provoque ainsi l'évolution de la nature-germe ; mais cette force primitive ne peut point accomplir l'œuvre de l'univers. En se réalisant, cette puissance, aveugle par elle-même, et qui comme telle ne possède point le principe de l'ordre, se développe avec une violence destructive, qui empêcheroit la manifestation au lieu de la favoriser. Il n'y auroit donc point d'évolution, si la force spontanée et prépondérante n'étoit domptée, enchaînée, adoucie par un pouvoir supérieur qui, en rétablissant l'équilibre, permet à la nature-germe de *s'ouvrir* et de mettre en dehors ce qu'elle recèle dans son sein. Ce pouvoir bienfaisant est *Cearas ;* il est le dieu du feu, avec la signification de *maître* de l'élément ignée ; il le renferme, il le travaille, et il ouvre ainsi à la nature le monde de l'existence réelle.

La signification la plus restreinte de Cearas seroit donc celle d'*artisan* du feu, fonction qui prépare celle de *libérateur* de la nature et de démiurge dans un sens plus élevé.

C'est en effet à cette idée que nous conduit

le nom même de *Cearas* ou *Ceard* (1). Il signifie en général *celui qui donne la forme*, l'*artisan* principalement en ce qui concerne les travaux par le feu (2); et comme ce mot étoit appli-

---

(1) Collect. t. IV, div. irl. voc. *Daghdae.* Dans une ancienne citation, tirée du manuscrit connu sous le titre de *livre de Ballymote*, Daghdae, qui est identique à Cearas, est appelé *Credne Ceard*. Ce nom pourroit s'expliquer par *Creat-nae Ceard*, c'est-à-dire *Ceard l'homme de la science*.

(2) La signification ordinaire de *ceard* en irlandais est celle de forgeron, de mécanicien, *ceardach*, une forge; il veut dire aussi un potier, et en général *celui qui donne la forme.* Dans le glossaire d'anciens mots, annexé au Nouveau-Testament irlandais de la Société biblique, je trouve *ceard* comme synonyme de *cumadoir*, formateur, de *cuma*, forme. *Cearraich* signifie en général *un maître dans son art*; en gallois, *cerz* ou *cerdd*, a putting in form, order or harmony; *cerzawr*, a professor of any art, *cywrain*, habile, expert, *cywyr*, pouvoir exécutif, *cywrau*, perfectionner. (Owen. dict.) Ces mots et plusieurs autres se lient à une famille nombreuse, répandue dans un grand nombre de langues en Europe et en Asie, et dont le monosyllabe *Kar* ou *Ker*, indiquant l'action de faire, de créer, paroît être la racine commune. Je citerai le sanscrit *karoti*, facit, operatur; *kartâ*, factor, creator; *kartrî*, factrix, generatrix, creatrix; l'indou *kâr*, auctor, factor, agens, *kurtâ*, *kertar*, id. (ce dernier nom étoit appliqué au

qué aussi à la magie (1), son sens pourroit bien avoir été celui d'*artisan magicien et dé-*

---

souverain Auteur de toutes choses); le persan *kerden*, facere, operari, *kerdeh*, factus, *gær*, *kær*, factor, agens, *gur*, *kur*, id., *kar*, action, travail; le malay *cardja*, facere, operari; le suiogothique *gara*, *giæra*, *gæra*, faire, arranger; l'islandais *giora*; l'écossais *gar*, *ger*, être cause, faire; l'allemand *gar*, fait, préparé; le grec *κρῶ*, faire, perfectionner; l'ancien latin *cereo*, d'où par contraction *creo*, créer, faire, etc. Cette racine se retrouve aussi dans les langues sémitiques; l'hébreu חָרָשׁ, *charasch*, faber, artifex, du verbe חָרַשׁ, *charasch*, fabricavit, impressit, expressit, aravit, se rapproche davantage de la forme *Cearas* et de la signification particulière d'*artisan du feu*.

(1) Je trouve pour *magie*, *sorcellerie*, l'expression de *ceird-thomhsaighe*. La seconde partie du mot (*thomhsaighe* ou *toimhseagan*) signifie une énigme, une formule, une parabole. La même liaison d'idées se présente dans l'hébreu. Cela est prouvé par le nom de *vallée des Charasim*. Neh. II. 35, où il est ajouté, « *car ils étoient Charasim*, c'est-à-dire *magiciens*. (v. Sim. Onom. p. 166.) Schelling, qui fait cette observation (Samoth. Gotth. p. 63), remarque que cette signification de la racine חָרַשׁ, *charasch*, est commune dans les dialectes araméens. Ce même passage, dans la traduction irlandaise, est rendu par *gleann na bfear* CEIRDE; et, dans la version erse, par *gleann an luchd* CEIRDE; ce qui vient à l'appui de notre assertion.

miurge, comme le Phtas de l'Egypte (1). *Cearas* s'identifie ainsi avec l'*Axiokersos* de la Samothrace, non-seulement pour l'idée, mais pour le nom, car il étoit appelé *Axcearas* (2).

---

(1) Creuz. t. I, p. 138; t. II, 234.

(2) Ou *Eas-cearas* (Collect. IV. div. irl. voc. *Cearas*). Dans une des notes précédentes, nous avons déterminé le sens du mot *Ax* ou *Eas*, qui entre comme composant dans le nom d'*Axire*. Schelling, en analysant les noms des Cabires *Axiokersa* et *Axiokersos*, arrive précisément au même résultat que nous, et son ingénieuse conjecture que *Kersa* et *Kersos* ne sont qu'une autre forme du nom de *Cérès* ou *Kérès* (Sam. Gotth. p. 16), se trouve entièrement confirmée par l'étymologie de l'*Axcearas* irlandais. La forme primitive de *Kersos* étoit, selon Schelling, *Kersor*, nom qui rappelle le Χρυσωρ de Sanchoniaton. (Euseb. pr. ev. l. I, p. 35.) Ce dernier dieu étoit regardé comme Hephaestos, c'est-à-dire comme dieu du feu en général, et il étoit doué de pouvoirs magiques particuliers. Bochart (Geog. sac. l. II, c. 2) a fort bien retraduit le nom en phénicien par חרשאור, *chores-our*, qui ne peut guères se rendre que par *incantator ignis*, *celui qui conjure et adoucit le feu*. En irlandais *cearas-ur* ou *cearas-uir* signifieroit la même chose. (Voy. pour les détails étymologiques, Schelling. Sam. Goth. p. 67, n. 64.) Le rapport du pouvoir magique au feu n'est pas exprimé dans le nom du *Cearas* irlandais, mais les caractères du dieu prouvent que c'est sur le

Les savantes recherches étymologiques de Schelling ont montré le rapport intime qui existe entre le cabire *Axiokersos*, le *Chrysor* phénicien, le *Phtas* et l'*Osiris* de l'Egypte, et le *Dionysos* des Grecs (1). L'*Axcearas* irlandais vient se ranger auprès de ces personnages mythologiques avec la même signification, et il fournit aussi une nouvelle preuve d'analogie en faveur de la manière de voir de l'auteur que nous avons cité.

Mais *Cearas* a des attributions plus étendues encore, car il est identifié avec *Dagh-dae*, le *Deus optimus maximus* des Irlandais, le dis-

---

feu qu'il exerce sa puissance. On sait que l'Axiokersos de Samothrace occupe, de même-que *Axcearas*, le troisième degré d'une chaîne théurgique.

(1) Suivant Schelling, *Osiris* est l'hébreu אסר איש, *Oser-esch*, dont la signification est la même que celle de *Chores-our* (v. la note préc.). Le Χυσωρὸς de la cosmogonie du phénicien *Mochos*, dont le nom signifie aussi : *celui qui adoucit le feu*, est appelé ἀνοίγεα πρῶτον, *celui qui ouvre le premier* (Wolf. anecd. gr. III. 260); il s'identifie par-là avec le *Phtas* égyptien, dont le nom pourroit dériver de l'hébreu פתח, *patach*, aperuit, pandit, solvit, explicavit; פתח, *phœtach*, *pate-factor*; le *uile teinmheadh* du système irlandais.

tributeur de la chaleur vitale, la source de la fécondité et de la prospérité, le dieu des élémens et de la génération (1). Le nom de *Dagh-dae* conduit également aux idées de *feu* (c'est-à-dire de force), de bonté et de *sagesse* (2). Il est appelé *Crom-eocha*, le bon *Crom* (3); et *Ruad* ou *Rad*, le fort, le puissant. « *Ruad ro feas, ainm an Dagh-dae.* » « Ruad grande science nom de *Dagh-dae* », dit un ancien glossaire (4). Nous trouvons donc chez ce dieu la réunion des attributs de la force, de la sagesse et de la bonté, réunion qui distingue toujours le grand Démiurge, le Dieu des dieux. Je suis porté à croire que le

(1) Collect. t. IV. div. irl. voc. Dagh-dae, et p. 225.

(2) *Daigh*, feu, *dagh* ou *deagh*, bon. *Dagh-dae* est littéralement *Dagh la science;* car *dha* ou *dae* signifie en irlandais *science*, d'où *priomhdha*, la *sagesse*, c'est-à-dire la *première science*.

(3) Le nom de *Crom* a été l'objet de bien des conjectures; il a une importance particulière dans le système religieux des Irlandais, parce qu'il se retrouve dans le mot de *Crom-leac*, qui, encore aujourd'hui, sert à désigner quelques-uns des monumens consacrés autrefois au culte des Druides. Nous reviendrons plus tard sur ce nom et sa signification.

(4) Collect. t. IV, p. 198.

nom de Dagh-dae en lui-même ne s'appliquoit réellement qu'à l'Etre des êtres, et que celui-ci n'étoit appelé *Cearas* le formateur, que dans un sens plus restreint. *Cearas* étoit *Dag-dae*, par rapport aux premiers anneaux de la chaîne, que nous avons déjà parcourus; et *Dag-dae* étoit *Cearas*, en tant que sa manifestation n'avoit pas encore dépassé le troisième degré; de même que, chez les Grecs, Zeus étoit aussi Dionysos, le démiurge inférieur (1).

Quoi qu'il en soit, *Daghdae-Cearas* nous introduit dans le monde de l'idéal. Il a pour filles *Brid* ou *Brit*, déesse de la poésie, et *Ceacht*, déesse de la médecine, pour frère *Oghma*, l'inventeur de l'alphabet, pour enfans *Mithr*, *Midr*, les rayons du soleil (2).

---

(1) Creuz. t. III, p. 416. Schell. Sam. Goth. p. 80.

(2) Quelques-uns de ces personnages mythologiques subiront bientôt un examen particulier. *Oghma*, dont il est parlé ici comme inventeur de l'alphabet, exigeroit une dissertation spéciale. Il paroît s'identifier avec l'*Hercule Ogmius*, dont parle Lucien, et qui étoit adoré dans les Gaules. On lui attribue aussi l'invention de l'écriture occulte, appelée par les anciens Irlandais *Ogham*, *Ogum* et *Ogma*. Mais ce sujet est trop vaste pour que nous puissions entreprendre de l'approfondir

Les Irlandais ont fait de ce dieu un personnage historique. Dagh-dae est nommé parmi les rois des *Tuatha-dadann*, une des anciennes colonies de l'Irlande (1).

Si nous réunissons les attributs de Cearas, nous verrons en lui l'antithèse d'*Aesar*. Tous deux sont magiciens, mais leur pouvoir s'exerce dans un sens opposé. Aesar est la force expansive, que Cearas comprime et repousse en quelque sorte vers son centre, en

---

ici. Je me contente de renvoyer le lecteur à l'ouvrage de Toland, intitué : *History of the Druids*, p. 81 et suiv., où cette question est fort bien traitée.

(1) Les détails historiques qui concernent *Dagh-dae* sont tirés d'un fragment du livre de *Ballymote*, ancien manuscrit irlandais conservé à la bibliothèque de Dublin. Je donne ici le morceau original tel que je le trouve dans Vallancey ; il pourra servir d'échantillon de l'ancien idiôme irlandais. « *Ro gabsat iartain in Eirinn Tuatha Dadann is dib ro badar na prim ealadhnaigh : Luchtand saer Credne Ceard : Dian Ceacht liaigh etan dan a hingeinsidhe : buime na filedh Goibneadh Gobha lug Mac Eithne Occai : ro badar na huile dana Dagh-dae in righ ; Oghma brathair in righ, is e ar arainic litri na Scot ;* c'est-à-dire, « les *Tuatha Dadann* » occupèrent le pays d'ouest dans Eirinn (l'Irlande), et » ils étoient habiles dans les premières sciences. De ce » peuple (fut) l'illustre *Credne Ceard ; Dian Ceachd*

l'enchaînant par le principe de la forme (1). De cette double action résulte la possibilité du développement de la nature réelle, qui

---

» (déesse) des médecins et des poëtes (étoit) sa *fille-* » *esprit:* elle nourrit le poëte *Goibneadh Gobha* du feu » (c'est-à-dire forgeron du feu), fils d'*Eithne Occai:* » Dagh-dae l'habile roi fut grand dans toutes ses œuvres; » son frère *Ogkma* (fut) un habile roi, et, lui le premier, » enseigna aux Scots (l'usage des) lettres. » — J'ai traduit littéralement ce morceau qui offre plusieurs expressions d'un sens douteux. Je ne m'occuperai pas des détails philologiques de mon interprétation qui diffère en quelques points de celle de Vallancey.

(1) Un antique axiôme, cité par Schell., contient en peu de mots cette même doctrine. Κόσμος—πῦρ ἀειζῶν ἁπτόμενον μέτρα (Euseb. μέτρῳ) καὶ ἀποσβεννύμενον μέτρα. « (Heracl. ap. Clem. Alex. Strom. V, p. 711, ed. Pottos.) » *Le monde est un feu éternel qui s'allume et qui est éteint par pauses,* (c'est ainsi que Schelling interprète μέτρα en sous-entendant κατά). Il y a donc, continue le même auteur, une force qui *allume le feu* (Isis, Cérès, Persephone, ou tel autre nom désignant la nature primitive), et une autre force qui l'éteint, l'adoucit, et permet ainsi à la nature de se développer dans la sphère de la vie et de l'existence réelle. Héraclite et Hippasus avoient dit déjà: Τȣ πυρὸς κατασβεννομένȣ κοσμοποιεῖσθαι τὰ πάντα. (Plut. d. pl. phil. Opp. IV. 455. Euseb. pr. ev. p. 749. Schell. Sam. Goth. p. 73.)

se présente dans la déesse *Ceara* comme totalité explicite.

§. VIII. *Ceara* se place à côté de *Cearas*, avec la signification de déesse de la nature, non plus de la nature-germe comme *Eire*, ou naissante comme *Eo-Anu*, mais de la nature dans sa maturité et son entier développement. Le bled et plusieurs instrumens d'agriculture, dont on attribuoit l'invention à cette déesse, étoient ses symbôles (1) ; elle présidoit aux fruits de la terre et au pain (2) ; enfin elle étoit évidemment la *Cérès* de l'antiquité, considérée comme déesse de l'abondance. Mais n'avons-nous pas déjà identifié *Cérès* avec les deux premières déesses ? Cette identité résulte de la nature même du système. Eire, Eo-Anu et Ceara ne sont que le même être considéré à trois degrés divers de développement, et les significations souvent

(1) Le fléau (*maloith*) étoit aussi appelé *Ceara*. « La déesse *Ceara*, disent les poëtes irlandais, inventa le *Cearan*, ou moulin à bras (en arabe *kharas*, moulin), et le *Cearran*, ou la faucille. » (Collect. t. IV, préf. v. *Ceara*.)

(2) V. Collect. loc. cit.

contradictoires des Cérès de la mythologie classique, résultoient très-probablement d'une manière de voir analogue. Ce qui prouve que Ceara étoit bien Cérès, c'est que les poëtes irlandais lui donnent une fille, nommée *Porsaibhean* (pron. *Porsaivean*), la *Persephone* des Grecs et la *Proserpine* des Romains (1).

Le nom de *Ceara* a, quant à l'étymologie, la même origine que celui de *Cearas*; il signifieroit donc la *formatrice* (*fabricatrix*), toujours avec l'idée de magie (2). Ceci s'accorde fort bien avec les attributs de la déesse, car elle règne sur la terre féconde par l'art de

---

(1) *Porsaibhean* a les mêmes caractères que sa mère *Ceara*; on lui attribue l'invention d'un mêts particulier appelé *Leite*, et de la balance qu'elle construisit avec des coquilles. Elle institua une solennité annuelle, connue sous le nom de *Luithre* ou *Taithre*; selon Vallancey, *the harvest-home of the oaten meal*. (V. Collect. loc. cit.)

(2) Suivant Schelling, *Cérès* est l'hébreu חרש, *cheres*, et *Kersa* est le chaldéen חרשא, *charescha*; de חָרָשׁ, *charasch*, aravit, חֹרֵשׁ, *choresch*, sata. La signification du nom seroit celle de *præstigiatrix, mago*, qui n'exclut pas celle de *fabricatrix* (rerum naturæ). (Lactant. Epit. 68).

l'agriculture, elle applique les productions de la nature pour le bien de l'humanité. Ceara est donc, relativement aux déesses des deux premiers degrés, dans le même rapport que Cearas aux dieux qui le précèdent. L'un et l'autre dominent les dieux qui leur servent comme de précurseurs, et les dominent par le principe de l'intelligence. C'est là leur caractère commun, mais ils forment d'ailleurs entr'eux la même opposition d'idéalité et de réalité, de principe mâle et de principe femelle, que nous ont offerte les divinités antérieures (1).

---

(1) Cette même opposition se retrouve dans la mythologie grecque entre Dionysos et Proserpine, qui, sous les noms de Κορος et Κορη, étoient regardés comme frère et sœur, et aussi comme époux. Cr. III. p. 379-380. Les noms de *Koros* et *Kore* se traduisent fort bien par *jeune homme* et *jeune fille*. Il y a cependant ici une analogie si évidente avec le *Cearas* et la *Ceara* des Irlandais, que je ne sais si l'on doit regarder cette explication comme absolument à l'abri du doute. Ne seroit-il pas possible que les Grecs eussent reçu ces noms sans en connoître le sens, et que, trouvant dans leur langue des expressions analogues, ils eussent modifié les noms pour les expliquer? Nous trouverions du moins un intermédiaire dans le *Cerus manus* des Etrusques, que Festus

§. IX. Avant d'aller plus loin dans le développement de la chaîne, il convient de jeter un coup-d'œil sur les degrés déjà parcourus pour bien en saisir l'ensemble. Ce qui est évident au premier abord, c'est que la progression nous offre une marche ascendante, et non point un système d'émanation. Les divinités qui commencent la série sont bien les puissances *primitives*, mais non pas les puissances *suprêmes*, elles sont dominées, et, littéralement, *surmontées* par les divinités qui leur succèdent. Ceci deviendra plus évident encore par le développement ultérieur du système, et nous renvoyons jusques-là les observations générales qui se lient à ce sujet.

La dualité fondamentale d'Aesar et d'Axire donne naissance à deux chaînes ou progressions parallèles, l'une masculine, l'autre féminine. Le symbôle caractéristique de la chaîne masculine est le feu, la force active, le soleil; celui de la chaîne féminine est l'eau, la passivité, la lune. Les deux progressions,

---

traduit par *creator bonus* (Festus, l. XI. p. 237), ce qui s'accorderoit avec le *Cearas* irlandais et pour le nom et pour la signification.

placées toutes deux dans le monde de la *réalité*, puisque l'action de leurs puissances manifeste la nature, forment néanmoins entr'elles un contraste d'*idéalité* et de *réalité*. Les dieux et les déesses de la chaîne sont doués de forces magiques, dont l'action et la réaction constituent la théurgie complexe de l'Univers. Mais nous n'avons encore qu'une partie de la progression, savoir :

Aesar, celui qui allume le feu.	*Axire, Anu-Mathar*, la première *Ith*, nature potentielle.
Ain, le feu réel.	*Anu*, la seconde *Ith*, nature naissante.
Ceuras, celui qui dompte le feu.	*Ceara*, nature développée.

§. X. JUSQU'A présent le système mythologique des Irlandais s'est développé d'une manière claire et précise. Chaque divinité est venue se placer sans effort au rang qu'elle devoit occuper dans l'ordre général. Mais en dépassant le troisième degré de la chaîne, nous entrons dans le champ des conjectures et des incertitudes. Le désordre qui règne dans les fragmens donnés par Vallancey, la pénurie des explications annexées aux noms

des divinités par les anciens commentateurs, les contradictions qu'elles présentent, ne permettent plus de marcher d'un pas sûr. Il ne faut donc pas espérer d'éclaircir toutes les difficultés ; essayons cependant, à l'aide des débris qui nous restent, et en nous appuyant sur la base du système qui paroît solidement établie, d'en poursuivre les développemens ultérieurs. Peut-être la publication des anciens manuscrits irlandais fournira-t-elle un jour de nouvelles lumières à l'appui de nos conjectures.

Les divinités que Vallancey nomme encore comme faisant partie de l'association théurgique sont au nombre de neuf ; mais elles peuvent être réduites à sept, ainsi que nous le verrons bientôt. Les six premières paroissent former trois groupes ou degrés analogues à ceux que déjà nous avons examinés. L'ordre primitif dans lequel se succédoient ces degrés est presqu'entièrement perverti dans l'énumération de Vallancey ; il faut s'aider de l'analogie pour chercher à le rétablir.

§. XI. Les difficultés commencent dès la première divinité appelée *Lute* ou *Lufe*, sur laquelle un ancien glossaire ne donne d'au-

tre explication que celle de *bandhé* ou *déesse*. Vallancey pense, au contraire, que c'étoit un *dieu* (1); mais il ne soutient sa conjecture par aucun argument. S'il est permis de se décider en s'appuyant de la seule analogie, je me rangerai à l'opinion de Vallancey, parce que si *Lute* est un dieu, nous aurons, pour former les degrés, trois dieux et trois déesses. Cette symétrie des nombres a une importance particulière dans toutes les religions des peuples celtiques (2); elle en a surtout dans le cas qui nous occupe, à cause de sa coincidence avec les trois premiers degrés de la chaîne cosmogonique.

La signification du nom semble être celle de *force*, de *pouvoir*, et en même temps de *désir*, d'*appétence* (3). Comme nous ne savons

---

(1) Collect. t. IV. préf. Cab. irl. voc. *Lute*.

(2) Et l'on peut ajouter dans les religions des peuples les plus anciens de la terre. Nous aurons bientôt l'occasion d'entrer, à ce sujet, dans quelques détails qui concernent plus particulièrement la mythologie irlandaise.

(3) De l'irlandais *luth*, force, pouvoir, et aussi désir (*longing*, *earning*); *luath*, activité, agilité; *luatham*, se mouvoir, se hâter. La racine semble se trouver dans

rien de plus de cette divinité, il faut attendre que sa connexion avec les autres personnages mythologiques nous en apprenne davantage sur sa nature particulière.

§. XII. A côté du dieu *Luthe*, je placerai la déesse *Aedh*, *Aodh* ou *Aeth*, appelée aussi *Asdea*, et que l'ancien commentateur, l'évêque de Cormac, nous représente comme étant *Bandea Tineadh*, déesse du feu (1). Il est dit ailleurs : « *Aedh i. e. teinne* » ; Aedh, c'est-à-dire le feu (2) ; et telle est en effet la signification du nom (3).

---

le gallois *llw* et *llwv* (prononcez *lou* et *louv*), ce qui a de l'aptitude au mouvement (d'où le gaëlique *lua*, eau), d'où aussi le gallois *llud*, ce qui est mis en mouvement (*that is made to proceed*); *llwyd*, ce qui tend à la diffusion; *lluad*, ce qui est tout en mouvement; *llwf*, un élan soudain; allem. *laufen*, courir; angl. *leap*, sauter; angl.-sax. *hlæpan*, se précipiter avec violence, etc. — En arabe *lahut* signifie *la divinité*.

(1) Collect. t. IV, p. 487.

(2) Collect. t. IV, préf. voc. *Aedh*.

(3) En irland. *aodh* et *adudh*, le feu; *aodhar*, ravage par le feu; *adhna*, l'acte d'allumer un feu; *adhanta*, allumé, enflammé; gallois *eth*, ce qui est d'une qualité pénétrante; sanscr. *uderava*, le feu sacré; zend.

Ces deux divinités nous offriroient donc la même opposition que le premier degré où se trouvent placés *Aesar* et *Axire*, avec cette différence cependant que les sexes auroient changé de rôle. La force active du feu est ici l'attribut de la déesse, la force appétente est celui du dieu. Cette observation est fort importante pour l'intelligence du système ; elle nous conduira à une idée profonde, dont l'expression symbolique ne se trouve peut-être que dans la mythologie irlandaise.

Je suis aussi porté à croire que la signification d'*Aedh*, comme déesse du feu, diffère de celle d'*Aesar*, en ce qu'elle est d'une nature moins générale, moins vague, plus vivante. Peut-être Aedh étoit-elle considérée plus particulièrement comme le *feu vital;* c'est du moins ce que semblent indiquer les autres

---

ateresch, *athresch*, le feu ; pehlvi *atesch*, id. ; persan *atisch*, *adisch*, id. ; assan. *hat*, id ; grec αιθειν, brûler ; Erysichton étoit appelé Αιθων, *le brûlant* (Creuz. im Ausz. p. 758) ; anc. allem. *eit*, feu, *eitan*, brûler ; angl.-sax. *hæt*, chaleur ; angl. *heat*, etc. ; ouigour *oot*, feu ; turc *od*, *ot*, *ut*, id. ; hébreu אוד, *aod*, *od*, tison, bois enflammé.

sens du même nom (1). Peut-être aussi y avoit-il entre ces deux divinités une différence analogue à celle que les anciens Persans établissoient entre l'*ignis-masculus* et l'*ignis-femina*, le soleil et la lune (*Mithras* et *Mithra*) (2). Ces conjectures prendront plus de consistance par le développement ultérieur du système.

§. XIII. De même qu'au commencement de la série, nous avons vu la nature naissante, sous l'image de la végétation, s'élever de la dualité d'*Aesar* et d'*Axire*, pour apparoître comme *Eo-Anu*; de même de l'opposition d'*Aedh* et de *Luthe*, nous voyons naître une seconde nature végétative, qui se distingue de la première en ce qu'elle se développe dans la ligne masculine. Ce nouveau degré est occupé par trois dieux, *Geamhar*, *Dius* et *Tath*, et ceci est analogue à ce que nous avons remarqué au second terme de la progression, où le dieu *Ain* étoit aussi représenté par une triplicité de puissances, *Tauladh*, *Fen* et *Mulach*.

---

(1) *Aodh* signifie aussi *le foie*, et *aedh*, l'œil.

(2) Creuz. Symb. u. Myth. t. II, p. 153 et 197.

Ces trois dieux, que Vallancey a séparés dans son énumération, président tous à la végétation du bled, mais il y a entr'eux quelques nuances qui peuvent servir à déterminer l'ordre dans lequel ils doivent se succéder.

Le dieu *Geamhar* se présente comme présidant *au bled en herbe* (*corn in the blade*), et telle est exactement la signification du nom (1). Il est donc la *végétation naissante.*

Le dieu *Dius* est expliqué par le commentaire suivant : *Dius eadhon congo, eadhon goirlog, eadhon sambolg, eadhon bolg, eadhon bolog. Comhart ha ar neamh ar clith na madideana;* c'est-à-dire, *Dius* (et tous les noms qui suivent signifient, selon Vallancey, *un épi de bled*). « *Signe dans le ciel à la gauche de la Vierge* » (2). Ce dieu étoit donc représenté par une constellation, et il étoit le symbole d'une végétation plus développée que Geamhar.

---

(1) Collect. loc. cit. voc. *Geamhar.* En irlandais *Geamhar* signifie *du bled en herbe* (*a blade of corn*). (V. Schaws. dict.)

(2) Collect. loc. cit. voc. *Dius.* En irlandais *dius* ou *dhias*, un épi de bled. *Samhbolg* signifie, selon Vallancey, un épi mûri par le soleil (*samh*).

Enfin, le dieu *Tath* préside à la moisson, comme cela est prouvé par l'explication suivante : *Tath, eadhon Tait, eadhon Taithlann, eadhon Foghmhar*, car *Foghmhar* signifie *moisson ;* et le nom de *Tath* lui-même semble, par sa dérivation, avoir le même sens (1). Cette divinité nous offre la végétation dans sa maturité et son entier développement.

Ces trois dieux, identiques dans leur essence, nous présentent ainsi un microcosme, une image diminutive de la progression ascendante du système tout entier, et ceci confirmeroit notre conjecture sur les trois dieux du feu, *Tauladh*, *Fen* et *Mulach*, qui semblent se succéder dans un ordre analogue.

§. XIV. En regard de *Geamhar*, *Dius* et *Tath*, est placée au même degré la déesse *Cann*, dont nous allons nous occuper maintenant.

L'ancien glossaire dit : *Cann, eadhon, rè lan, no luan làn. Cann*, c'est-à-dire *la pleine lune.* Cette signification est restée au nom qui

---

(1) V. loc. cit. voc. *Tath.* En irlandais *tathas,* il a ramassé, il a rassemblé (*he gathered*).

sert encore à désigner la *lune nouvelle* (1). Elle étoit aussi appelée *Eas-cann* ou *Eas-conn* (et, par abréviation, *Easc*), à cause du respect qu'on lui témoignoit (2). On la regardoit, à ce qu'il paroît, comme une divinité redoutable, car, encore de nos jours, les paysans irlandais craignent beaucoup l'influence de la nouvelle lune. Lorsqu'ils voient paroître cet astre, ils font le signe de la croix en disant : *Slan fuar tu sin, agus slan adfaga tu sin ;* c'est-à-dire « tu nous trouves sains, laisse-nous sains ! » (3). Ceci

---

(1) Collect. t. IV, p. 487 et suiv. div. irl. voc. *Cann.* Ce mot s'est conservé dans le bas-breton, *kann* ou *kann-loar*, la pleine lune ; elle étoit ainsi appelée à cause de sa lumière blanche ; en gallois *càn*, brillant, blanc (latin *canus*) ; *cânaid*, qui abonde en éclat, en lumière ; *y gànaid* est une épithète du soleil ; bas-breton *kann* blanc, brillant, éclatant ; *kander*, éclat, splendeur (latin *candor*, candeur) ; persan *khing*, blanc, *khant*, luisant, brillant. Un autre nom gaëlique de la lune, *geallach*, dérive de *geal*, blanc. En arabe *kamar* signifie à la fois *blanc* et la *lune*.

(2) Voy. sur le préfixe *Eas*, p. 26, n. 2.

(3) Collect. t. III, p. 280. C'est peut-être à cause de cette influence, présumée malfaisante, de la lune, que *eascoin* signifie aussi une *malédiction* (*a curse*).

semble indiquer qu'on lui attribuoit un grand pouvoir sur les forces vitales, et c'est ce qui peut faire présumer qu'elle s'identifioit avec la déesse *Ceachd*, qui étoit aussi *la lune*, et qui présidoit particulièrement à la médecine. *Ceachd*, *ainm suithe leighis Eireann*, « *Ceachd*, nom d'une divinité des médecins de l'Irlande », dit un commentaire (1). Ailleurs, elle est appelée *Di an cumhacht*, divinité de la force, c'est-à-dire de la santé (2). On la considéroit comme étendant aussi son influence sur la végétation, car on lui sacrifioit dans les champs une truie pleine, pour qu'elle envoyât des fruits et fit prospérer l'agriculture (3). Enfin, cette divinité se présente sous un troisième nom, celui de *Brighit*, *Brid*, *Brit*, surnommée *Be ligheas*, déesse de

---

(1) Collect. t. IV. Vindicat. etc. voc. *Ceacht*.

(2) Loc. cit. En irland. *ceacht* signifie force, pouvoir, de même que *cumhachd*, *cumhang* et *cumas*.

(3) Loc. cit. Ce fait est rapporté par un ancien auteur irlandais, qui dit : *Jodhbart do gnitis na sagart an allud maille re crain muice bronn-mòr timchiolla na macarigh ag iarraidh ar di an Ceachd rath agus biseach do cur ar thorthadh na talmhuin*. Le sens est donné dans le texte.

la médecine, *Be n'eigse*, déesse de la science, et *Be goibne*, déesse des forgerons et de toute espèce de travaux faits par le feu. Il est encore dit d'elle : *Bandea no adhratis Fileadh*, « déesse qu'adoroient aussi les poëtes » ; et l'idée de magie à laquelle nous conduit le nom même de *Brighit*, complète le cercle de ses attributs (1).

Peut-être les trois noms *Cann*, *Ceachd* et *Brighit* n'étoient-ils pas employés indifféremment. Peut-être y avoit-il encore ici une triplicité de puissances, analogue à celles que nous avons déjà remarquées. Il semble du moins qu'on peut retrouver ici l'ordre ascendant qui est le caractère fondamental de toute la chaîne ; car *Brighit* a une signification bien plus étendue que les deux divinités qui la précèdent, tout en se liant à ces déesses par des attributs identiques.

Nous avons fait un rapprochement entre le dieu *Aesar* et la déesse *Aedh*, nous pouvons également établir une comparaison en-

(1) Loc. cit. voc. *Brid* et *Brighit*. En irland. *briocht* signifie sorcellerie ; *briochtaic*, une amulette ; *briogh*, élixir, essence ; *brigh*, force, vertu, miracle.

tre la déesse *Cann*, *Ceachd*, *Brighit* et le dieu *Ain*. Tous deux paroissent exercer une influence redoutable et magique, l'un par la puissance du feu, l'autre par le pouvoir sur les forces de la vie, ou par l'action du *feu vital* que *Aedh* allume, comme *Aesar* allume le feu réel. Ain est appelé *fils de Seathar*, épithète dont nous avons déjà recherché le sens; *Ceachd* et *Brighit* sont nommées toutes deux : *Inghean an Dag-dae*, « *filles de Dagh-dae* », qui est le même que *Seathar*, savoir, le dieu supérieur, le Démiurge par excellence (1). Mais la sphère d'activité de la triple déesse est plus élevée, plus étendue, plus idéale, que celle du triple dieu. Comme *Brighit*, elle préside également aux puissances de la vie, à la science et à la poésie, tout en se liant encore à l'élément igné en sa qualité de *Be Goibne*. Cette tendance à l'idéalité prépare la manifestation de la déesse *Nath*, avec laquelle se termine la chaîne des personnifications féminines.

§. XV. La déesse *Nath* se présente comme

(1) Loc. cit. voc. *Brid* et *Dagh-dae*.

le degré le plus élevé du développement idéal de la chaîne théurgique. Elle est appelée, comme Brighit, *Be n'exe*, c'est-à-dire *Be an eigsi*, déesse de la sagesse ; et il est dit : *Nath ainm coitceand don uile eigsibh*, « *Nath* est un nom commun à toutes les sciences » (1). *Nath* est en effet un des mots gaëliques qui signifient *science* en général (2). La supériorité de cette déesse sur Brighit est prouvée par la réunion qu'elle nous offre des attributs de la sagesse, de la force et de la bonté, qui, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, distinguent le Dieu suprême. L'évêque de Cormac, dans son glossaire, l'appelle *Neart* et *Saoith*, noms qui signifient *force*, *puissance*, et *bonté*, *protection*, *générosité* (3). Ces dé-

(1) Loc. cit. voc. *Nath*.

(2) En gaël. *nath*, science ; gall. *nawd*, ce qui est prédominant, efficient ; arabe *nadas*, habile, entendement ; *najad*, connoissant ; *nawtat*, un lieu élevé ; *nata*, exalté, apparent.

(3) Collect. t. III, préf. du n.° 12. En gaël. *neart*, gall. *nerth*, bas-bret. *ners* ou *nerz*, force, vigueur, effort, protection, etc. Le gaël. *saoith* ou *saoi*, signif. bon, généreux, divin ; *saoithsgeal*, l'Evangile (littér. *la divine histoire*) ; *saoithe*, un tuteur, gardien ; gall. *sad*, sage, sobre, ferme.

tails, quoique bien imparfaits, suffisent pour déterminer la nature et le rang de la déesse *Nath*. Ce nom nous offre d'ailleurs une analogie assez frappante, de nom et de signification, avec la *Neith* des Égyptiens, que Platon identifie avec Ἀθήνη, et qui, selon Creuzer, étoit *Isis*, considérée au degré le plus élevé (1). Nath paroît exercer, dans une sphère purement idéale, le même pouvoir que Cearas manifeste daus le monde de la réalité; elle est le démiurge féminin, de même que la *Neith* de l'Égypte, que Jablonski explique, en faisant dériver le nom du copte, par *decernens*, *constituens*, *ordinans* (2), et cette analogie complète le rapport que nous avons déjà signalé dans la disposition des trois premiers et des trois derniers degrés de la chaîne.

§. XVI. Mais avant de nous livrer à des considérations qui concernent l'ensemble, il faut encore faire mention du dieu qui occupe avec *Nath* le degré le plus élevé de la pro-

(1) Plat. Tim. t. IX, p. 290, ed. Bip. Creuz. Symb. u. Myth. t. II, p. 146.

(2) Jablonsk. Opusc. t. I, p. 161, n. 21.

gression théurgique. Ce dieu est appelé *Neith*, et nous n'en savons autre chose, sinon qu'il étoit : « *Dia catha la geinti Gaoidhel* » ; « le *dieu de la guerre* chez les nations gaeliques ». *Neith* signifie en irlandais *combat*, *bataille* (1).

§. XVII. Nous avons maintenant une progression de six degrés, dont chacun est occupé par un dieu et une déesse, et la chaîne entière se présente sous cette forme.

Dieux.	Aesar.	—	Axire.	*Déesses.*
	Ain.	—	Eo-Anu.	
	Cearas.	—	Ceara.	
Déesses.	Aedh.	—	Luthe.	*Dieux.*
	Cann.	—	Tath.	
	Nath.	—	Neith.	

Le caractère distinctif de cette chaîne, c'est qu'elle se compose de deux progressions parallèles, dont l'une (celle d'*Aesar*) représente

(1) Collect. t. IV, préf., et Vindic. etc. ; v. *Neith*. Ce dieu est peut-être le *Neton* espagnol dont parle Macrobe. « Accitani, hispana gens, simulacrum *Martis* maximâ religione celebrant, *Neton* vocantes. » (Macrob. Saturn. t. I, c. 19.)

une suite de développemens du principe actif, du feu, et l'autre (celle d'*Axire*) une série d'évolutions de la force passive, végétative, de l'eau. — Le feu, la puissance active de la nature (*ignis masculus*), après avoir été allumé par *Aesar*, réalisé par *Ain* et dompté par *Cearas*, s'adoucit dans *Aedh*, devient la force vitale, et s'idéalise enfin complètement dans *Nath*, l'intelligence.—L'eau, l'élément passif, obscur, la base primitive de la réalité, se développe, comme nature végétative, au travers d'une série d'évolutions; puis, à mesure que le principe opposé s'élève à l'idéalité, elle se réalise d'une manière plus caractéristique comme *force masculine*, et semble dans *Neith* se séparer entièrement de l'intelligence.

Il y a donc dans la chaîne une double tendance. Depuis le commencement jusqu'au troisième degré de la série, la dualité primitive semble vouloir s'effacer, les principes opposés convergent vers l'unité et l'harmonie, mais au quatrième degré, la dualité se prononce de nouveau, les deux chaînes divergent, et se terminent dans *Nath* et *Neith* par l'opposition la plus tranchée. Les puissances qui constituent chaque série sont liées

entr'elles par un principe d'identité; elles sont toujours la même force fondamentale considérée dans ses divers degrés d'évolution. Les deux progressions opposées sont dans un rapport d'action et de réaction perpétuelle. Ce rapport n'est pas celui de la cause à l'effet, mais il se présente comme un relation *magique*, telle qu'elle doit exister entre plusieurs natures nécessaires qui ne dérivent pas les unes des autres, et qui néanmoins se présupposent toutes réciproquement.

Mais comment se fait-il que ces puissances opposées ne se neutralisent pas mutuellement? Quel est le principe qui, tout en leur servant de lien, les sépare et entretient ainsi leur mouvement? Où est l'unité de cette double chaîne qui commence et se termine par une opposition, par un dualisme? — Ces questions, auxquelles les élémens que nous possédons jusqu'à présent ne nous fournissent aucune réponse, nous forcent à reconnoître que la progression ne peut point s'expliquer par elle-même. Elle se présente à nous comme une énigme insoluble, comme une contradiction qui échappe dès qu'on veut la saisir. Ceci prouve que le système n'est pas achevé,

et qu'il faut sortir de la chaîne pour en chercher l'explication.

Ces considérations nous amènent au personnage mythologique le plus remarquable de tout le système irlandais. Nous en comprendrons, d'autant mieux la signification, que nous venons d'exposer la nature du problème à résoudre.

§. XVIII. A la fin de la double série que nous avons parcourue est placé le dieu *Samhan*, avec l'explication suivante : *Samham eadhon Ceisil*, *eadhon Giolla ;* « Samhan, c'est-à-dire le mauvais esprit (Satan), c'est-à-dire le serviteur » (1).

Samhan paroît avoir été un des dieux les plus révérés de l'Irlande. Une solennité annuelle étoit instituée en son honneur ; elle se célébroit à la veille du premier jour de novembre, qui, encore aujourd'hui, est appelée *Oidhche Samhna*, ou *la nuit de Samhan* (2).

(1) Collect. t. IV, préf. Cab. irl. voc. *Samhan*.

(2) *Samhain*, All Saints-Tyde, génit. *Samhna*. *Oidhhe Shamhna*, All Saints-Eve. (*O'Brien's*. Dict. *Shaw* et *Lhwyd*, arch. brit.) *La Samhna*, Hallowmas-day. (*Mac-Donald's*. Vocab.)

Le mois de novembre portoit le nom de *Mi Samhan*, mois de Samhan, ou de *Mi dubh*, mois sombre, mois de deuil (1). Vallancey nous apprend que cette solennité étoit consacrée, par les Druides irlandais, à l'intercession des vivans, pour les âmes de ceux qui étoient morts dans le courant de l'année. Car, d'après leur doctrine, Samhan appeloit en ce jour-là les âmes devant son tribunal, et selon les mérites ou les crimes de leur vie passée, il les admettoit dans le monde de la félicité divine, ou bien il les condamnoit à recommencer l'existence terrestre, ou enfin à subir la punition de leurs fautes dans *Ithirin*, l'enfer (2). Ceci nous montre que Samhan

---

(1) *Mi Samad* i. e. *mi du*, i. e. *naoi mi*. « Le mois de Saman, c'est-à-dire le mois sombre, c'est-à-dire le neuvième mois. » (Vet. Gloss. Collect. t. III, n. 12.) Il est dit ailleurs : *Ba he sollamhain bache leosum Samain ;* c'est-à-dire, « il y avoit une cérémonie de deuil dans le jour de Samhan. » (Collect. t. IV. Vindicat. etc. voc. *Ce-bacche*.) En gallois le mois de novembre est appelé *y mis du*, le mois sombre ; en bas-breton *miz dû*.

(2) Collect. t. III, n.° 12. Le paradis étoit appelé *Flaitheas*, *Flaithamhnas*, *Flaithannas* ou *Flaithinnis*, la région, l'habitation, l'île des héros ; de *flath*, *flaith*,

étoit considéré comme le juge des âmes séparées du corps, aussi étoit-il appelé *Balsab*, que Vallancey traduit par *Dominus mortis* (1).

---

un prince, un héros. Ce mot sert encore à désigner le ciel. — L'enfer, *Ithirin*, *Ithuirne*, avoit aussi le nom d'*Ifrinn*, *Ifrionn*. En gallois *Ufern* signifioit, dans la doctrine de métempsycose des Bardes, *l'état de réprobation* et *l'enfer*. (Owen's. Dict.) En bas-breton *Ifern* ou *Ivern*.

(1) Collect. loc. cit. Voy. pour *Bal* une des notes suiv. *Sab*, la mort. On sacrifioit à Samhan des *moutons noirs* pour la rédemption des ames. Ceci rappelle les sacrifices aux dieux infernaux chez les Grecs et les Romains. Ulysse, avant de consulter Tiresias, tue un *bélier noir*.

Τειρεσίῃ δ' ἀπάνευθεν ὄϊν ἱερευσέμεν οἴῳ
Παμμέλαν'.......

Hom. Odyss. L. XI, v. 32.

Voy. aussi Virg. Géorg. L. IV, v. 546.

Et nigram mactabis ovem....

On trouve encore, en Irlande, des restes de la solennité de l'*Oidhche Samhan*. La veille du jour de Samhan, les paysans se rassemblent armés de bâtons, et vont de maison en maison, recevant partout de l'argent, des gâteaux, des œufs, etc. Il récitent des vers qui ont rapport à la fête, et dans lesquels on recommande de mettre à part le *veau gras* et d'amener le *mouton noir*. On illumine les maisons, on fait bonne chère, on consulte les sorts, et on se livre à toute sorte de cérémonies superstitieuses. (V. Collect. loc. cit.)

C'est peut-être cette épithète qui a engagé l'ancien commentateur à désigner Samhan par le nom de *Ceisil*, qui, en irlandais moderne, signifie le *diable* (1). Car il n'y a d'ailleurs aucun rapport entre ce dieu et la manière ordinaire de se figurer le mauvais esprit. Ce qui le prouve, c'est que *Samhan* étoit aussi considéré comme le *soleil*, ou plutôt comme l'*image du soleil*, car tel est exactement le sens du nom (2). Ces attributs, qui semblent d'abord contradictoires, résultent de la nature même de Samhan, qui règne sur la mort en tant qu'il condamne les âmes,

---

(1) *Ceisil*, *Ciseal* ou *Cisiol*, le diable; probablement du gaël. *cis* ou *cios*, péché; en arabe *khas* et *khays*, vice, péché, et *khasil*, très-vil. En gallois *câs* signifie ce qui est divergent, séparé, haine, envie, et *casâawl*, celui qui excite à la haine; en bas-bret. *kas*, antipathie; arabe *khawz*, inimitié, *khaysah'ur*, Satan.

(2) En irlandais *samh*, *sam*, le soleil. *Samh-an*, ce qui est semblable au soleil, et aussi le diminutif de *samh*. — Ce mot se retrouve dans les langues sémitiques; en arabe *schams*, le soleil; hébreu שֶׁמֶשׁ, *schemesch*; chaldéen שִׁמְשָׁא, *schimscha*; syrien *schemscho*. En pehlvi *schemsia*, id. Peut-être le sanscrit *hamsa*, soleil, se lie-t-il à la même racine.

mais qui les délivre aussi des liens de l'existence terrestre, et les introduit dans la région supramondaine. Nous trouvons d'ailleurs chez d'autres peuples des exemples de cette même réunion de caractères. Chez les Grecs, Dionysos, le bon démiurge, étoit identifié avec le *Hadès* (1); en Égypte, Osiris étoit le souverain des morts (2), et chez les Scandinaves, Othin, le dieu bienfaisant, étoit en même temps le roi de l'empire des ombres (3). Le sens de cette doctrine qu'on ne dévoiloit que dans les mystères, étoit, selon Schelling, que les âmes ne descendent pas vers le sévère Zeus (Pluton, le Jupiter du Styx), mais qu'elles montent vers le miséricordieux Osiris (4). Telle est aussi la signification du Samhan irlandais, signification qui n'étoit peut-être expliquée qu'aux initiés à l'ordre des Druides, mais qu'on peut encore reconnoître dans sa figuration symbolique. Samhan est un juge miséricordieux, qui ne condamne pas les âmes

---

(1) Ἅδης καὶ Διόνυσος ὁ αὐτός. (Plut. de Is. et Os. c. 28.)

(2) Id. c. 79. Hérod. II. 123. Schelling. Sam. Goth. p. 19.

(3) Schell. ibid.

(4) Ibid.

suivant son caprice, mais qui tient toute sa puissance d'*Alheim*, le Dieu suprême, dont il est lui-même l'image (1).

Samhan se présente ainsi à nous, à la fois comme le sommet, comme le dernier développement de la chaîne des divinités cosmiques, et comme le délégué, le ministre, le représentant d'un Dieu placé au-dessus de toute la série. Ici se trouve l'explication de l'épithète de *Giolla*, *serviteur* (2), donnée à *Samhan*. Ce dieu n'est pas le serviteur des divinités qui le précèdent, puisqu'au contraire, il occupe dans le système le rang le plus élevé, mais il est soumis immédiatement à l'Être des êtres qu'il précède et qu'il représente. Cette circonstance est une preuve nouvelle de l'ordre ascendant de toute la série.

Samhan remplit ici les mêmes fonctions que Schelling attribue au *Kadmilos* ou *Kasmilos* de Samothrace et au *Camillus* des Etrusques. Tous les savans ont été d'accord à regarder ce personnage mythologique comme un dieu-

---

(1) Collect. t. III, n.° 12.

(2) En irlandais *giolla*, *gille* ou *ceile*, un serviteur; en gallois *gîl*, travailler, faire.

serviteur ; mais on le subordonnoit comme tel aux Cabires qui le précèdent dans l'énumération de l'ancien Scholiaste (1). Schelling, le premier, a eu l'idée de renverser l'ordre reçu, et de considérer *Kadmilos* comme le plus élevé des Cabires, et en même temps, comme serviteur, comme hérault d'un dieu qu'il précède et qu'il annonce (2). Je ne sais

(1) Casmillus nominatur in Samothraces mysteriis Dius quidam administer Diis magnis.(*Varro.* de ling. lat. L. VI, p. 88, ed. Bip.) Voy. aussi *Creuzer,* Symb. u. Mythol. t. II, p. 294. *Bochart.* Geog. Sac. l. I, p. 395. *Ste. Croix*, Myst. du Pagan. éd. Sylv. de Sac. t. I, p. 40. *Reland,* Dissert. de Diis Cabir. Thes. antiq. sac. t. XXIII, §. VI, etc., etc.

(2) Schelling. Sam. Gotth. p. 20, 21, 22, et notes 71 et 72. Cet auteur explique le nom de Kadmilos par l'hébreu קַדְמִיאֵל, *Kadmiel* (de קדמי, *Kadmi,* prior, antecedens); littéralement, *celui qui est devant Dieu,* « *der vor Gott steht* »; le *praeminister* des Romains. Il rapproche Kadmilos, ainsi conçu, de l'*Ange de la face* de l'Ancien-Testament, et du *Metatron* de la philosophie judaïque, qui est regardé comme le premier des anges, et qui est appelé שליח, *schalich,* le messager, l'envoyé. Il porte aussi le titre de *Prince de la face,* parce qu'il voit toujours la face du Roi-Suprême. (Eisenmeng. Entdeckt. Judenth. t. II, p. 395 et 396). L'au-

si le système mythologique irlandais étoit connu de ce savant auteur, mais une telle analogie est certes bien remarquable.

Je hasarderai ici une conjecture qui rendroit cette analogie plus complète encore. Il est à croire que Samhan étoit appelé, chez les anciens Irlandais, *Coismaol* ou *Cadmaol*, épithètes qui, toutes deux, signifient *serviteur sacré* (1). Il y avoit du moins un prêtre

---

tre forme du nom, *Kasmilos*, seroit, selon Schelling et Bochart (Hieroz. II. 36), קָסְמִיאֵל, *Kosmiel*, interpres, augur, divinator Dei.

(1) En irlandais *cois*, sainteté, saint, un prêtre (Collect. t. IV. Vindic. etc. p. 411 et suiv.), d'où *coisreacam*, consacrer, bénir; *coisrioghan*, sanctification, etc. Vallancey remarque que ce mot se retrouve dans les langues sémitiques. Syrien *chasi*, sanctus, *chos*, pius, *kusis*, sacerdos; persan *kisch*, religion; hébreu חָסִיר, *chasir*, sanctus; arabe *khass*, sacré, et *kasis*, un prêtre. — On sait que l'hiérophante de Samothrace étoit appelé Κοίης ou Κόης. L'irlandais *cad* signifie aussi *saint*, *sacré*, et ce mot se retrouve de même dans l'hébreu קָדַשׁ, *kadasch*, sanctificari, sacrum esse vel fieri; קָדוֹשׁ, *kadosch*, sanctus; chald. קַדִּישׁ, *kaddisch*; arabe *kudus* et *kaddus*, saint, sacré, béni. — La seconde partie du nom, le mot *maol*, signifie *un servi-*

désigné par ce nom (1), et comme, en Irlande, ainsi que les Grecs et les Orientaux,

---

teur, et aussi *une personne chauve*, vouée aux ordres religieux ; en bas-breton *moala, moel* ; en arabe *majli*, chauve. En gallois *mael* a, entr'autres significations, celle de *serviteur* (bas-breton, *mevel*, id.) ; *gwyr mael*, the men on duty, the body-gards. (Owen's. Dict.) En arabe *malk* a parmi beaucoup d'autres sens celui de *servitude*, *esclavage*. Le latin *miles* (en gaël. *mil*, *mileadh*, en gallois *milwr*) se lie peut-être à la même racine. — Les deux formes de *Cadmaol* et *Coismaol* répondent aux formes Καδμιλος et Κασμιλος. La forme étrusque *Camillus* s'expliqueroit de la même manière, car *Cam* signifie la même chose que *Cois*, un prêtre, de *camam*, courber, s'incliner, et aussi *adorer* (Collect. t. IV. Vindic. etc.) ; gallois *cam*, courbé ; bas-breton *kamm* ; persan *kham*, id. ; *khami*, courbure, etc. *Cammaol* signifieroit le *prêtre-serviteur*, ou plutôt le *serviteur adorant*, ce qui s'accorderoit avec les deux premières formes.

(1) Collect. t. IV. loc. cit. voc. *Maol* et *Cadmaol*. — On trouve ce prêtre nommé également *Cadmaol*, *Coismaol* et *Cammaol*. — Dans le gallois, *Cadvael* (identique à *Cad-mael*, l'*m* se changeant en *v*, suivant la loi de la mutation des lettres en gallois) se présente comme nom propre. (Owen's. Dict. voc. *Mael.*) — L'analogie des noms irlandais avec les dénominations samothraces et étrusques est trop complète pour être fortuite. Le fait de l'explication de ces noms par la langue irlandaise, et avec des racines qui se retrouvent dans

le prêtre portoit souvent le nom du dieu qu'il représentoit (1), il est à croire que le *Cadmaol* ou *Coismaol* étoit le prêtre de *Samhan*, le seul des dieux irlandais auquel l'épithète de *serviteur sacré* auroit pu convenir.

Mais si, dans son rapport à l'Être-Suprême, Samhan étoit *Giolla* ou *serviteur*, il se lioit au système des divinités cosmiques en qualité de principe d'harmonie et de médiateur avec le grand Démiurge. Samhan est le lien de cette double série de divinités, qui, ainsi que nous l'avons remarqué, ne peut point s'expliquer par elle-même. C'est lui qui, en subordonnant à l'unité le dualisme universel, fait rentrer toute la chaîne dans l'Être ab-

---

les idiômes sémitiques, invalide sans doute les étymologies données par Bochart et Schelling, mais la manière dont ce dernier considère Kadmilos est appuyée par le sens des noms, comme par leur application.

(1) Schell. Sam. Goth. p. 83; Creuzer, t. II, p. 322. — Il est dit, dans l'histoire d'Irlande, que les *Milésiens*, à leur arrivée dans l'île, ayant eu une escarmouche avec les *Tuatha-Dadann*, leur tuèrent *Moc Uile*, *Moc Ceacht* et *Moc Grian*; c'est-à-dire, les prêtres de *Uile*, *Ceacht* et *Grian*, qui portoient les noms des dieux qu'ils représentoient. (Collect. t. IV. Vindic. voc. *Ceacht.*)

solu, et donne ainsi la solution de cette grande énigme. Son nom même semble nous conduire à l'idée d'un principe dont la tendance est d'identifier, d'unir, d'élever, d'universaliser (1).

---

(1) La racine *Sam* se trouve avec ces diverses significations dans un grand nombre de langues. En gaël. *samh*, *saimh*, une paire, un couple; *saimhnigham*, joindre; *samhad*, congrégation, *suim*, somme; en gall. *swm*, l'état d'être ensemble; *sum*, amplitude, grandeur, somme; *sym*, ce qui est entier, complet; *symiannu*, pénétrer, embrasser (*comprehendere*), en bas-breton *samm*, somme; en latin *summa;* en sanscrit *sama;* ensemble, uni, même, tout, *sam*, réuni; moes-goth. *sama;* teuton *samo;* island. *same;* angl.-sax. *sam*, angl.-écoss. *samyn*, angl. *same*, signifient tous, *ensemble* et *même;* allem. *sammt*, avec; *sammeln*, rassembler, réunir; *zu-sammen*, ensemble; belg. *samen*, id.; slave *sam*, avec. — Cette même liaison d'idées se présente, avec la même racine, dans les langues sémitiques, où se trouve aussi la signification de *ce qui est élevé*. En arabe *schamil*, *schaml*, contenant, entourant, universel, *sami*, ressemblant, synonyme, et aussi *sublime*, *samw*, dignité, élévation, *schamikh*, *sumuk*, *schamk*, haut, sublime, élevé, *schamam*, sommet. De là *saman*, le ciel; en hébreu שָׁמַיִם, *schamaim;* en persan *sumanah* et *zaman*. De là aussi tous les noms du soleil. (V. p. 85, n. 2.) En grec σάμος, une hauteur; latin *summas*, *atis*, sublime, élevé, *summus*, suprême, *summitas*, etc., etc.

Ce qui prouve que telle étoit en effet la signification de Samhan, c'est que toute la progression des divinités est appelée *Samhan-draoic*, c'est-à-dire *la magie de Samhan* (2).

(1) *Draoic*, ou, selon l'orthographe moderne, *draoitheachd*, signifie *magie*, *enchantement*, *sorcellerie*, de *draoi*, *draoith*, un magicien, un augure, un Druide. Dans les glossaires irlandais, *draoi* est toujours expliqué par *seanoir*, qui signifie *un vieillard magicien*, un sage, et qui étoit appliqué aux Druides. *Sean* signifie à la fois *ancien*, *vieux* et un *charme*; *seanach*, habile (*crafty*). Dans la traduction gaëlique de la Bible, les magiciens de Pharaon, les trois Mages qui vinrent assister à la naissance de Jésus-Christ, etc., sont appelés *draoithe*. (Exod. 7. 11. Matth. 2. 1.) En gallois, les Druides étoient nommés *derwyzon*, au singulier *derwyz*. En anglo-saxon, le mot *dry*, évidemment emprunté du gaëlique, signifie un *magicien*, et *drycræft*, enchantement, magie. L'allemand *drude*, sorcière, a la même origine. — Je ne rapporterai pas toutes les conjectures qu'on a faites sur l'étymologie de ce mot, dont la signification fondamentale est celle de *science magique*. Il est remarquable que l'idée de *magie* se trouve liée au nom des Druides, de la même manière qu'à celui des *Mages* de la Perse. Suivant Vallancey, un *homme sage*, un *mage* (en irlandais *mogh*, *magh*, sagesse, suivant Beauford. Collect. III. ancient typ. of Irel), est aussi appelé en persan *daru*, de l'arabe *dary*, connoissant, savant, *duranat*, sagesse, *dirayat*, science; racine

Samhan étoit donc *le magicien* par excellence, le centre d'unité, ou le principe dominateur de toute l'action théurgique des deux chaînes parallèles (1).

§. XIX. Le moment est venu de justifier le nom de *Cabires*, placé dans le titre de cet Essai, et appliqué à tous les dieux qui forment les anneaux de la série cosmique.

---

qui se retrouve dans le gaëlique *dar*, sagesse (Collect. IV, p. 411), et *darairgnegham*, penser. C'est peut-être à cette famille de mots qu'il faut rapporter le mot irlandais *draoi*, plutôt qu'au grec δρῦς, au gallois *derw*, au gaël. *dar*, un chêne, comme on le fait ordinairement. Je ne nie point cependant qu'il ne puisse y avoir une connexion cachée entre ces divers mots, mais ce n'est pas ici le moment de s'en occuper davantage.

(1) Vallancey n'applique l'épithète de *Samhandraoic* qu'à certaines divinités infernales, ou anges des ténèbres, qu'il suppose être au nombre de trois, et dont il n'est parlé nulle part. Mais l'enchaînement prouve que ce nom concerne toute la série des divinités. Tous ces dieux, il est vrai, étoient, dans un sens, des *dii inferi*, non pas des divinités *infernales*, mais *inférieures*, c'est-à-dire qui sont *en bas*, et *dominées*, *surmontées* par Samhan, car tel est exactement le sens du mot latin *inferus* ou *infer*.

Il est dit dans un ancien glossaire irlandais: *Samhandraoic*, *eadhon Cabur*, « *la magie de de Samhan* , c'est-à-dire CABUR », et il est ajouté comme explication du mot : *Eadhon comhceangalladh*, c'est-à-dire *une association, une confédération mutuelle* (1). Le mot *cabur* lui-même a, en gaëlique, exactement la même signification (2). Ce qui éloigne enfin toute

(1) De *comhcheanglam*, unir, liguer ; proprement *mettre la tête ensemble*.

(2) En gaëlique *cabraim*, je joins, j'associe, d'où *cabar*, association, *cabartha*, conjunctus; *cabhairam*, j'assiste, je secours; *cabhair*, aide, secours, assistance; (en corniq. *cyveras*), *cabhra*, auxiliaire. La famille de mots à laquelle se lient ces expressions est extrêmement nombreuse, et se trouve répandue dans les langues les plus diverses. La racine la plus simple semble se présenter dans le gallois *ca*, l'action de tenir, de garder, de posséder, de saisir, et *co*, *cu*, ce qui renferme, etc., d'où *cav*, un vide qui contient, une *cave; caf*, l'action de saisir (*a grasp*); *cavael*, id.; *cafiwr*, celui qui saisit (*a grasper*), etc.; *caw*, ce qui tient ensemble, un lien; *cub*, ce qui est mis ensemble, aggrégation, aggrégé; *cybawl*, tenant ensemble; *cyvael*, *cyvaill*, un associé, un compagnon; *ceber*, un chevron, une pièce de bois qui en joint deux autres; en bas-breton *kebr*, en cornique *keber*, teuton *keper*, angl.-écoss. *cabir*, *kabar*, *kebbre*, id.; bas-breton

espèce de doute sur cette interprétation, c'est que, selon Vallancey, ces mêmes dieux étoient appelés *Tromhdhe*, qui se traduit littéralement par *Dii socii*, *dieux associés* (1). Ceci complète la série d'analogies que nous a présentée le système mythologique irlan-

---

giber, cheville; *kévré*, lien qui attache ensemble les deux bâtons du fléau; *kéfret*, ensemble, conjointement; basque *gapirïoa*, poutre, solive; en gaël. *gabham*, prendre; le latin *capio*, *capesso*, *capax*, etc.; en basque *cabi*, je prends; *cabida*, capacité; *cabia*, caverne, etc. De cette même racine dérive la préposition galloise *cy*, avec; en gaël. *co*, basque *ga*, latin *cum*, etc. Cette racine se retrouve dans l'hébreu חבר, *cavar*, consociavit, conjunxit se, d'où חֲבֵרִים, *caverim*, socii, et dans l'arabe *khawi*, saisissant, rassemblant, le ventre (en gallois *cof*, bas-breton *kôf*, mantchou *chefeli*), *kabu*, contraction, *khabb*, affinité. En mantchou, *kaba*, se dit des choses qui, par leur jonction, forment un ensemble (Langlès. Dict. voc. cit.), et *kabaku* signifie des *jumeaux* (en bas-breton *gevel*). Nous aurons bientôt l'occasion de rapporter d'autres analogies curieuses du nom remarquable de *Cabire*.

(1) Dans le dictionnaire de Shaw, *tromhdhe* est rendu par *dieux tutélaires;* mais Vallancey remarque qu'un ancien glossaire irlandais explique *trom* par *caimfeacus*, socius. (Collect. t. IV, préf.)

dais, avec celui des Cabires de Samothrace, tel qu'il a été exposé par Schelling. En effet, cet auteur donne au nom de *Cabires* exactement la signification de *socii*, en le faisant dériver de l'hébreu *cavar* (1), et en le rapprochant des *dii consentes* ou *complices* des Etrusques, qui n'en sont qu'une traduction littérale (2).

§. XX. Il reste à parler du Dieu suprême dont Samhan est le serviteur, et vers lequel tout le système s'élève comme à sa dernière fin. Les anciens Irlandais le désignoient par un grand nombre de noms, dont quelques-uns sont très-remarquables.

---

(1) V. la n. de la pag. préc. Schell. Sam. Goth. p. 107. Vallancey avoit déjà proposé la même étymologie. On avoit cherché auparavant l'origine du nom de *Cabires* dans l'hébreu כביר, *cabir*, fort, puissant, arabe *kabir*, id., et on s'appuyoit, pour cette explication, du titre de θεοὶ δυνατοὶ, *dii potes*, qu'on donnoit aux Cabires. Schelling a combattu cette étymologie par des argumens plausibles. L'existence de ce même nom de *Cabires* chez les Irlandais et son explication par le gaëlique, me semblent décider entièrement la question.

(2) Schelling. Sam. Goth. p. 115. Nous reviendrons plus tard sur le système étrusque.

Nous placerons en tête le nom de *Seadh*, *Seadhac*, le *Dieu fort* et *puissant*, synonyme de *Seathar*, dont nous avons déjà examiné la signification. Il nous offre une singulière analogie avec le *Sydyc* d'Eusèbe, dont les sept Cabires étoient les fils, dans le même sens que *Ain* étoit *Mac Seathar*. Ce nom se retrouve aussi dans l'hébreu, où il semble avoir été appliqué à l'Être-Suprême (1).

Le nom de *Baal* ou *Beal*, qui, dans un ancien glossaire, est donné comme synonyme de *Seathar*, semble avoir été très-répandu, car nous le retrouvons aussi chez les Gallois, dans les Gaules, et jusques chez les peuples

---

(1) Euseb. præp. evang. p. 39. Damascius l'appelle *Sadykos*. Schelling remarque que ce nom se retrouve dans l'hébreu *Malkisedek* (Gen. 14. 18), qui signifie le *roi parfait;* il pense que ce nom s'appliquoit au Dieu suprême, parce que les plus anciens livres hébreux, par exemple le livre Sohar, Sopher Jetziro, Beresit Rabba (v. Boch. G. S. p. 707), traduisoient Ζευς par צדק, *sedek*. (Sam. Goth. p. 84.) On pourroit aussi rapprocher l'irlandais *seadh*, fort, puissant, de l'hébreu שַׁדַּי, *saddai*, *omnipotens*, un des noms du vrai Dieu, et de l'arabe *schadid*, fort, puissant; *sawd*, pouvoir, domination; *sayyid*, seigneur, prince, etc.

germaniques (1). Des traces en sont restées dans les langues gaëlique et bretonne, dans plusieurs expressions proverbiales des paysans irlandais, et dans quelques noms de lieux (2).

---

(1) Collect. IV. Vindic., etc. voc. *Baal.* Chez les Gallois, le dieu *Hu,* considéré comme divinité solaire, étoit aussi appelé *Bel* ou *Beli.* (Davies. Mythol. of the brit. Druids, p. 116.) Des inscriptions trouvées en France et en Angleterre font mention du dieu *Belenus, Belinus, Belatucadrus*, qu'on a identifié avec Apollon. (Selden de Diis Syr. Synt. p. 217.) Chez les Scandinaves, nous retrouvons le nom de *Beli,* que Mone (Gesch. d. n. Heid. p. 288) regarde comme étant le même que celui du dieu *Balldur* ou *Ballder.* Enfin, parmi les Ases se présentent les noms de *Vali, Bil* et *Beyla*, qui semblent se lier de loin à la même famille (id. p. 385).

(2) Au premier jour de mai, les anciens Irlandais allumoient des feux en l'honneur de *Beal*, et lui offroient des sacrifices. Aussi le premier de mai est-il appelé, encore de nos jours, en irlandais *Bealteine*, en erse *la Bealtuine*, ou *le jour du feu de Beal*, et le mois de mai lui-même est nommé *mios na Balteine, le mois des feux de Beal.* (Schaw. Dict. Macfarl. Vocab.) Il paroît qu'en ce jour de solennité on exécutoit les criminels après les avoir fait passer entre deux feux, cérémonie qui étoit peut-être une espèce de purification. De là le proverbe irlandais : *Ittir dha theine Bheil*, « *être entre les deux feux de Baal* », pour dire être dans un péril imminent. (Tol. hist. of the Dr.

Le nom lui-même est évidemment d'origine orientale (2).

---

p. 117.) L'expression de *gàbhach Bheil*, « *le danger de Beal* », usitée chez les Highlanders d'Ecosse, a la même signification (ibid, p. 278). — L'année étoit désignée autrefois, en Irlande, par le nom de *Beal-aine*, « *l'harmonie de Beal* ». (Collect. t. IV, p. 73.) — Le mot de *beala* pour *mourir*, signifie peut-être *s'en aller à Beal*, le Dieu suprême et bienfaisant. *Bal mhait ort*, ou *Bal dhia dhuit*, « *le bon Bal*, ou *le dieu Bal à vous* », est une formule de salutation encore en usage dans quelques parties de l'Irlande. (Collect. t. II, p. 289.) — Plusieurs montagnes portent le nom de *sliabh Balteinne*, *mont du feu de Bal*. La ville de *Baltimor*, dans le comté de Cork, signifie littéralement : *la grande maison de Bal*; et *Baltinglass* s'explique par *Bal-tinne-glas*, *le feu du mystère de Bal*. Une colline, dans le comté de Wicklow, est désignée par ce nom, et l'on y trouve des débris d'autels druidiques. On en rencontre aussi dans une plaine située près de Cork, et qui est appelée *Beal-atha-magh-adhair*, ou *la plaine du champ d'adoration de Beal*. (Collect. t. II, p. 280.) — En bas-breton *béli* signifie pouvoir, puissance, souveraineté; et le nom d'un prêtre est encore *bélek*.

(1) L'hébreu בעל, *Baal*, Dominus, fut appliqué d'abord au vrai Dieu, comme on le voit par le v. 16, cap. II du prophète Hosée : *non me vocabis ultra Baali*, etc. (Selden. Syntagm. p. 196.) Les Phéniciens

J'en dirai autant du nom d'*Alla*, que chacun sait être sémitique, qui est répété dans tout l'Orient, et que nous retrouvons chez les Irlandais avec la signification d'*Être-Suprême* (*the Most High*). Mais il est remarquable que ce nom dérive régulièrement de la racine gaëlique *all*, grand, prodigieux. C'est à cette même racine que paroît se rapporter le nom d'*Alheim* dont nous avons déjà parlé (1).

---

et les Chaldéens adoptèrent ce nom sous les formes de *Bal* et *Bel* (ib. p. 194 et 197). En arabe *bajal* signifie un prince; en sanscrit *valia*, grand; *bala*, *bali*, puissance, force; *vali*, monarque; grec Βαλην, roi; germ. *wehlig*, fort; angl. *bold*; lat. *validus*; franç. *valeur*, etc.; en persan *bala*, élévation, puissance, *bal*, grand, *buland*, élevé, exalté; zend *bulund*, pehlwi *beland*, id. En rouinga *bel* signifie *soleil*.

(1) La racine *al* se retrouve dans un grand nombre de langues; elle exprime ce qui est *élevé*, *puissant*, *universel*. En gaëlique *all*, grand, prodigieux, d'où *alb* et *alt* (*altus*), hauteur, *alloil*, noble, *alladh*, excellence, *aladh*, sagesse, pouvoir, etc.; en gallois *âl*, puissance, principe d'harmonie universelle; *al*, excellent; *el*, principe de mouvement, pouvoir intellectuel; *El*, Dieu; en hébreu אֵל, *El*, Dieu, et aussi *fort, puissance*; איל, *ail*, force, vertu; אֱלוֹהַּ, *Aeloha*, et אֱלֹהִים, *Aelohim*, Dieu, le Dieu fort; en chaldéen אֱלָהּ, *Aelah*, samarit. *Alah*, syriaq. *Aeloha*,

L'épithète de *Ti mhor*, littéralement *le grand*, étoit aussi employée pour désigner Dieu (1). Un autre dénomination analogue étoit celle de *Borr-ceann*, *la grande tête* (2).

---

en arabe *Allah*, *All*, *Il*, Dieu; *ilhiyat*, divinité, *ilahi*, divin, *ijlal*, grandeur, dignité, etc.; formosa *Alid*, Dieu; turc *olu*, *ullu*, grand. Le nom d'*Allah* s'est répandu dans une grande partie de l'Orient par suite des conquêtes des Arabes. — Chez tous les peuples germaniques *all* signifie ce qui est *universel*; en allem. *das All*, l'univers; en ossête *ul*, *all*, *ali*, tout; en mongol *olan*, *aliban*, en gallois et en bas-breton *oll*, *holl*, id. Le basque *ala* se trouve dans Bullet (Mém. sur les Celtes) et dans le Mithridate d'Adelung, avec la même signification; mais W. de Humboldt a élevé quelques doutes sur l'authenticité de ce mot. *Ahal*, *al*, signifie en basque *puissant*, *fort*. — Un autre nom de Dieu en irlandais, *Art* (v. Schaw. dict. voc. cit.), n'est peut-être que le mot *ard*, qui signifie aussi *élevé*, *éminent*, *grand*.

(1) Schaw. Dict. voc. cit. *Ti*, lui, celui, celui qui; *mor*, grand, noble; *moral*, majestueux, grand, magnifique; gall. *mawr*, bas-bret. *meûr*, id. En pegou *mor*, grand.

(2) Collect. III. *All hallow eve*. *Borr*, grand, noble, splendide (sanscrit *bara*, grand; en aino *boru*, *poro*, grand); *ceann*, la tête (persan *khan*, chef, prince; en awa *kang*, *kaung*, tête). Il est remarquable que ce nom, composé de deux mots gaëliques, se rapproche du mongol *Burchan*, qui signifie *Dieu*.

Le Dieu tout-puissant étoit encore appelé *Monn* ou *Mann*, nom qui se lie à une nombreuse famille de mots dispersés dans plusieurs langues, et dont la signification fondamentale semble être celle d'*intelligence*, de *nature spirituelle* (1).

L'épithète de *Bisheach-tierna* paroît se rapporter à la manière de considérer Dieu comme la source des bienfaits et de la félicité. Je l'explique par *Biseach-tearnadh*, selon une orthographe plus moderne, qui signifie : *pros-*

(1) Collect. t. IV, p. 446. Les dérivés du monosyllabe *man* sont si nombreux, qu'il faut renoncer à les énumérer ici. Je ne citerai donc que les mots qui paroissent radicaux. Tels sont le sanscrit *man*, penser, *mana*, intelligence, esprit (arabe *mâna*, connoître, savoir); le persan *Mana*, Dieu (Hyde. de vet. pers. rel. p. 180), et *mansch*, génie; latin *mens*; angl.-sax. *mœnan*, penser; allem. *meinen*; angl. *mind*. Le gaëlique *meanmaradh*, pensée; gallois *mén*, intelligence; bas-bret. *menoz*, pensée, *menna*, penser, etc. — De cette famille de mots est probablement dérivé le nom qui, dans presque toutes les langues indo-germaniques, sert à désigner l'*homme*, l'être pensant. Sanscrit *mânuschah*, etc.; moesogoth *man*, *manna*, *mannisk*, island. *man*, *men*, *manneskia*; allem. *man*, *mensch*; etc., etc. — En virginien *Manetto* signifie à la fois *Dieu* et *esprit*.

périté descendante (*descending prosperity*) (1). Ceci montre qu'il est question de l'Être supramondain, dont l'action s'exerce de haut en bas, dans la direction contraire à celle des Cabires, qui procède par une marche ascendante.

Le nom de *Jonn* en irlandais, le Seigneur, et aussi la partie supérieure, la tête, le chef, se retrouve, avec l'application à Dieu, chez les Gallois et chez les Basques, où il a la même signification (2).

---

(1) Collect. t. IV, p. 231.

(2) Vallancey dit que *Jonn* étoit le même que *Baal*. En gallois *Jôn*, le Seigneur, Dieu, la cause première. En basque *Jauna*, *Jon*, *Jona*, *Jain*, *Jaincoa*, *Jaungoicoa*, Dieu, et Seigneur, Maître. Les Scandinaves appeloient le soleil *Jon*, pour indiquer qu'il étoit le père de l'année, ainsi que du ciel et de la terre. Une des inscriptions de Gruter montre que les Troyens adoroient le même astre sous le nom de *Jona*. (*Jamieson's Hermes Scythicus*, p. 60.) En persan le *soleil* est appelé *Jawnah*. Tous ces noms ont un rapport évident avec le *Janus* des Etrusques, qui étoit considéré comme le Dieu suprême, et que les poëmes saliens appeloient *Deorum Deus*. (Creuz. Symb. p. 507, im Ausz.) On pourroit encore rapprocher ces dénominations de l'arabe *anab*, majesté, pouvoir, et du persan *janan*, un chef.

Le nom de *Chodia*, Dieu, appartient aussi à une famille nombreuse, dont l'origine se perd dans l'intérieur de l'Asie (1).

Enfin, la plus remarquable peut-être de ces dénominations, et celle qui se lie de la manière la plus intime au système que nous développons, est celle de *Comhdhia*, qui exprime en un seul mot *une unité* et une *pluralité*. *Dia* est le nom ordinaire de Dieu en gaëlique, et le préfixe *comh* (le latin *cum*) indique l'état *d'être avec*, et suppose toujours une *multiplicité*, ou au moins une *dualité*. Le mot signifie donc : *Dieu qui est à la fois un et plusieurs* (2). Ce nom, qu'il seroit peut-être

---

(1) En sanscrit *Codam*, Dieu ; en persan *Khuda*, *Khoda* ; afghan *Chuda* ; kourd. *Chudi*, *Chodeh* ; osset. *Chusaw* ; samoj.-koibal. *Chudài* ; turc *Chudai*, *Kutai* ; Kamtschad. du Tigil *Kutcha* ; — du sud *Kut* ; moesogoth. *Goth* ; teuton *Kot* ; island. *Gud* ; allem. *Gott* ; angl. *God*, etc., etc.

(2) Collect. t. IV, p. 231. Vallancey donne ce nom sans y ajouter aucune remarque. Dans le *Focloir na bhfocal dothuigseanach* (Vocab. de mots inintelligibles (*inusités*), préfixé au nouveau testament irlandais, je trouve *Coimhdhé* pour *la Trinité*. *Dhé* étant le pluriel de *Dia*, ce mot signifie *les Dieux ensemble*, et ne présente pas la réunion du singulier et du pluriel que nous

impossible de rendre dans aucune autre langue avec la même concision, nous ramène à l'ensemble du système sur lequel il jette un jour tout nouveau.

La plupart des noms que nous avons examinés se rapportent à la manière de considérer Dieu comme l'Être supramondain, qui *domine* toute la chaîne des Cabires, c'est-à-dire qui est placé au-dessus et en dehors du monde réel. Mais le nom de *Comhdhia* indique un rapport d'identité fondamentale entre l'association cabirique et le suprême Démiurge lui-même. Les Cabires, sous ce point de vue, sont comme les membres ou les organes divers d'un grand tout, dont l'Être des êtres est à la fois le *centre* et la *circonférence*, ou, pour nous exprimer d'une manière plus conforme à la disposition du système irlandais, *la base* et *le sommet*. Le Dieu absolu est manifesté et se manifeste lui-même par l'association cabirique, dont il est

---

offre *Comhdhia*. On a déjà souvent remarqué que les Hébreux emploient *Elohim*, pluriel de *Eloha*, pour désigner le *Dieu fort*, et avec le verbe au singulier בָּרָא אֱלֹהִים, *bara Elohim*, littéralement *il créa Lui-les-Dieux*. (Genes. v. 1.)

le commencement, le milieu et la fin (1). Ceci fait comprendre pourquoi le système des Cabires, pris isolément, ne peut point s'expli-

---

(1) Dans les doctrines orphiques, *Jupiter* (Ζεὺς) étoit considéré de la même manière. Proclus, dans son commentaire sur le Timée, cite des vers orphiques, dans lesquels il est dit que l'Univers et tout ce qu'il renferme, Ζηνὸς ἐνὶ γαστέρι σύῤῥα πέφυκει, *est créé et contenu dans le sein de Zeus.* (Procl. in Tim. 2. p. 95.) La même idée se présente dans les vers rapportés par Eusèbe (Praep. evang.):

Ζεὺς πυθμὴν γαίης τε καὶ οὐρανοῦ ἀστερόεντος
Ζεὺς ποντου ῥίζα, Ζεὺς ηλιος ἠδὲ σελήνη, etc.

« Zeus est la base de la terre et du ciel étoilé; Zeus « est la racine de l'Océan; Zeus est le soleil et la « lune.... »

On connoît aussi ces vers souvent cités:

Ζεὺς πρῶτος γένετο, Ζεὺς ὕστατος ἀρχικεραυνος
Ζεὺς κεφαλὴ, Ζεὺς μεσσα, Διὸς δ'ἐκ πάντα τετυκται.

« Zeus est le premier, Zeus est le dernier, lui qui com- « mande à la foudre; Zeus est la tête, Zeus est le mi- « lieu; tout est sorti du sein de Zeus ».

Ces doctrines orphiques rappellent les paroles remarquables du prophète Esaïe (44, 6 et 41, 4): « *L'Eternel a dit : Je suis le premier et le dernier;* et celles de St. Jean : *Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin, dit le Seigneur, qui est, qui étoit et qui sera* ». (Apocal. 1. 7.)

quer par lui-même, car il n'a d'existence que par l'Être absolu, dont il est la *réalisation* ou la *manifestation*.

§. XXI. Nous avons parcouru la chaîne des *dieux associés* de l'Irlande, depuis ses premiers anneaux jusqu'à son plus haut développement; il importe maintenant de diriger plus particulièrement notre attention sur l'ensemble du système. La concordance des détails et leur direction vers une idée centrale appuient sans doute la manière dont ce système vient d'être considéré. On peut cependant attaquer encore comme douteux quelques rapprochemens, quelques explications, que le manque de faits ne permettroit pas peut-être de défendre avec succès. En entourant le système d'analogies nouvelles, en le considérant dans son ensemble et dans quelques-unes de ses applications, j'espère atteindre au degré de certitude dont les recherches de ce genre sont susceptibles.

« *D'une dualité primitive, constituant la*
» *force fondamentale de l'Univers, s'élève une*
» *double progression de puissances cosmiques,*
» *qui, après s'être croisées par une transition*
» *mutuelle, viennent toutes se réunir dans une*

» *Unité suprême comme en leur principe es-*
» *sentiel* ». — Tel est, en peu de mots, le caractère distinctif de la doctrine mythologique des anciens Irlandais, tel est le résumé de tout notre travail (1).

---

(1) On peut rappeler ici ce que dit Strabon, en parlant de la doctrine des Druides sur le monde et ses révolutions : Αφθαρτον δὲ λέγουσι τὸν κόσμον, ἐπικρατήσειν δὲ ποτε καὶ πῦρ καὶ ὕδωρ. *Ils disent que le monde est impérissable, mais que, dans la suite des temps, le feu et l'eau prédomineront.* (Strab. Geog. l. IV, p. 302.) La plupart des auteurs qui ont écrit sur les Celtes n'ont su que faire de ce passage. M. de Cambry traduit beaucoup trop vaguement : *Les Druides pensoient que le monde éternel étoit soumis à de grands changemens par l'action de l'eau et du feu* (Monum. Celt., p. 71); et il ajoute : *Cette croyance existoit chez tous les philosophes de l'antiquité.* Mais il importe de faire ressortir une différence caractéristique qui a disparu dans la version de M. de Cambry. Nous savons que les Stoïciens, par exemple, pensoit que le monde seroit détruit par deux catastrophes successives, le κατακλυσμος, l'inondation, et l'ἐκπύρωσις, la conflagration. (*Lipsius* de physiol. Stoic. Dissert. 2. *Censorin* de die natali, cap. XVIII). La destruction finale du monde par le feu se retrouve, dans les doctrines orphiques, chez les Indiens, chez les Scandinaves, etc. Mais les Druides, selon Strabon, ne disent point que le monde sera détruit, puisqu'ils le jugent impérissable ; ils croient seulement que *l'eau et le feu prédomineront.* Cette simultanéité d'action des

Cette conclusion est presque identique à celle qu'a obtenue Schelling à la suite de ses recherches sur les Cabires de Samothrace. « *La doctrine des Cabires*, dit-il, *étoit un système qui s'élevoit des divinités inférieures, représentant les puissances de la nature, jusqu'à un Dieu supramondain qui les dominoit toutes* » ; et dans un autre endroit : « *La doctrine des Cabires, dans son sens le plus profond, étoit l'exposition de la marche ascendante, par laquelle la vie se développe dans une progression successive, l'exposition de la magie universelle, de la théurgie permanente qui manifeste sans cesse dans la réalité, ce qui,*

---

deux élémens contraires montre qu'il est question ici d'un équilibre, d'une réconciliation des forces ennemies, dans le même sens que la réunion des deux chaînes cabiriques irlandaises et leur subordination à l'unité. Il faut se souvenir que le *feu* et l'*eau* sont comme les symbôles caractéristiques de ces deux chaînes. Il est curieux que cet ancien principe de la doctrine druidique se soit conservé dans deux expressions proverbiales encore en usage parmi les Gaëls de l'Ecosse. Pour dire *à jamais* (*for ever*), ils se servent également de *gu bràth*, ou *gu la bràth*, *jusqu'au jour de la conflagration*, et de *gu dìlinn*, *jusqu'au déluge*. (Stewart's Gael. gram., p. 121.)

de sa nature, est supérieur au monde réel, et fait apparoître ce qui est invisible (1) ».

Cette presqu'identité est d'autant plus frappante que les résultats ont été obtenus par deux voies diverses. On a pu remarquer que partout je me suis appuyé sur la langue et les traditions irlandaises, et que je n'ai rapporté les étymologies et les faits présentés par Schelling, que comme des analogies curieuses, non pas comme des preuves. Les noms d'*Axire*, d'*Axcearas*, de *Coismaol* et de *Cabur*

---

(1) Schell. Sam. Gotth. p. 28 et 29. Voy. aussi Biblioth. Univers. t. XXI, p. 8 et 19. Je donne ici les deux passages originaux, parce que je crains que ma traduction n'en rende pas entièrement la précision et l'énergie.

Ein von untergeordneten Persönlichkeiten oder Naturgottheiten zu einer höchsten sie alle beherrschenden Persönlichkeit, zu einem überweltlichen Gott, aufsteigendes System war die kabirische Lehre.

Darstellung des unauflöslichen, in einer Folge von Steigerungen vom Tiefsten in's Höchste fortschreitenden Lebens, Darstellung der allgemeinen Magie und der im ganzen Weltall immer daurenden Theurgie, durch welche das Unsichtbare, ja Ueberwirkliche, unablässig zur Offenbarung und Wirklichkeit gebracht wird, das war, ihrem tiefsten Sinn nach, die heilig geachtete Lehre der Kabiren.

se sont expliqués par l'irlandais, comme l'ont été par l'hébreu les noms d'*Axieros*, d'*Axiokersos*, de *Casmilos* et de *Kabeiros*. Qui ne reconnoîtroit là une connexion évidente !

A ces analogies déjà si frappantes, on peut en ajouter encore d'autres qui ne le sont pas moins. L'idée de *magie* étoit intimément liée à celle des Cabires de Samothrace, et le nom même de *Cabires*, d'après l'étymologie hébraïque, signifie *magiciens* en même temps qu'*associés*. Cette liaison d'idées se retrouve dans l'irlandais, et la magie jouoit, ainsi que nous l'avons vu, un rôle important dans tout le système (1).

Les Dactyles Idaens, les Telchines, les Curètes et les Corybantes, que Strabon nous

---

(1) En irlandais *geabhar*, un sorcier ; en gallois *cywarez*, charme, enchantement, *cyvarezu*, enchanter, *cyvarezwr*, un enchanteur, un magicien. En hébreu חֶבֶר, *cheber*, incantatio. חֹבֵר חֲבָרִים, *chober chabarim*, incantans incantationibus. (Ps. 58. 6.) Voyez aussi page 14. « Le mot hébreu, dit Schelling, « exprime à la fois l'idée d'*union indestructible* et de « *liaison magique* ». (Sam. Gotth. p. 110). Il en est de même des expressions irlandaises et galloises.

dit avoir été liés de très-près aux Cabires (1), étoient considérés aussi comme des natures douées de forces magiques. Rien n'est plus obscur que cette partie de la mythologie ancienne ; les divers auteurs varient sans cesse dans ce qu'ils rapportent des noms, des caractères et du nombre de ces divinités (2). L'histoire de leurs prêtres, qui portoient le nom des dieux qu'ils représentoient, vient ajouter encore à la confusion en se mêlant partout aux traditions sacrées. On ne peut néanmoins méconnoître une analogie frappante avec le système irlandais, dans ce que dit Hellanicus, en parlant des Dactyles Idaens. Il nous les représente comme formant deux chaînes parallèles, une à droite et une à gauche. Les Dactyles de gauche, qui, selon Phérécydes, étoient γόητες (magiciens, jongleurs), *nouoient le charme que ceux de droite dénouoient*. D'autres enseignoient que ces derniers étoient masculins et les autres féminins (3).

---

(1) Strab. Geog. X, cap. 3, §. 7.

(2) Ibid, cap. 6, §. 22.

(3) Schol. Apoll. Argon. I, v. 1129. Creuz. Symbol. t. II, p. 279. Schell. Sam. Goth. p. 100. Diod. Sic. V, p. 392. Ste.-Croix, Myst. du Pagan., t, I, p. 61.

Un autre caractère commun à tous ces personnages mythologiques étoit l'art de manier le feu et de travailler les métaux. Les Cabires étoient regardés comme des *Hephaestes*, et on les trouve sur les médailles représentés avec un marteau à la main (1). Cette connexion entre l'idée de puissance magique et de métallurgie se retrouve dans toutes les mythologies du Nord (2), et on en remarque quelques traces dans les traditions irlandaises (3). Il est curieux que cette liaison se soit conservée aussi dans les langues celtiques et slaves, où le mot qui signifie *forgeron*, appartient évidemment à la même racine que le nom de

---

(1) Creuz. Symb., t. II, p. 321 et 348. — Parmi les médailles thessaloniennes de Séguin, p. 14, on en voit une qui porte la figure d'un homme, avec un marteau dans la main gauche et une clef dans la droite. L'inscription est KABEIROC.

(2) Le fer et le feu jouent un grand rôle dans les traditions mythologiques et l'art de la magie des Finlandais et des Lapons. (Voy. *Mone*. Gesch. d. Nord. Heid. t. I, p. 39, 52 et suiv.) On sait que les nains (*duergar*) des Scandinaves unissoient à une grande puissance magique l'art de la métallurgie, et qu'ils forgeoient des armes enchantées. (Ibid, p. 339.)

(3) Par exemple, dans le nom de *Be goibne*, déesse

Cabire (1). Enfin, les mythes de l'Inde nous parlent de certaines divinités inférieures, appelées *Cuveras* ou *Cuberas*, possédant d'immenses trésors et connoissant tous les endroits souterrains qui abondent en métaux et en pierres précieuses (2).

---

de la métallurgie, donné à *Brighit*, la magicienne (voy. p. 75); et dans celui de *Goibneadh Gobh*, littéralement *le forgeron de l'art de forger*, appliqué à un personnage mythologique dont nous avons déjà parlé.

(1) En gaëlique *gabha*, *gobhadh*, *gobhain*, un forgeron, *goibhneachd*, art du forgeron, *gabhadach*, ingénieux, plein d'art; en gallois *gov*, un métallurgiste, un artiste, un forgeron. (Chez les Gallois, le *Gov* étoit regardé comme professant un des *trois arts libéraux*. V. Owen's, dict. voc. cit.) En bas-breton *gôf* ou *gov*, forgeron, *gôfélia*, forger, etc. En polonais *kowal*, bohémien *kowarz*, forgeron; hongrois *kovach*, id.

(2) Wilford in the Asiat. Researches, t. V, p. 297 et suiv. Ce nom de *Cuveras* se lie peut-être aux mots cités dans la note précédente aussi bien qu'au nom même de *Cabire*. — Quelques autres analogies se présentent encore chez les Indiens. *Cabi* ou *Cavi* signifie, en sanscrit, un *sage*, un *savant*. (Schell. Sam. Goth. p. 114.) Les Dactyles Idaens étoient γόητες καὶ φαρμακεῖς, et chez les Indiens, les médecins du pays sont appelés *Cabirajas*. (Study of medic. by Mason Good. t. II, p. 860.)

semble avoir été aussi celui des Cabires égyptiens, car Creuzer présume qu'ils représentoient les sept planètes, et que Phtas leur étoit associé comme *huitième* puissance (1).

Ceci indique que 7 étoit bien le nombre fondamental, et que l'addition du huitième Cabire n'étoit point essentielle et ne résultoit peut-être que d'une manière un peu différente de concevoir la progression. Ceci s'accorde fort bien avec le système irlandais. En effet, si nous considérons chaque degré de la chaîne comme une *unité*, qui se double en quelque sorte par la différence des sexes, et si nous regardons le Dieu suprême, non pas comme le sommet de la progression, mais comme son ensemble, ou encore si nous l'identifions avec *Saman*, *son représentant*, nous aurons un système composé de *sept* puissances. Si, au contraire, nous plaçons le Dieu suprême à la tête de l'association, au-dessus de *Saman*, nous obtiendrons le nombre *huit*,

---

chemens que comme des analogies curieuses ; ils sont trop vagues pour qu'on puisse en tirer aucune conclusion.

(1) Creuz. Symb. t. II, p. 285.

comme dans les doctrines phénicienne et égyptienne.

Ce nombre *huit* revient encore dans un mythe conservé par Pherecydes, mais où l'ordre primitif semble déjà altéré. Les Cabires, d'après cette tradition, auroient été au nombre de *six*, trois du sexe masculin et trois du féminin, tous enfans d'*Hephaistos* et de *Cabira*, fille de Prothée (1). Ce récit s'accorde moins bien avec le système irlandais; il nous offre cependant le dualisme des sexes, qui ne se retrouve pas dans les autres traditions.

De nouvelles combinaisons se présentent chez d'autres auteurs qui nous parlent surtout des nombres *trois* et *quatre* (2). C'est ainsi que, selon Mnaseas, la chaîne des Cabires se composoit de trois divinités, *Axieros*, *Axiokersa* et *Axiokersos*, auxquelles, dit-il, quelques-uns en ajoutent une quatrième, *Casmilos* (3). Quelques traditions différentes par-

(1) Creuz. im Ausz. p. 349.

(2) Ibid, loc. cit.

(3) Schol. Apoll. Argon. v. 917, Schell. Sam. Goth. p. 7. Creuz. im Ausz. p. 353.

lent de *trois* Cabires. Il est difficile de décider maintenant si ces nombres divers ne sont que des fragmens d'une chaîne plus développée, ou s'ils résultoient d'une réduction qui auroit pu faire varier les nombres sans altérer les proportions essentielles de la série. La progression des divinités irlandaises pourroit, par une réduction de ce genre, être ramenée à une *trinité* fondamentale, et aussi au nombre *quatre*, et quelques-uns des symbôles religieux de ce culte, où ces nombres ont été appliqués, sembleroient montrer qu'une semblable réduction n'est pas une pure hypothèse. En effet, la double chaîne cabirique irlandaise, qui n'est que le développement ascendant des deux principes primitifs, peut être réduite à cette dualité fondamentale, dont elle n'est que la sextuple répétition. Nous aurions alors le monde cabirique, représenté par *Aesar* et *Axire*, et le Dieu suprême, qui domine à la fois et identifie les deux principes. Nous pouvons aussi arriver au nombre *quatre*, en intercallant *Saman*, comme *médiateur*, entre la dualité, c'est-à-dire le monde réel, la nature, et la grande *unité*, qui embrasse tout. Il se présente ici une analogie remarquable avec les doctrines

de Pythagore, qui, dans sa théorie des nombres, désignoit la matière, le cahos, la nature, par 2, la *dyade*, et la cause universelle, la parfaite essence, par 1, la *monade*. Mais ce qui est plus remarquable encore, c'est qu'il représentoit l'*Univers* par le nombre 12, qui est exactement celui de la double série des Cabires irlandais. Dieu remplissoit et pénétroit les douze sphères, sans être renfermé dans aucune en particulier : c'est là l'idée du *Comhdia* de l'Irlande (1).

Ce qui pourroit faire croire que le système des Cabires de Samothrace étoit ramené d'une manière analogue à une trinité fondamentale, c'est une opinion remarquable de Varron, conservée par St. Augustin. Varron pensoit que la doctrine samothrace se fondoit sur trois principes, qu'il désigne par le *ciel* (l'activité), la *terre* (la passivité), et *les exem-*

(1) Diog. Laert. VIII, §. 25. Aristot. metaph. I, 5. Phot. bibl. Vit. Pythag. Cod. 259. Sext. Empir. adv. mathem. X, §. 261. — La *dyade* étoit appelée ὕλη, matière (Creuz. t. IV, p. 576), et Δήμητρα, c'est-à-dire la nature primitive, la dualité fondamentale (ibid, p. 579).

plaires des choses que Platon appelle idées (1). Nous retrouvons ici le même rapport que nous ont présenté *Aesar*, *Axire*, et le *Dieu, Intelligence suprême*, dans le sein duquel sont contenues les *idées*, selon la philosophie de Platon.

Mais c'est chez les Etrusques que nous trouvons, de tous les systèmes mythologiques, celui qui s'accorde le mieux avec les traditions de l'Irlande. *Douze* divinités, dont *six* étoient masculines et *six* féminines, formoient comme un sénat, un conseil, régi par Jupiter. Leurs noms particuliers étoient inconnus, mais elles étoient toutes appelées *Consentes* ou *Complices*,

---

(1) Voici ce passage que Schelling cite dans son ouvrage sur les Cabires: « Ducitur (Varro) quadam ratione verosimili, *cœlum esse quod faciat, terram quæ patiatur, et ideo illi masculinam vim tribuit, huic femininam.* — Hic etiam Samothracum nobilia mysteria in superiore libro sic interpretatur, eaque se, quæ nec suis nota sunt, scribendo expositurum eisque missurum quasi religiosissime pollicetur. Dicit enim, se ibi multis indiciis collegisse in simulacris, *aliud significare cœlum, aliud terram, aliud exempla rerum, quas Plato appellat Ideas* ». (August. de Civ. Dei, p. 62, éd. Paris.)

ce qui signifie la même chose que *Cabires*. Il y avoit en effet entre ces dieux un tel enchaînement, un tel rapport d'identité, que, selon l'expression de Varron, *ils ne pouvoient vivre et mourir que tous ensemble* (1).

Cette double chaîne, qui peut aussi être réduite au nombre de 7 par le même procédé qui a été appliqué aux Cabires de l'Irlande (2), s'identifie avec ces derniers de la manière la plus frappante. Elle nous ramène aux nombres 12 et 13, qui jouent un si grand rôle dans toutes les mythologies, et surtout dans les religions celtiques.

On pourroit faire encore plusieurs rapprochemens intéressans sur ces systèmes de nom-

---

(1) Varro, qui sunt introrsus atque in intimis pe« netralibus cœli, Deos esse censet, quos loquimur « (Penates), nec eorum numerum nec nomina sciri. « Hos *Consentes* et *Complices* Etrusci ajunt et nomi« nant, *quod unà oriantur et occidant unà; sex ma« res et totidem feminas*, nominibus ignotis et memo« rationis parcissimæ : *sed eos summi Jovis consiliarios « et principes existimari* ». (Arnob. adv. Gent. t. III, p. 123.) (Schell. Sam. Gotth. p. 38 et 115. Creuz. Symb. t. II, p. 439.)

(2) Comp. Schell. l. c. p. 38.

bres qui se retrouvent chez tous les peuples, mais cela nous éloigneroit trop de l'objet spécial que nous avons en vue. Ce qui résulte clairement des analogies présentées, c'est que les traditions irlandaises se lient particulièrement à ce culte antique des Cabires, répandu dans la Phénicie, l'Egypte, l'Archipel grec, la Grèce, l'Etrurie, dont on retrouve des traces jusques dans l'Inde, et dont les anciens auteurs avoient déjà reconnu l'existence chez les Celtes et dans les Iles Britanniques (1). Il est évident aussi que ce culte se présente chez les Irlandais d'une manière beaucoup plus développée que partout ailleurs. On est forcé de recourir souvent aux conjectures pour expliquer, réunir, compléter les débris des doctrines cabiriques de l'antiquité. Le système irlandais, malgré le peu de développement des détails que nous possédons jusqu'à présent, forme un ensemble complet, achevé en lui-même, auquel on ne peut rien enlever, ni ajouter d'essentiel.

Cette conclusion pourroit être rigoureusement déduite de tout ce qui précède ; il

(1) Diod. Sic. V. 56. Strab. l. IV, p. 198.

reste cependant encore une source nouvelle d'évidence, celle des monumens et des symbôles par lesquels les anciens Irlandais rendoient en quelque sorte visible le système abstrait de leurs doctrines religieuses. Ce sujet demande d'être traité avec quelque détail.

§. XXIII. On sait qu'il existe encore de nos jours en Irlande, en Ecosse, dans le pays de Galles, et dans la Basse-Bretagne, des monumens de divers genres qui sont évidemment d'origine druidique. Plusieurs auteurs en ont traité longuement, et ont épuisé les conjectures sur leur usage et leur signification. Il n'entre pas dans l'objet de ce travail de rapporter et de discuter toutes les opinions émises à ce sujet. Il faut se borner à l'essentiel. Je parlerai donc surtout des deux genres de monumens qui me paroissent se lier au système religieux de l'Irlande : ce sont les *Cromleac* et les *temples circulaires*.

Le nom de *Cromleac* s'applique à des monumens composés d'un certain nombre de pierres dressées, qui en soutiennent une autre de plus grandes dimensions et placée

transversalement (1). La pierre supérieure est quelquefois plate, quelquefois pyramidale. Les piliers qui la supportent sont au nombre de *deux* ou de *trois* (2). Plusieurs auteurs ont considéré le *Cromleac* comme un autel druidique, d'autres comme un monument sépulcral, d'autres enfin ont cru qu'il avoit quelque rapport à l'astronomie. Huddleston a remarqué qu'il falloit distinguer le *Cromleac* des autels ordinaires, qui sont placés au milieu d'un cercle de pierres. Le *Cromleac*, suivant lui, est toujours isolé, ou n'est accompagné que d'un seul obélisque. La pierre transversale est beaucoup plus élevée que dans les autels (3). Cependant quelques savans estimables ont appliqué le nom de *Cromleac* indifféremment aux autels druidiques des temples circulaires et aux monumens isolés (4). D'autres, enfin, ont donné

---

(1) Toland. Hist. of the Dr. p. 143. Collec. t. IV. Vindic. etc.

(2) Collect. loc. cit.

(3) Huddlest. notes on Toland's hist. p. 319.

(4) Owen. Welsh Dict. voc. *Cromlec.* Davies. myth. of the brit. Druid. p. 391.

ce nom aux cercles de pierres mêmes (1). Si, pour s'éclairer sur ces opinions diverses, on a recours à l'étymologie du nom de *Cromleac*, on retombe dans les mêmes incertitudes. On a traduit ce mot par *pierre courbée*, *pierre inclinée*, *pierre concave* (2). Mais aucun de ces caractères ne peut servir de marque distinctive pour la forme du Cromleac. On l'a expliqué par *cercle de pierres*, mais cette interprétation peut être contestée (3). Une opi-

---

(1) Cambry. Monum. celt. p. 78.

(2) De *crom*, *crum*, courbé, plié, incliné, du verbe *cromam*, stoop, bend, bow. (Shaw. Dict.) En gallois *crum*, *crom*, bas-breton *kroumm*, allem. *krumm* et *krümmen*, etc., et *leac*, une pierre plate, en gallois *leç*, en bas-breton *liac'h* ou *leac'h*. Le mot de *Cromleac* peut ainsi fort bien se traduire par *pierre courbée*, *inclinée* ou *concave*, mais malheureusement pour cette explication, la pierre du *Cromleac* n'est ni concave, ni inclinée, ni courbée, elle est plate ou pyramidale, et placée horizontalement.

(3) D'abord parce que les *cercles de pierres* ne sont point appelés *Cromleac*, ensuite parce que ce nom même ne peut pas avoir cette signification. Il faudroit que le mot *leac* fut au pluriel et au génitif, et alors on ne pourroit rendre *cercle de pierres* que par *crom na*

nion plus vraisemblable est celle de Toland, qui traduit *Cromleac* par *pierre d'adoration* (1). Mais nous avons vu déjà que *Crom* étoit un des noms de Dieu chez les anciens Irlandais. *Daghda* étoit appelé *Crom-eocha*, le bon Crom (2); *Crom cruadh* ou *Crom cruach* étoit le nom d'une idole célèbre de l'Irlande (3). Enfin, le nom d'un prêtre en ancien irlandais

---

ou *nan leac*, ou bien *crom nan cloch.* C'est ainsi, en effet, que s'exprime Ossian (*Fionnghal.* Duan I. v. 213):

C'ar son an crom nan cloch leat fhéin.

Dans la version latine:

Quare in circo lapidum tecum ipsâ.

Il est question ici d'un *temple circulaire* et non d'un *Cromleac.* Voy. aussi *Carraig-thura*, v. 213.

(1) Toland. hist. p. 143. *Crumam* signifie aussi *s'incliner, adorer.*

(2) Voy. p. 57.

(3) Toland. hist. loc. cit. Shaw. dict. voc. *Cromh-cruach.* Ces noms viennent à l'appui de notre interprétation, car *Crom-cruadh* est synonyme de *Cromleac* (*cruad*, une pierre), et *Crom-cruach* signifie le monceau (les pierres réunies, amoncelées) de Crom. Peut-être aussi *cruach* n'est-il qu'une corruption de *cruadh.*

étoit *Cromar* ou *Cruimthear* (1). *Cromleac* signifieroit donc *la pierre de Crom*, le Dieu suprême (2).

Cette explication peut faire présumer que le *Cromleac* étoit un symbôle du système druidique, et qu'il représentoit l'Être des êtres, s'élevant au-dessus de la *dualité* ou de la *triplicite*, qui lui sert de *base*, de *soutien*, et qui

---

(1) Toland. Histor. p. 144. Collect. t. IV. Vindic. p. 411 et suiv. Schaw's dict. voc. *Cruimthear.* Ce nom peut se traduire par : *serviteur de Crom*, ou simplement par : *un adorateur.*

(2) Le nom de *Crom*, appliqué à Dieu, peut s'expliquer de plusieurs manières. Toland le rapproche de *cruim*, tonnerre, *cruimam*, tonner, et il rappelle, pour appuyer cette conjecture, que le Jupiter des Gaules portoit le nom de *Taranis*, le *tonnant* (en gaël. *torunn*, gall. *taran*, tonnerre). (Histor. of the Dr. p. 143.) Mais l'épithète de *Crom-eocha*, le *bon Crom*, donnée à *Daghda*, le dieu bienfaisant, me paroît jeter quelque doute sur cette interprétation. La signification fondamentale de *crom* est *ce qui entoure*, *ce qui tend à circonscrire ;* comme nom de Dieu, ce mot me semble désigner l'*Être qui renferme tout.* Nous trouvons chez les Gallois des dénominations analogues ; ils appeloient Dieu *Pôr*, *celui qui circonscrit*, et *Panton*, *celui qui comprend tout en lui-même* (*the all-comprehending one*). (Cambro. brit. t. II, p. 104. Owen's dict. voc. cit.)

figure le monde cabirique. Alors s'expliqueroit la vénération toute particulière que les Druides témoignoient à la pierre transversale du Cromleac, que Vallancey avoit déjà regardée comme un symbôle du Dieu invisible (1); alors s'expliqueroient aussi, et le nombre des piliers de support, qui est toujours de *deux* ou de *trois*, et la position isolée du Cromleac, qui seul représentoit tout le système.

Ce qui paroît confirmer la signification symbolique de ces monumens, c'est qu'anciennement le Cromleac étoit appelé *Bothal*, maison de Dieu (2). Ce mot se trouve tracé sur un Cromleac de la caverne de New-Grange, qui renferme, à ce qu'il paroît, les inscriptions les plus anciennes qui aient été décou-

---

(1) Cambry. Monum. celt. p. 90. Collect. t. IV. loc. cit.

(2) Collect. t. II, p. 161 et suiv. Druid. reviv. *Bothal*, de l'irlandais *both*, maison, et *al*, *allah*, Dieu. Le même mot en hébreu seroit בֵּית-אֵל, *beth-el*. Le Cromleac étoit aussi appelé *indealbha* (Collect. ibid), nom qui pourroit s'expliquer par *ion-dealbha*, l'image, le symbôle de *Jon*, le Dieu suprême. (Voy. p. 104.)

vertes en Irlande. Il importe de donner quelques détails sur ce monument, il se lie à la question qui nous occupe.

§. XXIV. Dans le comté de Meath, près de la ville de Drogheda, se trouve la colline de New-Grange, devenue célèbre par une caverne qu'elle contient, et qui étoit évidemment destinée au culte des anciens Irlandais (1). La caverne est située au centre de la colline, et on y arrive par une espèce de corridor bas et étroit, dans lequel on est obligé de se traîner sur ses genoux. On trouve dans l'excavation centrale *trois* autels ressemblant à des Cromleacs, et placés à l'est à l'ouest, et au nord. Sur ces trois autels sont tracées des inscriptions écrites en Ogham et en caractères symboliques. L'auteur d'un morceau inséré dans les *Collectanea de rebus hibernicis* (2), a cherché à déchiffrer ces inscrip-

(1) Vallancey conjecture que le nom de *Grange* est une corruption de *Grein-uaigh*, qui signifie la *caverne du soleil.* (Collect. t. IV, p. 208.) M. Cambry a fait de cette colline une ville. (Monum. celt. p. 108.)

(2) Druidism revived. (Collect. t. II, p. 161 et suiv.)

tions, mais les explications qu'il donne devroient subir un examen particulier avant de pouvoir être considérées comme des documens authentiques. Je ne m'en servirai donc pas comme de preuves ; je me contenterai de citer celle qui me paroît le plus à l'abri du doute. Cette inscription se trouve dans le passage qui conduit à la caverne; elle se compose de caractères symboliques et de leur explication en Ogham. Le symbôle est une ligne spirale répétée *trois* fois. La comparaison de plusieurs monumens a conduit l'auteur du morceau à voir dans la *ligne spirale* le symbôle du *principe actif*. Cette ligne *trois* fois répétée signifie le *Dieu suprême*, l'*Esprit universel* (1). L'inscription en Ogham est fort

(1) L'auteur du Druid. reviv. a retrouvé ce même symbôle sur les croix de pierre de Castle Dermot, où il est employé pour désigner la Trinité, dans le sens du Christianisme. Ces croix ne paroissent pas remonter au-delà du 10.me siècle, et sont couvertes de symbôles et d'inscriptions qui se rapportent tous à la religion chrétienne, tandis qu'on ne trouve rien de semblable dans la caverne de New-Grange. Ceci sembleroit montrer que les signes hiéroglyphiques païens ont été conservés long-temps après la conversion au Christianisme, et qu'ils ont été appliqués par les Irlandais à l'expression des idées chrétiennes.

simple, elle se traduit par *a è*, littéralement *le Lui* (*the He*), c'est-à-dire le *Dieu sans nom*, l'*Être ineffable* (1).

Quoi qu'il en soit de l'explication des inscriptions, le nombre des autels de ce monument remarquable fournit une nouvelle présomption en faveur de cette *triplicité* fondamentale, sur laquelle sembloit reposer le système des Druides irlandais. Il seroit à désirer

---

(1) Cette manière de désigner l'Être des êtres se retrouve chez plusieurs peuples de l'Orient. En hébreu l'article הוא, *hû*, ille, ipse, est souvent employé comme nom de Dieu. Platon se sert de même de l'expression τὸ Αὐτό, lorsqu'il parle de la substance absolue. Les Indiens vont plus loin encore ; ils représentent le principe unique qui embrasse la trinité même de *Brahma*, *Siva* et *Vichnou*, par le mot mystique *oum*, formé des trois lettres sacrées A, U, M, nom sur lequel on doit méditer en silence, mais qu'il seroit impie de prononcer. (Asiat. res. t. I, p. 242.) Les Bardes gallois connoissoient aussi un nom *ineffable* (*unutterable*) de la Divinité. Ce nom, comme celui de l'Inde, se composoit de trois lettres, *oiw*. (Cambro. brit. t. II, p. 69.). Une autre dénomination de Dieu chez les Bardes gallois, étoit *Hu*, expression identique pour la forme avec l'hébreu, mais qui signifie, selon Owen, l'*Être dont la tendance est de tout pénétrer*. (Welsh. Dict. voc. *Hu*.)

que quelque observateur attentif nous fit mieux connoître la caverne de New-Grange, et surtout qu'il nous donnât des dessins exacts de l'ensemble et des inscriptions.

§. XXV. Mais de tous les symbôles du culte druidique, celui qui paroît tenir de plus près à la doctrine des Cabires, c'est le *temple circulaire*. Les noms divers de ces monumens chez les Irlandais et les Gallois, les traditions historiques qui s'y lient, les cérémonies du culte, enfin le nombre des pierres qui composent les cercles, tout nous ramème au système qui est l'objet de nos recherches.

Les monumens auxquels on a donné le nom de *temples circulaires*, sont des cercles formés par des pierres brutes en nombres déterminés. Il paroît qu'il n'y en a jamais moins de 12, mais il s'en trouve aussi 19, 30 ou 60. Au milieu du cercle est placée une pierre qui se distingue des autres par sa grandeur. Quelquefois le cercle est vide, et l'obélisque est posé en dehors et à côté du temple circulaire (1).

---

(1) Collect. t. IV. Vindic. *On the heathen temples*, etc. *Toland*, hist. of Dr. p. 134. *Davies*, mythol. of the brit. Dr. p. 387 et suiv.

Occupons-nous d'abord des cercles de 12 pierres.

Harris, dans les notes ajoutées aux antiquités d'Irlande de Sir James Ware, rapporte un passage tiré de la vie de St. Patrice. Il y est dit « que *Laogair Mac-Neil*, roi d'Ir-« lande, adorait, avant sa conversion au « christianisme, une idole nommée *Crean-croithi*, c'est-à-dire, *la tête de tous les dieux* », parce que ses adorateurs ignorans s'imaginoient qu'elle donnoit des réponses. Cette idole étoit magnifiquement ornée et recouverte d'or et d'argent. *Douze* autres idoles ou petits dieux d'airain, étoient rangés autour d'elle dans une attitude inclinée, comme des sujets (1).

---

(1) « *Jocelin a Cistertian Monk*, (vita patricii. cap. 56.) » *of the abbey of Furnes in Lancashire says : that* » *Laogair Mac Neil, King of Ireland, before his con-* » *version to Christianity adored an Idol named,* CREAN-» CROITHI, *that is the head of all the Gods, because* » *the ignorant worshippers of it believed that it gave* » *answers. And he describes it to be magnificently* » *adorned with gold and silver, and that twelve* « *other brazen idols or little Gods stood about him in a* » *bending posture like his subjects.* » (Sir James Ware. Antiq. of Irel. t. II, p. 122.

Il est difficile de ne pas reconnoître, dans cette description, la figuration symbolique des *douze* Cabires et du Dieu suprême. Le nom de l'idole placée au centre, a été évidemment défiguré par le moine, auteur du récit, et qui probablement ne comprenoit pas l'irlandais. La dénomination véritable étoit *Crom-cruath*, ou *Crom-cruach*, qui désignoit l'image de l'Être des êtres (1).

Toland rapporte que cet ancien monument étoit situé sur une colline du district de Brefin, dans le comté de Cavan. Il ajoute que les figures qui représentoient les dieux, furent détruites lors de l'introduction du christianisme; mais que, de son temps, l'on y voyoit encore les débris des douze obélis-

---

(1) Voy. la note 31. Harris corrige le nom donné par le moine, en mettant *cean-crioth*, *the head of the sun* (la tête du soleil); mais outre que cette épithète ne signifie rien, elle s'éloigne de l'expression du moine, *crean-croithi*, beaucoup plus que *crom-cruth*. Ce dernier nom étoit d'ailleurs connu comme celui de l'idole dont il est parlé dans le récit. Outre les explications données de ce nom, on pourroit encore le traduire par *la forme, l'image de Crom;* car *cruth* ou *croth* signifie une *forme*.

ques circulaires (1). Je ne sais s'il en existe aujourd'hui quelques traces.

Mais sommes-nous fondés, par cette tradition, à considérer de la même manière tous les cercles de pierres qui nous présentent les mêmes nombres ? Ce qui semble nous y autoriser, c'est que le pilier central étoit généralement appelé *Barr-chean*, *la grande tête* (2). Or, nous avons vu que ce nom se retrouve parmi ceux du *Deus maximus* (3). Il faut en conclure que le pilier central étoit toujours regardé comme son symbole. On peut ajouter encore, à l'appui de ce fait, que les Gallois donnoient à cette même pierre centrale le nom de *Crair Gorsez*, le symbole du siège suprême, ou de *Maen Gorsez*, la pierre du siège suprême (4).

On trouve un cercle de douze pierres dans la partie du pays de Galles appelée Snowden; il porte le nom de *cercle des Gyvylchi*. Selon

---

(1) Toland. histor. p. 147. L'ouvrage de Toland fut écrit au commencement du 18.e siècle.

(2) Collect. t. IV. loc. cit.

(3) Voy. pag. 102. *Barr* et *borr* sont identiques.

(4) Owen. Welsh. dict. voc. *Cromleç* et *Gorsez*.

le D.r Borlase le nombre *douze* se rencontre souvent dans les monumens de la province de Cornouailles. Enfin il se présente aussi dans le temple de *Classerniss*, situé sur l'île de Lewis, à l'Ouest de l'Ecosse (1).

Je ne sais si l'on trouve en Irlande même des cercles de 19 pierres. On en voit un dans le Cardiganshire, qui est appelé *Meini Kyvrivol*, ou *les pierres comptées ensemble*, (littéralement *co-numériques*), ce qui prouve que leur nombre étoit déterminé (2). Dans le grand monument de Stonehenge, qui se compose de plusieurs cercles concentriques, le plus petit de ces cercles est aussi de 19 pierres (3). Il est remarquable que ce nombre s'applique à la chaîne des Cabires irlandais, aussi bien que le nombre 12. En effet, si, au lieu de considérer comme des unités les degrés de la série qui se divisent en trois personnifications, nous faisons entrer ces dernières dans l'énumération, nous aurons exac-

(1) Toland histor. p. 136. Davies. mythol. p. 302.

(2) Davies mythol. p. 398. *Kyvrivol* est composé du préfixe conjonctif *kyv* et *rivol, rhivawl*, numérique, ce qui est compté, de *rhiv*, un nombre.

(3) Davies. ibid. p. 304.

tement 18 Cabires, et, en ajoutant Samhan, nous obtiendrons le nombre 19 (1). Le pilier central représente le *Deus maximus*, comme dans les cercles de 12 pierres. Cette identité de nombres est une présomption nouvelle en faveur de la manière dont la chaîne cabirique a été développée.

Les cercles de 30 et de 60 pierres que l'on voit dans le monument de Stonehenge, ne paroissent pas se lier au même système de nombres; mais il faut observer qu'ils se trouvent dans le pays de Galles. Il est très-probable que la mythologie galloise se fondoit sur une doctrine analogue à celle des Irlandais; mais il s'y présente

(1) Il faut se souvenir que Saman pouvoit être considéré de deux manières : comme le plus élevé des Cabires, et comme le représentant du Dieu Suprême avec lequel il s'identifioit. Considéré dans son rapport au *Deus maximus*, il n'étoit qu'un *serviteur*, et rentroit dans la classe des divinités qui le précédoient; mais il se présentait à celles-ci comme le Dieu supérieur lui-même. Ce double rapport résulte de son caractère de *médiateur*, et cela explique pourquoi il disparoit quelquefois de la chaîne cabirique, comme dans le nombre 12, et y reparoit, comme dans le nombre 19.

de grandes différences dans l'expression symbolique du systême abstrait. On peut aisément concevoir que ces différences aient affecté les nombres, sans changer peut-être les proportions fondamentales. Mais ceci est une question à laquelle il faudroit consacrer un travail particulier que nous ne pouvons entreprendre ici (1).

L'application des nombres 12 et 19 à la

---

(1) Maurice dans ses *Indian antiquities*, V et VI, p. 128, a considéré ces nombres comme des symboles astronomiques, et les a rapprochés des *cycles* indiens et asiatiques. On a souvent aussi conjecturé que les douze pierres représentoient les douze signes du zodiaque. Un examen approfondi de cette question nous détourneroit beaucoup trop de la recherche qui nous occupe. Il suffit de remarquer que l'explication de ces monumens par l'astronomie n'est pas nécessairement en contradiction avec notre manière de voir. Les systêmes mythologiques se présentent partout comme des symbolismes de doctrines abstraites, qui expriment ou veulent exprimer les lois éternelles de l'univers. Ces loix, qui régissent tous les êtres, se réalisent dans le ciel comme sur la terre, dans les nombres et les proportions de l'espace et du temps. Il y a là une harmonie fondamentale qui se réfléchit aussi dans les systêmes mythologiques.

chaîne des Cabires et aux cercles de pierres, montre que, si le pilier central, le *Barr-chean*, représentoit le Dieu Suprême, le cercle qui l'entouroit étoit un symbole de *l'association* cabirique, et par conséquent du *monde réel*. Les noms par lesquels les Irlandais et les Gallois désignoient ce cercle, me semblent prouver cette assertion d'une manière évidente. Les Irlandais l'appeloient *Noid*, *Ceannas*, *Samadh*, mots qui signifient *congrégation*, *association*, *ligue* (1). Le nom de *Cobhail* qui désigne *un espace renfermé par des pierres*, s'appliquoit probablement aussi à ces cercles, et il se lie certainement au nom même de Cabire (2). Les Gallois se servoient des noms de *Cylch Cynghrair*, *cercle de confédération* (3), et de *Cór Gawr*, le *cercle*

---

(1) Collect. t. IV. Vindic. etc. *Heathen temples in Irel. Ceannas* dans Shaw. *ceannach*.

(2) O Brien. Dict. Shaw traduit *cobhail*, simplement par *an inclosed place*, mais le nom *cobh-ail*, signifie littéralement *pierres associées*, *réunies*. La première partie du nom, *cobh* dérive de *gabham*, *cabraim*, etc. et se lie à toute la famille de mots à laquelle appartient le nom de *Cabire* (Voy. p. 95).

(3) Owen, dict. voc. *cromlec*.

des confédérés (1). Enfin, on trouve dans Aneurin et Taliesin, bardes gallois qui vécurent tous deux dans le sixième siècle,

---

(1) Cette interprétation de *Côr-gawr* demande à être justifiée. On a traduit ce nom, que les anciens poëtes gallois donnoient au monument de *Stone-henge*, par *le cercle des géans* (*chorea gigantum*), aussi par le *grand cercle*, (Davies. mythol. p. 316). La signification ordinaire du mot gallois *Cawr* est, en effet, celle d'*homme fort*, *de géant*, *de chef*. Mais l'étymologie de ce nom semble montrer que ce n'est pas là son sens primitif. Owen lui-même explique *cawr*, par *ca-gwr*, qui se traduit littéralement par *homme qui tient*, *qui saisit*, mais on pourroit aussi le rapporter directement à *caw*, *ce qui tient ensemble*, un *lien*. *Cawr* seroit ainsi synonyme de *cyvael un associé*, *un compagnon*, et se lieroit au nom même de *Cabire*. — L'opinion de Davies qui regarde *côr gawr*, comme synonyme de *côr mawr*, le grand cercle, me semble difficile à soutenir. L'expression de *cawr mawr*, (le grand *cawr*, c'est-à-dire le *diable*), espèce de juron usité chez les Gallois, n'auroit aucun sens si les deux mots étoient synonymes. (Owen. dict. voc. *cawr*). — Ce titre de *cawr mawr*, (littér. *le grand associé*, *le grand cabire*,) appliqué au *diable*, n'auroit-il point quelque rapport à la manière dont les Irlandais considéroient *Saman?* (v. p. 83).

l'expression de *Cylch Byd*, *cercle du monde*, *cercle de l'Univers* (1).

§. XXVI. On peut présumer qu'un système religieux dont le symbolisme étoit si développé, s'exprimoit aussi dans les cérémonies du culte et dans la hiérarchie des prêtres. Quelques faits isolés, quelques noms que la tradition nous a transmis, semblent appuyer cette conjecture.

Nous savons que les *Caburs* étoient adorés dans les cavernes et l'obscurité, tandis que les feux en l'honneur de *Baal* étoient allumés sur le sommet des montagnes (2). Cet usage s'explique par la doctrine abstraite.

Le monde cabirique, en effet, dans son isolement du grand principe de lumière,

---

(1) Davies. mythol., p. 121, 266, 299. Voy. sur *Aneurin* et *Taliesin*, le Cambro-Briton, t. I, p. 10 et 91.

Ceci explique pourquoi le *Barr-chean* étoit quelquefois placé à côté du cercle de pierres. Il représentoit alors le Dieu supramondain, conçu comme étant en-dehors du monde et libre dans son rapport à l'Univers.

(2) Collect. t. IV. préf. p. 1.

n'est plus que la force ténébreuse, que l'obscure matière de toute réalité. Il constitue comme la base ou la racine de l'Univers, par opposition à la suprême Intelligence qui en est comme le sommet (1). C'étoit sans doute

---

(1) Cette manière de considérer *la nature*, (*natura naturans* par opposition à la *natura naturata*) en quelque sorte comme la *base*, comme la *racine* de l'existence du *Dieu supérieur* et *intelligent*, doctrine qui a été développée philosophiquement par un grand penseur moderne, se retrouve dans les mythologies de plusieurs peuples. Schelling a cherché à prouver que cette doctrine étoit celle que figuroit le système des Cabires de Samothrace. Les traditions religieuses des Finlandais enseignoient que le Dieu *Kawe*, s'étoit enfanté lui-même du sein de la *Nature*, *Kunottaris*. (Mone. Gesch. d. nörd. Heid. t. I, p. 54). Tout prouve que le système irlandais étoit fondé sur une doctrine analogue. La *nature* en gaëlique est appelée *bunudhas*, c'est-à-dire, *la base*, *la racine*, *l'origine*; de *bun*, racine, gall. *bôn*, sanscr. *pun*; pers. *bun*; pehlw. *bun*; send. *bonem*; samoj. tawgi. *bontu*, samoj. pustos. *wan*; chinois, *pen*, *pün*; etc. Un autre nom gaëlique de la nature *tiongsnadh*, signifie *principe*, *commencement*; du verbe *tionsgnam*, commencer. *Teannam*, commencer, *tin*, commencement, *teinn*, force, impulsion violente; *teinne*, feu, etc., se lient à la même racine. — Enfin, les Irlandais appellent le *papillon*, *dealbhande*, littéralement

par suite d'une manière de voir analogue, que les cérémonies du culte des Cabires à Samothrace, n'étoient célébrées que pendant la nuit (1).

Il sembleroit que la hiérarchie des Druides eux-mêmes composoit une véritable association *cabirique*, image de leur systême religieux.

Le chef des Druides étoit appelé *Coibhi*. Ce nom qui s'est conservé dans quelques expressions proverbiales des Gaëls de l'Ecosse, se lie encore à celui de *Cabire* (2).

---

image, où *symbole de Dieu*, (*dealbh-an-de*), ce qui semble indiquer qu'ils voyoient dans les métamorphoses successives et ascendantes de cet insecte, un symbole de leur doctrine religieuse.

(1) Reland dissertatio de diis Cabir. Thes. antiq. sac. t. XXIII.

(2) Bede dans son histoire écclésiastique, l. 2. cap. 13, rapporte déjà ce titre. « *Cui primus pontificum ipsius* COIFI *continuo respondit*.... Ce *coifi* étoit le premier prêtre d'Edwin, roi de *Northumbria*, qui fut converti par Paulinus au commencement du 7.e siècle. (*Mac Pherson*. Diss. on the celt. antiq.). — *Coibhi-draoi*, druide-coibhi, est une expression encore usitée en Ecosse pour désigner une personne de grand mérite. Enfin, un proverbe gaëlique dit ; *Ge fogasg clach do lar is*

Chez les Gallois les Druides étoient nommés *Cewydd*, *associés* (1). Celui qui recevoit l'initiation prenoit le titre de *Caw*, associé, cabire, et *Bardd caw* signifioit un *barde gradué* (2). Parmi les îles de Scilly, celle de Trescaw portoit autrefois le nom d'*Innis Caw*, *île de l'association*, et on y trouve des restes de monumens druidiques (3). A Samothrace l'initié étoit aussi reçu comme *Cabire* dans l'association des dieux supérieurs, et il devenoit lui-même un anneau de la *chaîne magique* (4).

---

faisg' no sin cobhair Choibidh, c'est-à-dire, littéralement, « la pierre ne presse pas la terre de plus près que l'assistan- « ce de Coibhi, » (sous-entendu, *ceux qui en ont besoin*). Ceci prouve que la bienfaisance étoit un des attributs du chef des Druides. (*Mac Intosh's*-gaelic proverbs, p. 34, *Huddleston's* notes on Toland. p. 279).

(1) *Davies*. Mythol. p. 271 et 277. — Ammien Marcellin, en parlant des Druides de la Gaule, les représente aussi comme des *associés*. (Voy. l. XV.) « Drui- » dae ingeniis celsiores, ut authoritas Pythagorae de- » crevit, *sodalitiis adstricti consortiis*, quaestionibus » occultarum rerum altarumque erecti sunt, etc. »

(2) *Davies*. Mythol. p. 165. *Owen*. welsh dict. voc. *caw*.

(3) Davies. ibid.

(4) Schell. Sam. Gotth. p. 40.

La danse mystique des Druides avoit certainement quelque rapport à la doctrine cabirique, et au système des nombres. Un passage curieux d'un poëte gallois, *Cynddelw*, cité par Davies, nous montre les Druides et les Bardes se mouvant rapidement en cercle et en *nombres impairs*, comme les astres dans leur course (1). Cette expression de *nombres impairs* nous montre que les danses druidiques étoient, comme le temple circulaire, un symbole de la doctrine fondamentale, et que le même système de nombres y étoit observé. En effet, le poëte gallois, dans un autre endroit, donne au monument druidique, le nom de *sanctuaire du nombre impair* (2).

---

(1) Davies. Mythol. p. 16. Voici ce passage que Davies a tiré de l'*Archaiology of Wales*..

Drud awyrdwyth, amnwyth, amniver,
Drudion a Beirddion
A vawl nêb dragon.

C'est-à-dire, suivant Davies : *Rapidly moving, in the course of the sky, in circles, in uneven numbers, Druids and Bards unite in celebrating the leader.*

(2) Davies. Mythol. p. 17. — Ce nombre impair est 13 ou 19.

Peut-être chaque divinité de la chaîne cabirique avoit-elle, parmi les Druides, son prêtre et son représentant. Nous avons vu déjà, chez les Irlandais, le prêtre adopter le nom du dieu qu'il servoit; et, chez les Gallois, le chef des Druides semble avoir été considéré comme le représentant du Dieu Suprême (1). La hiérarchie druidique auroit été ainsi comme un image *microcosmique* de la hiérarchie de l'Univers (2).

---

(1) Suivant Davies. (Mythol. p. 296), le nom de *Taliesin*, qui signifie *front radieux*, avoit été adopté par le poëte gallois, en sa qualité de chef des Druides, et de représentant du *soleil.* — Jamieson dans son *history of the Culdees*, p. 29, fait mention d'un vieillard qui, dans ses prières, appeloit toujours Dieu *Coibhi*, nom qui étoit aussi celui du chef des Druides. (Voy. p. 145, note 2).

(2) Un symbolisme tout semblable se présente à nous dans les cultes d'Eleusis et de Samothrace. Eusèbe, (praep. ev. III. p. 117) dit: ἐν δὲ τοῖς κατ' Ἐλευσῖνα μυστηρίοις ὁ μὲν Ἱεροφάντης εἰς εἰκόνα τοῦ Δημιουργοῦ ἐνσκευάζεται. « *Dans les mystères d'Eleusis le hiérophante étoit costumé de manière à représenter le Démiurge.* » Suivant un autre écrivain le *dadouque* (δᾳδοῦχος, porte-flambeau) figuroit le *soleil*, et l'assemblée des initiés représentoit le *monde*. (Creuz. Symbol. t. III. p 473. Schell. Sam. Gotth. p. 27 et 81. Ste. Croix. myst. du pag. t. I, p. 379.

§. XXVII. Enfin, cette doctrine, qui s'exprimoit sous tant de formes diverses, trouvoit encore un symbole sublime dans l'harmonie des révolutions célestes. Chez les anciens Irlandais les astres portoient le nom même de l'association des dieux : ils étoient appelés *Cabara* (1). Le nom des étoiles et des constellations du ciel, signifioit en même temps *intelligence* et *musique*, *mélodie* (2).

---

(1) Collect. t. III, n.° 12. *Cabara* ou *cabartha* signifie *association.* — Je trouve dans le dictionnaire celtique de Bullet, que les Basques appellent les sept pleïades *capirioa.* Il ne nous est rien resté de l'ancienne religion des Basques ; mais ce seul fait, s'il étoit bien avéré, présenteroit une analogie curieuse, et pourroit peut-être conduire à d'autres découvertes. Il seroit intéressant, par exemple, de rechercher si les Basques n'ont pas de noms particuliers pour désigner d'autres constellations. Je ne sais cependant si l'on peut s'en rapporter entièrement à Bullet, sur l'authenticité de ce mot de *capirioa*; je ne l'ai retrouvé ni dans Larramendi, ni dans aucun des glossaires basques que j'ai pu consulter. Il seroit intéressant de chercher à constater le fait.

(2) Chez les anciens Irlandais le soleil, la lune et les étoiles étoient compris sous le nom général de *Rimmin* ou *Rinnim.* (Collect. t. II, p. 283). *Rimmin* constellation, *rimham*, compter, *rimh*, un nombre, (bas-bret. *rumm* gallois *rhiv*,); *rinn*, les astres ; *rinn*, mu-

Il sembleroit donc que les anciens Irlandais voyoient, comme Pythagore, dans les révolutions des astres, un organisme vivant, une harmonie musicale, expression de la loi fondamentale de l'Univers, du κοσμος. Dans les images des poëtes gallois, le temple druidique se confond souvent avec le chœur des flambeaux du firmament. Taliesin l'appelle *superbe cercle céleste* (1). Le nom de *Caer Sidi*, ou *Sidin*, *cercle de révolution* est également appliqué, par les Bardes, au temple circulaire et au zodiaque; ils considéroient l'un comme le *type*, l'autre comme le *symbole* (2).

Ici encore nous sommes ramenés aux doctrines cabiriques de l'antiquité. Suivant Creuzer les Egyptiens considéroient les Cabires comme représentans le monde plané-

---

sique, mélodie; *rinnimh* (littér. *astres du ciel*) les constellations célestes; *rinne*, l'intelligence. Cette liaison d'idées dans la même famille de mots, est très-remarquable.— *Rinne* étoit aussi un des anciens noms de l'Irlande. (Voy. Shaw. Gael. dict.)

(1) *Cylch balch Newy*. Davies. Mythol. p. 41 et 38.

(2) Owen. welsh. dict. voc. *sidi*. Davies. Mythol. p. 292 et suiv., 396 et 297.

taire (1). La même liaison d'idées se retrouve à Samothrace, où il étoit enseigné que les âmes de ceux qui avoient reçu l'initiation, alloient, après la mort, se joindre au chœur brillant des astres (2).

Cette image sublime de la doctrine fondamentale, cette réalisation du systême abstrait dans ce que la nature nous présente de plus magnifique, refléchissent un jour nouveau sur l'ensemble de la doctrine même. On ne pouvoit offrir un symbole à la fois plus vrai et plus grand, de l'enchaînement absolu de tontes les puissances, et de tous les êtres, que l'admirable dynanisme des corps célestes, et leur mouvement harmonieux autour du centre de la lumière.

§. XXVIII. Ce dernier rapprochement terminera nos recherches sur le culte des Ca-

---

(1) Creuz. Symb. p. 347, im Ausz.

(1) Ibid. p. 349. Schell. Sam. Goth. p. 40 et 117, où est citée, d'après Münter, l'inscription samothrace suivante: « Les âmes des morts sont divisées en deux « troupes. L'une est sans cesse errante sur la terre, « *l'autre suit la course des astres brillans du ciel.* Je suis « associé à cette dernière, car le Dieu a été mon guide. »

bires chez les anciens Irlandais. Il n'entre pas dans le plan de ce travail de rechercher à ramener cette antique doctrine aux principes d'un système de philosophie. Le symbolisme qui la représente, la liaison qui en réunit toutes les parties pour n'en former qu'un ensemble indivisible, l'expliqueront mieux que ne pourroit le faire une interprétation abstraite, et toujours plus ou moins conjecturale.

On pourroit s'attendre avec plus de raison à quelques considérations sur l'histoire de de cette doctrine, et son origine probable. Mais cette question, pour être traitée avec quelque espoir de succès, exigeroit des travaux et des recherches d'une nature différente. On peut même affirmer, peut-être, que nous ne possédons point encore les élémens nécessaires à la solution du problême. Il seroit facile, sans doute, d'adopter quelqu'une des hypothèses que plusieurs savans ont présentées; mais cette marche ne conduiroit à aucun résultat vraiment critique. Lorsque des travaux philologiques, et la publication des traditions originales de l'Irlande, auront préparé les voies, on pourra peut-être entreprendre de déterminer l'origine de

ce culte remarquable, d'en rechercher l'histoire, l'influence, l'extension, d'examiner enfin, dans quel rapport il se trouvoit aux doctrines des Druides de la Gaule, et de la Grande-Bretagne.

Il me semble qu'en réunissant tous les faits présentés dans le cours de ce travail, on ne peut se refuser à la conclusion suivante :

C'est qu'il a existé fort anciennement en Irlande, un culte particulier qui, par la nature de ses doctrines, par le caractère de ses symboles, par les noms mêmes de ses dieux, se lie de près à cette religion des Cabires de Samothrace, émanée probablement de la Phénicie, et dont nous retrouvons des traces dans une grande partie du monde ancien. Ce culte reposoit sur un systême vaste et profond, qui semble avoir été comme le centre générateur des plus antiques croyances. Il s'exprimoit enfin par des symboles que le temps a respectés, et qui reçoivent leur explication de la doctrine qui leur servoit de type (1).

---

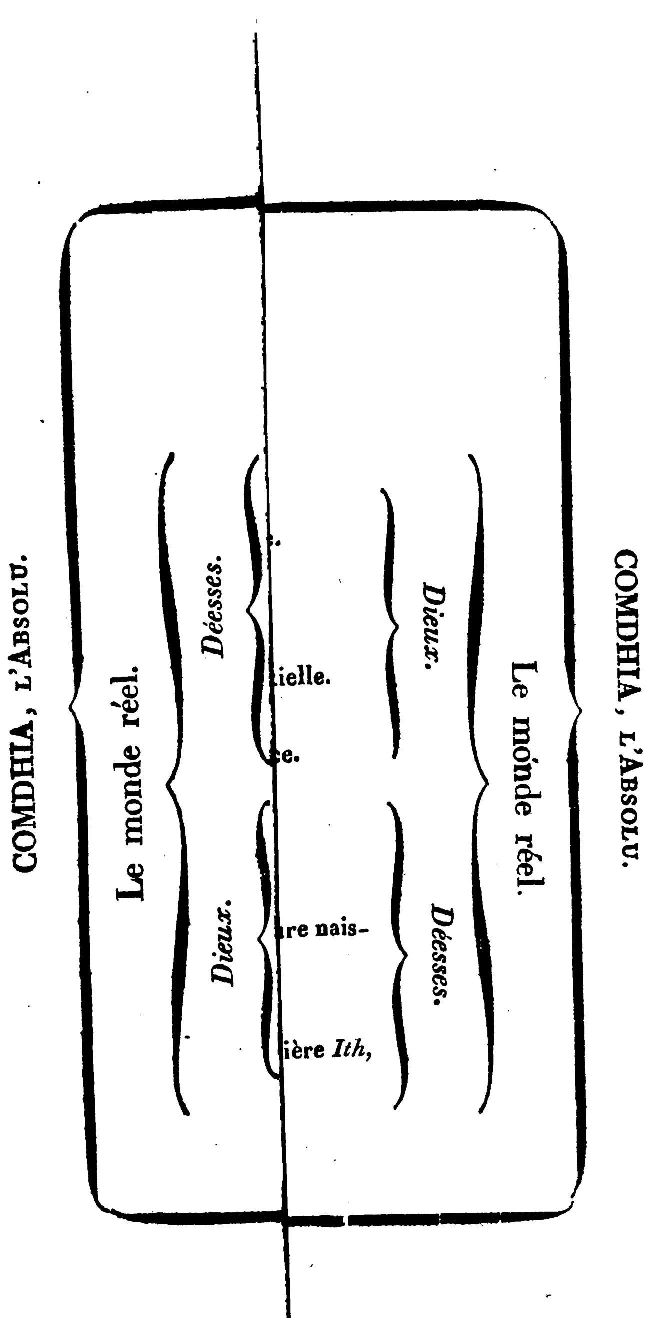
(1) Je me suis abstenu, dans le cours de ces recherches, de relever et de réfuter les assertions souvent ab-

Sans doute l'exposition de ce systême mythologique, tel qu'il vient d'être présenté, offre encore des lacunes à remplir, et des assertions à rectifier; mais j'ose croire que l'ensemble de la doctrine est fondé sur une base solide. La publication des manuscrits originaux fournira de nouveaux développemens, de nouvelles lumières, les détails seront modifiés, changés, mais pour ce qui tient à l'essence du systême, j'attends avec confiance les résultats de cette publication.

---

surdes, et presque toujours hazardées, de Vallancey. Je n'ai pris de cet auteur que les faits relatifs à la mythologie irlandaise, faits qu'il a le mérite d'avoir le premier rassemblés et publiés. Je n'ai pu faire aucun usage de ses conclusions précipitées dans lesquelles on remarque toujours l'absence de l'esprit critique. C'est ainsi qu'il ne voit dans le systême des Cabires irlandais, qu'un *almanach des vicissitudes des saisons*, et qu'après avoir exposé tous les faits rapportés dans notre travail, il conclut, en disant, que le culte des Cabires n'étoit que le *culte de l'arche* (*arkite worship*) *si bien traité par Bryant.* (Collect. t. IV. préf). Il est impossible de comprendre comment Vallancey arrive à un pareil rapprochement. De telles assertions ne méritent pas même d'être discutées.

FIN.



Note. J'ai cherché, dans loppement du système en commmençant par en bas. Les explications que dans leur développement.



